3-10-52

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chefsdoeuvredra00coll

RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XXX.

A PARIS,

Chez { Ladrange, libraire, quai des Augustins, n° 19;
Guibert, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 10;
Lheureux, libraire, quai des Augustins, n° 37;
Verdière, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'ŒUVRE

DRAMATIQUES

DE

COLLÉ, ET FAVART.

A PARIS,

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

1824.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CSP

PQ
1213
.R42
V.30
1824

DUPUIS ET DES RONAIS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR COLLÉ,

Représentée, pour la première fois, le 17 janvier 1763.

NOTICE

SUR COLLÉ.

Charles Collé naquit à Paris en 1709. Quand son éducation fut achevée, son père, qui étoit substitut du procureur du roi, le fit entrer dans le notariat. Il suivit assez long-temps cette carrière, et se dédommageoit de l'aride rédaction de ses minutes par la composition de grand nombre de couplets piquants. Devenu ensuite secrétaire de monsieur de Meulan, receveur-général des finances, il s'occupa, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, de s'assurer une petite fortune indépendante, et il avoit atteint trente-sept ans lorsqu'il commença à travailler pour le théâtre. La plus grande partie des pièces qu'il a composées ont été représentées sur des théâtres de société. Trois seulement ont paru sur la scène française.

Dupuis et Des Ronais, comédie en trois actes, en vers libres, furent donnés, pour la première fois, le 17 janvier 1763, et eurent dès-lors un succès qui s'est toujours soutenu.

La Partie de Chasse de Henri IV, comédie en trois actes, en prose, imprimée dès l'année 1766, ne fut jouée que le 16 novembre 1774. Elle eut vingt-six représentations, et l'on sait qu'elle est vivement applaudie à toutes ses reprises.

La Veuve, comédie en un acte, en prose, représentée au théâtre Français le 29 novembre 1771, fut retirée le lendemain.

Collé a retouché plusieurs anciennes comédies, et fut un des membres de la société du Caveau. Il mourut à Paris le 3 novembre 1783, âgé de soixante-quatorze ans.

PERSONNAGES.

M. DUPUIS, homme de finance, père de Mariaune.

MARIANNE, fille de M. Dupuis, amoureuse de Des Ronais.

DES RONAIS, autre financier, amoureux de Marianne.

M. CLÉNARD, ci-devant précepteur du feu neveu de M. Dupuis.

M. GASPARD, notaire.

LA VIOLETTE, valet de chambre de M. Dupuis.

UN LAQUAIS de M. Dupuis.

La scène est à Paris, dans le salon de M. Dupuis.

DUPUIS ET DES RONAIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DES RONAIS, LA VIOLETTE.

DES RONAIS, *amenant La Violette.*

Il doit être chez lui... Tu n'es qu'un étourdi.
Il m'a fait prier de descendre,
Pour me parler, avant midi.

LA VIOLETTE.

Il est sorti, monsieur. Quelqu'un l'est venu prendre.
Mais, en sortant, monsieur Dupuis
M'a répété trois fois, et j'ai bien dû l'entendre:
« Si monsieur Des Ronais, chez moi, veut bien m'attendre,
« Je ne serai dehors qu'une heure, si je puis. »

DES RONAIS.

Allons, je l'attendrai... Mon cher La Violette,
Peut-on voir Marianne?

LA VIOLETTE.

Elle est à sa toilette.
L'on n'entre pas encore.

DES RONAIS.

Il faut l'attendre aussi...
Monsieur Clénard, du moins, est-il ici?

LA VIOLETTE.

Oui, sûrement... Monsieur vent-il qu'on l'avertisse?

DES RONAIS.

Tu me feras plaisir.

(*La Violette s'en va.*)

SCÈNE II.

DES RONAIS, *en se jetant dans un fauteuil.*

Que veut dire ceci?
Monsieur Dupuis voudroit qu'à midi je le visse,
Lui qui ne voit jamais personne avant dîner!
De cet empressement que dois-je imaginer?...
(*Il se lève avec vivacité.*)
Si c'étoit pour mon mariage
Avec sa fille!... et qu'à la fin
Il voulût prendre jour, sans tarder davantage!...
(*Il se rejette dans son fauteuil.*)
Malheureux Des Ronais! tu te flattes en vain.
Les faux-fuyants qu'il se ménage
Adroitement, pour que rien ne l'engage,
M'ôtent depuis trois ans l'espoir et le courage...
(*Il se lève et se promène.*)
Hélas! je lui vois, tous les jours,
Chercher des tours et des détours
Pour éloigner une union si belle!

Son prétexte, le plus commun,
Et, par malheur, il n'en a pas pour un!
Mais le prétexte enfin qu'il renouvelle
Le plus souvent, c'est de me réputer,
Sans raison, le héros d'aventures galantes,
D'histoires, même très brillantes,
Qu'avec art sur mon compte il a soin d'ajuster;
Et, tout en attendant les preuves convaincantes
Qu'il faut pour l'en désabuser,
Souvent par là, trois mois, il sait nous amuser...
Ciel! qu'arriveroit-il, s'il savoit ma foiblesse,
La seule qui soit vraie et qui m'a tourmenté,
Ma sotte intrigue avec cette comtesse!...
Dieu veuille qu'elle échappe à sa sagacité!...
(*voyant arriver M. Clénard.*)
Mais, c'est monsieur Clénard qu'ici je vois paroître.

SCÈNE III.

M. CLÉNARD, DES RONAIS.

DES RONAIS.

Bonjour, mon cher monsieur. Vous me direz peut-être
Pourquoi monsieur Dupuis, si matin aujourd'hui,
M'a fait prier de descendre chez lui.

M. CLÉNARD.

Je l'ignore, monsieur; il n'a rien fait connoître...

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Eh bien! mon cher Clénard, eh bien!
En l'attendant, en attendant sa fille,

Qui, dans ce même instant s'habille,
Je vous demande un moment d'entretien.
Comme, depuis la mort d'un neveu qu'il regrette,
Et dont vous étiez précepteur,
Monsieur Dupuis vous a donné retraite
Dans sa maison, et qu'il vous traite
Plus en ami qu'en protecteur,
Cette grande amitié, l'étroite intelligence
Qu'avec lui vous aviez, m'avoit d'abord fait peur :
Je me cachois de vous par excès de prudence...
Mais j'ai, depuis deux jours, reconnu mon erreur;
J'ai vu de vous un trait qui peint votre candeur :
Ce trait a décidé, lui seul, ma confiance;
Et je veux vous ouvrir mon cœur.

M. CLÉNARD.

Monsieur, comptez sur moi d'avance.

DES RONAIS.

Vous verrez que j'y compte assez.
Venons au fait; et commencez
Par m'avouer qu'il n'est point de constance
Qui tienne aux chagrins, aux ennuis,
Aux peines, aux tourments que, dans la circonstance
De l'état critique où je suis,
Depuis cinq ans, me fait souffrir monsieur Dupuis.

M. CLÉNARD.

Quels sont donc ces chagrins?... Je ne vois point vos peines...
Monsieur Dupuis, qui vous chérit,
Ne laisse plus les choses incertaines;
Pourquoi vous tourmenter l'esprit?
Tous deux placés dans la haute finance,

Le même état forma d'abord la convenance;
Mais plus riche que vous, touché de votre amour,
Il préfère pourtant votre simple alliance
A des partis puissants, à des gens de la cour...

DES RONAIS, *l'interrompant, avec humeur.*

C'est depuis trop long-temps, monsieur, qu'il me préfère,
Qu'il est prêt à finir, et qu'ensuite il diffère;
Qu'il me promet sa fille, et ne prend point de jour,
Ne fixe point de temps; qu'il s'éloigne, s'avance;
Qu'il m'enlève, me rend, qu'il éteint tour-à-tour
Et ranime mon espérance!

M. CLÉNARD, *vivement.*

Mais tout la fonde dans ce jour.
Par exemple, sur la décence
Délicat comme il l'est, en vous logeant chez lui,
Ne sent-il pas très bien que le monde aujourd'hui
Doit croire votre hymen conclu dans sa tête?

DES RONAIS.

Oui,
D'accord.

M. CLÉNARD.

Eh bien! il a, je crois, eu la manie
De ces pères qui n'ont marié leurs enfants
Qu'à l'âge de vingt-cinq ans.
A cet égard encor votre peine est finie:
Marianne, depuis huit jours,
Vient d'atteindre ce terme.

DES RONAIS, *vivement.*

Eh! ce n'est point son âge...
A ce moyen il n'eut jamais recours

Pour éloigner mon mariage;
Et cela n'étant point, il a donc, en ce cas,
Pour être à mon égard injuste et tyrannique,
Quelque motif caché que je ne conçois pas.
Vous êtes son ami, son confident unique;
C'est où j'en veux venir: il ne vous cache rien;
Vous devez être au fait... Vous êtes serviable...
Daignez me découvrir...

M. CLÉNARD, *l'interrompant.*

Quoi donc?... Vous savez bien
Que c'est un homme impénétrable.

DES RONAIS, *d'un air piqué.*

Il l'est bien moins, monsieur, que vous n'êtes discret.

M. CLÉNARD.

Moi, monsieur!

DES RONAIS, *vivement.*

Oui, monsieur, vous savez son secret.
En me le révélant vous penseriez mal faire;
Et moi je soutiens, au contraire,
Qu'en vous ouvrant à moi sur ce secret fâcheux,
Au lieu de le trahir, c'est nous servir tous deux,
Et je le prouve...

M. CLÉNARD, *l'interrompant.*

Il n'est pas nécessaire
De rien prouver, et là-dessus de faire
Des raisonnements merveilleux,
Puisque je ne sais rien, rien du tout, à la lettre;
Car enfin daignez me permettre,
Ou vous vous aveuglez, ou vous avez dû voir
Qu'il ne dit jamais rien... Il faut qu'on le pénètre.

Il ne reste plus qu'à savoir
Si c'est une chose possible;
Vu cette défiance horrible
Qu'il a de tout le monde, et que vous connoissez,
Et dont tous ses amis, comme vous, sont blessés.

DES RONAIS, *foiblement.*

Oui, je connois sa défiance...

M. CLÉNARD, *l'interrompant vivement.*

Mais bien? la connoissez-vous bien?
Jamais les jeunes gens n'approfondissent rien.
Avez-vous eu la patience
De la bien observer?... D'abord, dans son maintien
Rien ne l'annonce. Il est d'une humeur libre et gaie..
Mais, je dis, d'une gaieté vraie;
Malin, railleur, aimant les traits plaisants.
C'est sous ces dehors séduisants,
C'est sous un air ouvert, en apparence,
Qu'il cache cette défiance.
L'espèce de la sienne, à ce qu'il me paroît,
Ne porte point sur l'intérêt,
Mais sur les sentiments. J'ai cru voir et je pense,
D'abord, qu'il ne croit point à la reconnoissance;
Et puis, d'ailleurs, inquiet, comme il est...

DES RONAIS, *l'interrompant vivement.*

Quoi! l'est-il sur les gens qu'il aime?

M. CLÉNARD.

Précisément, et c'est son ami même
Qu'à soupçonner son cœur est toujours prêt.
Je lui connois une ame si sensible,
Si délicate, à tel point susceptible

Sur l'article de l'amitié,
Qu'il ne seroit pas impossible
Qu'il eût cru, de ses jours, n'être aimé qu'à moitié,
Ou point du tout. Aussi dit-il qu'il désespère
D'être jamais aimé comme il aime.

DES RONAIS, *avec la plus grande vivacité.*

Eh! monsieur,
Doute-t-il que je l'aime et le respecte en père?
La défiance dans un cœur
Peut-elle aller si loin? Eh! d'où peut-elle naître?

M. CLÉNARD.

Bon! il la pousse encor plus loin, peut-être :
Et je n'en serois point surpris; car les noirceurs
Qu'il essuya jadis de la part de ses sœurs,
De tous ses obligés l'ingratitude extrême,
De ses ennemis les fureurs;
La perfidie et les horreurs
De ses amis... (J'entends des gens qu'on aime);
Enfin, des trahisons de toutes les couleurs...,
(*d'un ton de voix plus bas.*)
De sa défunte femme même,
Peuvent servir, de reste, à le justifier
De craindre les humains et de s'en défier.

DES RONAIS, *aussi vivement.*

Quoi! vous pensez qu'il se défie
De moi-même, de moi?

M. CLÉNARD.

De vous-même... Eh! mais oui.
La cruelle philosophie
Que, par l'expérience, il acquit malgré lui,

Et que dans son esprit ses malheurs ont aigrie,
A bien pu l'armer de soupçons
Contre vous-même...

DES RONAIS, *l'interrompant avec impatience.*

Eh! sur quoi, je vous prie?

M. CLÉNARD.

Sur quoi, monsieur?... Mais, d'abord, supposons...
Sur un peu de galanterie.

DES RONAIS, *un peu embarrassé.*

Mais où la voit-il donc?... C'est une rêverie...
Et puis, d'ailleurs, sont-ce là des raisons?
Si c'est là-dessus qu'il se fonde,
C'est un prétexte, tout au plus.
Croire monsieur Dupuis pédant, c'est un abus,
Une erreur!... Il a trop vécu dans le grand monde
Pour me chicaner là-dessus.

M. CLÉNARD.

Vous vous trompez très fort... Cette galanterie,
Que d'un œil indulgent il a vue en autrui,
Peut très bien, sans pédanterie,
Dans son gendre futur le blesser aujourd'hui.
Son esprit défiant, son humeur soupçonneuse,
Doit la croire en hymen beaucoup plus dangereuse
Que vous ne vous l'imaginez.
Par elle il voit d'abord vos cœurs aliénés;
Le mari dérangé, la femme malheureuse..,
(*d'un ton de voix plus bas.*)
Et peut-être moins vertueuse...
Il voit tous vos devoirs ensuite abandonnés,
Une conduite scandaleuse,

L'exemple affreux que vous donnez
A des enfants infortunés,
Et n'aperçoit pour tous qu'une fin douloureuse,
En les voyant après, eux et vous, ruinés,
Et du mépris public couverts et consternés.
Voilà, monsieur, voilà la peinture fidèle
Qu'il peut se faire, lui, des plaisirs effrénés,
Des vices qu'il traitoit presque de bagatelle,
Quand leurs tristes effets, quand leur suite cruelle,
Contre lui-même encor ne s'étoient point tournés.

DES RONAIS, *très déconcerté.*

Mon cher Clénard, vous outrez la matière.
Vous vous êtes donné carrière,
Et monsieur Dupuis ne voit pas
Le mal si grand.

M. CLÉNARD, *entendant venir quelqu'un.*

Quelqu'un adresse ici ses pas...
Je vous laisse, monsieur.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

DES RONAIS, *resté immobile.*

Ce tableau-là m'effraie...
(*après un instant de silence.*)
Je sens bien, au fond de mon cœur,
Que, malgré toute sa rigueur,
Sa morale n'est que trop vraie;
Je suis et confus et surpris,
Lorsque je me rappelle en secret ma foiblesse...

J'ai pu céder à la comtesse,
Pour qui je n'eus jamais que du mépris;
Et j'ai trahi lâchement la tendresse
De l'objet dont je suis épris;
De Marianne, que j'adore,
Que je n'ai pas cessé d'adorer un moment!...
Par bonheur, du moins, elle ignore
Ce passager égarement...
Depuis un mois qu'il dure, il a fait mon tourment.
Ah! de ce vain amusement
Mes remords l'ont vengée, et la vengent encore.
(*apercevant Marianne.*)
Mais, c'est elle enfin... La voici.

SCÈNE V.

MARIANNE, DES RONAIS.

MARIANNE, *avec un air de surprise.*
Comment! c'est vous, monsieur? Quoi! si matin ici?
C'est une chose singulière.

DES RONAIS.
Aussi, mademoiselle, aussi
Est-ce sur l'ordre exprès de monsieur votre père,
Qui veut qu'avant midi...

MARIANNE, *l'interrompant.*
Que veut dire ceci?
Pour la même heure il mande son notaire.
Cela cache quelque mystère.

DES RONAIS, *très vivement.*
Si ce mystère-là pouvoit être éclairci,

Comme je le desire;... et si
Ce bon notaire et moi mandés à la même heure,
Monsieur Dupuis, voyant que vous êtes majeure,
Pour notre hymen marquoit cet instant-ci...
Écoutez donc...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Il faut encore attendre,
Pour nous livrer à cet espoir.

DES RONAIS, *avec gaieté et vivacité.*

Non : nous serons unis ce soir;
Et le cœur me le dit.

MARIANNE.

Mon dieu ! daignez suspendre...

DES RONAIS, *l'interrompant avec transport.*

Ah ! si c'étoit aujourd'hui l'heureux jour !...
Laissez-moi me flatter encore
Qu'il va combler mes vœux et mon amour !...
Marianne, je vous adore :
Tous les jours, par degrés, mes feux se sont accrus.
Hier, en vous quittant, tout plein de votre image,
Je croyois ne pouvoir vous aimer davantage,
Et je sens qu'aujourd'hui je vous aime encor plus.

MARIANNE, *tendrement.*

En peignant votre amour, vous peignez ma tendresse,
Excepté... que mon cœur n'en est jamais distrait.
Tout avec vous, tout de vous m'intéresse;
Sans vous rien n'a pour moi d'attrait,
A rien mon ame n'est sensible...
Mais vous?... Ah ! Des Ronais !... Comment est-il possible
Qu'on ait eu sur vous des soupçons

Que vous pouviez m'être infidele,
Et sur lesquels mon père appuyoit ses raisons
De différer toujours?

DES RONAIS, *avec un peu de trouble.*

Eh! mais, mademoiselle,
Eh! mais, sur ma légèreté
Vous a-t-il jamais rapporté
La preuve d'aucun fait?

MARIANNE.

Non; je vous rends justice.
Peut-être ces soupçons ne sont qu'un artifice
Pour mieux colorer ses délais.
J'aime à le croire.

DES RONAIS, *vivement.*

Oh! oui... Mais revenons, de grace,
A notre hymen... Si ce jour-ci se passe
Sans voir combler tous nos souhaits;
Si votre père encor veut, par de nouveaux traits,
Fatiguer notre patience,
Avec respect alors élevez votre voix:
Votre majorité, sans blesser la décence,
Peut aujourd'hui faire parler des droits.

MARIANNE, *d'un ton ferme et tendre.*

Des droits?... A cet égard, perdez toute espérance.
Quoi! des droits contre un père? Eh! peut-on en avoir?...
Moi d'ailleurs je n'en ai pas même en apparence;
Et si j'en avois, loin de les faire valoir,
Je me renfermerois encor, par préférence,
Dans les bornes de mon devoir
Et d'une juste obéissance.

DES RONAIS, *avec impatience.*

C'est outrer le respect et la reconnoissance.
Je connois vos devoirs, je les vois, les sens bien ;
Mais n'a-t-il pas les siens et ne vous doit-il rien?

MARIANNE, *avec douceur*

Non, rien du tout, monsieur.

DES RONAIS, *avec un peu de colère.*

C'est avoir bien envie
De s'aveugler!... Cruelle! est-ce là de l'amour?
Est-ce là comme j'aime? Ah! votre ame en ce jour,
A votre père en esclave asservie...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Ah! vous ignorez, Des Ronais,
Que le moindre de ses bienfaits
Est de m'avoir donné la vie.

DES RONAIS.

De grace, expliquez-vous.

MARIANNE.

Si vous saviez, ô ciel!
Quel est, quel fut pour moi son amour paternel...
A ce souvenir qui m'enflamme,
Je me dois de vous faire ici l'aveu cruel
D'un fait... que je voulois renfermer dans mon ame,
Non par rapport à moi ; vous le verrez assez :
Mais, puisque enfin vous me pressez
(*hésitant.*)
Sur mes prétendus droits, apprenez... Je balance.

DES RONAIS, *très tendrement.*

Parlez, je vous adore, et vous me connoissez

MARIANNE, *avec effusion d'ame.*

Oui, mon cher Des Ronais, je vous estime assez
Pour vous dire, avec confiance,
Que, victime par ma naissance
Des préjugés et de l'opinion,
Mon père, malgré sa famille,
Long-temps après fit, pour sa fille,
Du sceau des lois marquer son union.
De son amour pour moi son hymen fut le gage.

DES RONAIS, *avec la dernière vivacité.*

Divine Marianne! ou j'aimerois bien peu,
Ou vous devez penser que ce pénible aveu,
Auquel l'amour d'un père aujourd'hui vous engage,
Loin de diminuer mon respect et mon feu,
Me touche et vous honore à mes yeux davantage.

MARIANNE, *avec chaleur.*

Vous voyez que je lui dois tout;
Mais pour le mieux sentir, écoutez jusqu'au bout.
Sachez que, pour ce mariage,
De son père cruel il fut déshérité.
Il lui resta pour tous biens son courage,
Qui lui servit. Sa fortune est l'ouvrage
Et le fruit de sa fermeté,
Et s'il s'est vu dans la calamité,
C'est son amour pour moi, c'est sa tendre imprudence
Qui causa seule son malheur.
Jugez par là jusqu'où mon cœur
Doit porter la reconnoissance.
Et c'est avec respect et c'est dans le silence
Qu'il faut attendre mon bonheur

D'un père... à qui je dois une double existence.

DES RONAIS, *très vivement.*

Non, je ne fais plus d'instance ;
Et ce mortel vertueux
Ne peut former, quand j'y pense,
D'autres desirs, d'autres vœux
Que ceux de nous rendre heureux,
Et je reprends l'espérance
De le voir en ce même jour
Couronner notre constance,
Vos vertus, et mon amour.

MARIANNE, *d'un air content.*

Il veut notre bonheur... oui, mais, à notre tour,
Occupons-nous de la manière,
Et parlons de notre ancien plan,
De nos projets, pour rendre heureux ce digne père,
Sitôt que nous serons mariés...

DES RONAIS, *l'interrompant avec vivacité.*

Oh ! j'espère
Par mes soins, chaque jour, le rajeunir d'un an,
Par des riens qui font tout le charme de la vie,
Quand ils naissent du sentiment.
Par exemple, les soirs, s'il est seul un moment,
Je lui lis, ou je cause, ou je fais sa partie...
Je veux pour ses plaisirs, pour son amusement,
Pour contenter ses goûts, mettre tout en pratique.

MARIANNE, *vivement.*

Il a celui de la musique.

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Je le sais bien : il faut tous les hivers

Doubler le nombre, au moins, de nos concerts.

MARIANNE, *l'interrompant avec feu.*

Oui, mais parlons de ses soirées.
Les miennes lui sont consacrées
Depuis qu'il ne sort guère, et qu'il ne soupe plus.
Je lui continuerai ces devoirs assidus :
Je lui tiendrai toujours fidèle compagnie;
Mais, sans vous gêner, vous.

DES RONAIS, *très vivement.*

Me gêner? Mais, alors,
Je vous promets, pendant sa vie,
De ne jamais souper dehors.

MARIANNE, *avec vivacité et sentiment.*

Ainsi donc tous ses goûts vont devenir les nôtres,
Ou les nôtres aux siens en tout seront soumis.
Sur-tout ayons grand soin que ses anciens amis
Soient mieux reçus de nous que les miens et les vôtres.

DES RONAIS, *avec impétuosité.*

Eh mais! si vous voulez, nous n'en verrons point d'autres.
Quand nous serons unis par des liens sacrés,
Tout m'est égal, et vous me suffirez.
Eh! que m'importe après le reste de la terre?
Je n'y vois rien que mon amour.

MARIANNE, *tendant la main à Des Ronais, en voyant paroître M. Dupuis.*

Eh! Des Ronais... Voici mon père de retour.

DES RONAIS, *apercevant le notaire.*

Voyez-vous, voyez-vous avec lui son notaire?
J'en tire un bon augure.

SCÈNE VI.

M. DUPUIS, M. GASPARD, MARIANNE, DES RONAIS.

M. DUPUIS, *d'un air de gaieté, à Marianne et à Des Ronais.*

Ah! bonjour, mes enfants..
Je vais vous parler d'une affaire,
Dont vous serez tous deux également contents...
(*à M. Gaspard, en le conduisant au fond du théâtre.*)
Vous, monsieur Gaspard, pour bien faire,
Dans mon cabinet, là-dedans,
Passez toujours; et, près de mes registres,
Sur mon bureau, vous trouverez les titres,
Et les papiers qu'il vous faut pour pouvoir
Faire notre contrat, et vous viendrez ce soir
A huit heures ici prendre nos signatures.

M. GASPARD.

Je le rapporterai, mousieur, fait et parfait.

M. DUPUIS.

Il vous faut quelque temps pour vous bien mettre au fait;
Je vous joins tout-à-l'heure.

DES RONAIS, *bas, à Marianne, avec une joie excessive.*

Ah! je vois que l'effet
Suit de bien près mes conjectures,
Et notre mariage est fait.

(*M. Gaspard sort.*)

SCÈNE VII.

M. DUPUIS, MARIANNE, DES RONAIS.

M. DUPUIS, *à Des Ronais, d'un air ouvert et gai.*

Eh bien! mon Des Ronais, contre mon ordinaire,
Si je vous mets dès le matin aux champs,
Vous ne perdrez pas votre temps;
Car en votre faveur je prétends me défaire
De ma charge, ici, pour le prix
Qu'en sept cent trente je la pris :
C'est sur le pied de sa finance.

DES RONAIS, *transporté de joie.*

Je vous entends, et ma reconnoissance...

MARIANNE, *aussi très vivement à M. Dupuis.*

Ah, mon père!...

DES RONAIS, *à M. Dupuis.*

Ah, monsieur!... Dans mon ravissement!..

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Arrêtez; en ceci je n'ai d'autre mérite
Que les pas que j'ai faits pour avoir l'agrément :
Depuis quatorze mois que je le sollicite,
C'est de dimanche seulement
Qu'ils me l'ont accordé. Courez donc, au plus vite,
Faire au ministre, en ce moment,
Mon cher ami, votre remerciement.
Je fis le mien hier. Allez. L'heure prescrite
Est midi. Midi va sonner.
Avec nous revenez dîner;

Mais, partez.

DES RONAIS, *hors de lui-même.*

Oui, j'y cours, j'y vole;
Car par là notre hymen, dont je ne doute plus...
Ah! ma reconnoissance!... Ah! dans l'ivresse folle...
L'ivresse de ma joie... Un désordre confus...
Mon cœur, pour trop sentir, ne rend point... La parole
Me manque... Embrassez-moi.

(*Il embrasse M. Dupuis, et sort.*)

SCÈNE VIII.

M. DUPUIS, MARIANNE.

M. DUPUIS, *avec un feint étonnement.*

Quels transports superflus!
Comme pour cette charge il s'enflamme lui-même!
Sa reconnoissance est outrée, et me déplaît.
Je ne lui voudrois pas cette chaleur extrême
Pour un objet qui n'est que de pur intérêt.

MARIANNE.

Lui!... qu'un vil intérêt?... Mon père, est-il possible
Que vous puissiez l'en soupçonner?
Sur cet objet s'il a paru sensible,
S'il vient de s'en passionner,
C'est qu'il voit, c'est que j'envisage
Que cet arrangement fait notre mariage;
Et qu'enfin il n'est plus obscur
Qu'il rend notre bonheur aussi prompt qu'il est sûr.

M. DUPUIS, *souriant malignement.*

Oh! pour sûr, il est sûr; mais point si prompt.

MARIANNE.

Qu'entends-je?

M. DUPUIS.

L'agrément d'une place étant fort incertain,
Pour prévenir ma mort d'avance je m'arrange:
Je lui céde ma charge et lui promets ta main...
Ta main; c'est mon projet: ne crains pas que j'en change...
(*d'un ton léger, et en riant.*)
Mais si vous vous flattiez que ce sera demain,
Tous deux vous avez pris le change.

MARIANNE, *avec un trouble marqué.*

Mon père!... Des Ronais...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

J'estime Des Ronais;
Je l'aime... De mon cœur il a fait la conquête.
Il m'aime aussi... du moins, j'ai de sa part cent traits
De son amitié tendre et de son ame honnête...
Je répondrois de Des Ronais...
(*achevant d'un ton badin et en riant.*)
Si l'on pouvoit répondre avec raison, jamais,
D'un homme, quel qu'il soit.

MARIANNE, *vivement.*

Eh bien! qui vous arrête?

M. DUPUIS, *d'un ton affectueux et tendre.*

Rien. Tu vois qu'aujourd'hui j'assure ton destin.
Ma charge, au prix que je la lui fais prendre,
Est un signe évident; c'est un gage certain
Pour lui de mon amitié tendre,

Et qui doit lui prouver, à ne pas s'y méprendre,
Que c'est mon cœur qui le choisit pour gendre...
Et même, par malheur, si je mourois demain,
Je t'ordonne, entends-tu, de lui donner la main...
(*d'un ton badin et léger.*)
Mais je vis; et je veux attendre, avec prudence,
Qu'enfin son caractère ait pris
Plus de maturité, toute sa consistance.
Trop galant, à présent...

MARIANNE, *l'interrompant.*

O mon père, d'avance
Je vous préviens qu'ici je réduis à leur prix
Les soupçons qu'on vous donne. Ont-ils quelque apparence?

M. DUPUIS, *en riant.*

S'ils en ont?... Là-dessus, malgré ton assurance,
Je puis, en te disant ce qu'hier j'en appris,
En alarmer justement tes esprits...
Mais, non; je te l'épargne : il suffit qu'il se range.
Moi, je veux t'assurer un bonheur sans mélange;
Et dans ce siècle des bons airs,
Quoique je sente bien qu'on va trouver étrange,
Quoique ce soit me donner un travers
D'exiger qu'un mari n'aime rien que sa femme,
Je prétends, cependant...

MARIANNE, *l'interrompant, avec impatience.*

Eh quoi! mon père, eh quoi!
Moi, je suis sûre de son ame;
Des Rosnais n'aime rien que moi :
Il m'est fidèle.

M. DUPUIS, *du ton le plus railleur.*

Eh! oui... oui-dà! je me rappelle,
Ma chère enfant, qu'à son âge, autrefois,
Tout comme lui, j'étois aussi fidèle
A plusieurs femmes à-la-fois...
(*voulant sortir.*)
Mais, ce notaire attend.

MARIANNE, *l'arrêtant.*

De grace!
Un instant.

M. DUPUIS.

Soit; un instant, passe.

MARIANNE, *d'un air pressant.*

Mais, du moins, dites-moi vos nouvelles raisons
Pour le mettre encore à l'épreuve.
Le condamnerez-vous sur de simples soupçons?
N'en faut-il pas donner la preuve?

M. DUPUIS, *légèrement, et en badinant.*

Oh! la preuve... nous y voilà.
Eh! jamais en peut-on donner de tout cela?
Ce que je sais, c'est qu'une très bonne ame,
Un homme fort zélé, m'a dit que ce galant
Étoit fort aimé d'une dame,
D'un état même très brillant;
Et justement, c'est là ce que je blâme :
C'est tout ce que je crains qu'un tel attachement.
Je passerois plutôt un simple amusement;
Mais le goût que l'on prend pour une honnête femme,
Ainsi qu'on les appelle en ce siècle charmant,
Apporte nécessairement

Le trouble dans une famille.

MARIANNE.

Eh ! mais, mon père...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Eh ! mais, ma fille...

(*voulant encore s'en aller.*)

Pensez-y bien... Je vais...

MARIANNE, *l'arrêtant encore.*

Mais, encore un moment.

Si ce n'est point un conte ridicule,
On vous l'aura nommée, on vous aura tout dit.

M. DUPUIS.

Point du tout. Par un vain scrupule,
Sottement l'on s'est interdit
De me nommer la dame.

MARIANNE, *presque en pleurant.*

Allons, c'est une fable.

M. DUPUIS, *d'un ton sérieux.*

Ce fait peut être faux, mais il est vraisemblable.
Ainsi, je dois attendre, et ne rien hasarder...
(*d'un ton affectueux, et avec le plus grand attendrissement.*)
Mais une vérité constante,
Que tu vois, que je sens, qui m'est toujours présente,
Et que mon cœur se plaît à te persuader,
C'est que je t'aime, et que jamais un père
N'aima sa fille autant que moi...
(*la serrant tendrement entre ses bras.*)
Ma chère enfant, j'ai mis en toi
Ma félicité tout entière...

(*la voyant tout en pleurs.*)
Retiens les larmes que je voi.
Si tu savois pour toi jusqu'où va ma tendresse,
L'excès de sa délicatesse!...
Tu sentirois que c'est bien malgré moi
Que j'afflige ton cœur; que malgré moi, j'emploie...
MARIANNE, *l'interrompant, et se retirant en pleurant.*
Mon père, à son retour, quand il va tout savoir,
Des Ronais passera, de l'excès de la joie,
Au comble, hélas! du désespoir.
(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

M. DUPUIS, *d'un ton attendri.*

Ah! ce n'est point sans une peine extrême
Que je suspends, que j'éloigne l'hymen
De ces deux chers enfants que j'aime!...
(*d'un ton ferme.*)
Mais tout me prouve, à l'examen,
La vérité de mon système;
Et mon expérience même
M'a trop fait, par malheur, connoître les humains!
(*d'un ton plus vif et plus ferme encore.*)
A cet hymen si je donnois les mains,
Abandonné dans ma vieillesse,
Réduit à cet état, dont j'ai cent fois frémi,
Je vivrois seul, et mourrois de tristesse
De perdre en même temps ma fille et mon ami...

C'est cette juste défiance,
Que je renferme dans mon sein,
Dont j'épargne à leurs cœurs la triste connoissance,
Qui ne feroit qu'augmenter leur chagrin...
Et pour donner, en apparence,
Quelque motif à mes délais,
Sur ses exploits galants j'attaque Des Ronais.
Ce n'est qu'un voile adroit pour couvrir le mystère
Que de mon secret je leur fais...
Mais, finissons avec notre notaire;
Nous songerons au reste après...
D'abord gagnons du temps. Ma fille et Des Ronais
Auront beau m'accuser d'une injustice extrême,
Je ne dois point, aux dépens de mon cœur,
Pour faire plus tôt leur bonheur,
Me rendre malheureux moi-même.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. DUPUIS, *rêveur.*

Ceci ne tourne point au gré de mes souhaits;
Ma fille ne croit point l'intrigue
De la dame inconnue avec mon Des Ronais,
Et mon esprit se lasse en vain et se fatigue
A pouvoir en donner la preuve par des faits;
Et cette preuve est pourtant nécessaire
Pour obliger nos amants à se taire,
Pour justifier mes délais.
Clénard pourroit me la donner peut-être;
Ou, du moins, me servir dans cette affaire-ci...
Il me suivoit, il devroit être ici...
(*voyant entrer M. Clénard.*)
Mais, c'est lui que je vois paroître.

SCÈNE II.

M. CLÉNARD, DUPUIS.

M. DUPUIS, *d'un air léger.*
Monsieur Clénard, quoi! ne sauriez-vous rien,
Mais parlez-moi du fond de l'ame,

Du commerce galant de cette grande dame
Et du cher Des Ronais qui s'en cache si bien?

M. CLÉNARD.

Oh! rien sur tout cela; monsieur, je ne sais rien.

M. DUPUIS, *d'un air railleur.*

Je vous entends, l'homme de bien!
Vous faites l'ignorant; mais j'ai quelqu'un d'alerte
A la suite de tout ceci,
Qui m'en fera la découverte.
Très impatiemment j'attends sa lettre ici.

M. CLÉNARD, *vivement.*

Peut-être ne faut-il que cette lettre aussi
Pour que de ces soupçons votre ame soit guérie.
Mais, il est un moyen plus sûr, et que voici.
Pour mettre fin à sa galanterie,
Sans un plus sévère examen,
Par les liens d'un prompt hymen
Unissez-les.

M. DUPUIS.

Alte-là, je vous prie!
Mon cher monsieur, laissez là vos avis...
(*très amèrement.*)
Ses intérêts par vous sont bien suivis!
Je vois toujours combien, dans le temps où nous sommes,
L'on doit peu compter sur les hommes;
Même sur ceux qu'on a le mieux servis!

M. CLÉNARD, *d'un air piqué, et vivement.*

Jamais le reproche n'offense
Que celui qui l'a mérité.
Je vous ai dit la vérité.

Après que sur ce point je me suis contenté,
Soupçonnez-moi de fausseté,
Croyez-moi sans reconnoissance;
Sur monsieur Des Ronais, sur moi, sans équité,
Étendez votre défiance,
Dont l'excès... Mais, monsieur, n'imaginez-vous pas...
Quoi! n'avez-vous point vu d'honnête homme ici-bas?

M. DUPUIS, *reprenant le ton badin et railleur.*

Pas autrement encore, en conscience!
Mais il faut prendre patience,
Peut-être j'en verrai. Par la suite des temps,
Cela viendra. Je n'ai que soixante-douze ans.

SCÈNE III.

UN LAQUAIS, *apportant des lettres;* M. DUPUIS, M. CLÉNARD.

LE LAQUAIS, *à M. Dupuis, en lui donnant les lettres.*

Monsieur, voici vos lettres.

M. DUPUIS, *prenant les lettres avec empressement.*

Donne vite,
Donne, je les attends.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE IV.

M. DUPUIS, M. CLÉNARD.

M. CLÉNARD, *d'un ton courroucé.*

Moi, monsieur, je vous quitte,
Pour vous les laisser lire en pleine liberté.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

M. DUPUIS, *regardant sortir Clénard, et dans l'étonnement du ton brusque et piqué qu'il a pris.*

Oh ! si c'est un fonds d'équité
Qui force cet homme à se taire,
Je ne rencontre donc jamais de probité
Que lorsqu'à mes desseins je la trouve contraire...
(*jetant les yeux sur le paquet de lettres qu'il tient.*)
Mais dans mon embarras me voilà rejeté,
Si je ne tire point d'ici quelque clarté...
Voyons donc... Celles-ci sont des lettres d'affaire...
Encore... encor... Je les lirai demain...
(*Il les met à mesure dans sa poche, et s'arrête à une petite lettre, écrite sur du papier à la mode.*)
Peut-être celle-ci vient de mon émissaire,
Car je n'en connois pas la main...

(*jetant un coup d'œil sur le dessus de cette lettre.*)
Elle vient de Paris; elle n'est point timbrée...
(*la portant à son nez.*)
Que diable! elle est cruellement ambrée!
(*mettant ses lunettes, pour en lire l'adresse.*)
(*lisant l'adresse haut.*)
Bon!... « A monsieur, monsieur Dupuis...»
(*Il lit bas dans la lettre.*)
Lisons... Je ne sais où j'en suis!
(*continuant de lire bas, et s'arrêtant par intervalles.*)
C'est un poulet : parbleu! je n'ai plus de maîtresse...
Est-ce que je me tromperois?
Aurois-je donc mal lu l'adresse?
(*relisant l'adresse de la lettre.*)
Non... « A monsieur Dupuis... chez monsieur Des Ronais.. »
(*ôtant ses lunettes, et continuant avec la joie la plus marquée.*)
Bon! je n'avois pas lu l'adresse tout entière.
La dame s'est trompée en mettant le dessus.
A présent je n'en doute plus;
Et je vois d'ici la manière
Dont s'est fait cet heureux quiproquo-là!... J'y suis!
En écrivant le dessus de sa lettre,
Bonnement, elle aura cru mettre :
« A monsieur Des Ronais, chez... chez monsieur Dupuis.. »
(*d'un ton sérieux, en se promenant.*)
J'aurois à me faire un scrupule...
Si j'avois, par ma faute, ouvert un tel billet;
(*gaiement.*)
Mais c'est la leur... Il seroit ridicule

De ne pas profiter de ce tendre poulet,
Qui peut à mes délais servir de bon prétexte...
(*Il reprend ses lunettes, lit, en marmottant entre ses dents, et laisse, par intervalles, échapper quelques mots.*)
Relisons, et prenons d'après ceci mon texte.
« Hon... hon... hon... *à votre comtesse...* Hon... hon...
« hon... hon... *c'est jeudi le jour...* Hon... hon... hon...
« *mon cher Des Ronais,* » et cætera.
C'est un bon rendez-vous, et donné pour jeudi
A Des Ronais, et par une comtesse,
(*regardant si la lettre est signée.*)
Qui ne se nomme pas... Mais, à ce ton hardi,
Du très grand monde... au style aisé, plein de noblesse,
Cette femme-là me paroît
Être de la plus haute espéce :
C'est de ces femmes qu'on connoît.
Dans le fond, je sens bien que c'est une misère
Qu'un tel arrangement... Je ne m'alarme guère
D'un goût foible, où le cœur n'est jamais pour rien... Mais,
Puisque j'ai preuve en main de cette belle affaire,
Je veux, au bruit que je prétends en faire,
Que sur ce point-là Des Ronais
Juge mon courroux fort sincère,
Et là-dessus appuyer mes délais...
(*de l'air le plus malin, et avec la joie la plus vive.*)
Dans la circonstance où nous sommes,
Notre ami, vous avez un rendez-vous jeudi!
Ah! quelle joie! ah! quel heureux coup d'étourdi!..

(*d'un ton sérieux et ferme.*)
Le hasard m'a toujours mieux servi que les hommes...
(*apercevant sa fille et Des Ronais.*)
Mais ma fille avec lui paroît.

SCÈNE VI.

DES RONAIS, MARIANNE, M. DUPUIS.

DES RONAIS, *au fond du théâtre, à Marianne.*
Eh! se peut-il que cela soit?

MARIANNE.
Rien n'est plus vrai.

DES RONAIS.
C'est un fait incompréhensible.

M. DUPUIS, *à part, au bord du théâtre.*
Conservons bien notre sang-froid.

DES RONAIS, *à Marianne, en avançant.*
Mademoiselle, non... non, il n'est pas possible...

MARIANNE, *l'interrompant.*
Mais, si vous ne m'en croyez pas,
Venez le demander à mon père lui-même.

DES RONAIS, *avec colère.*
Lui demander! le puis-je?... Hélas!
Je crains, dans ma colère extrême...

MARIANNE, *l'interrompant.*
Parlez-lui; mais modérez-vous.

DES RONAIS, *à M. Dupuis, avec une colère qu'il veut retenir, et qu'il laisse échapper malgré lui.*
Dois-je croire, monsieur, qu'éprouvant ma constance,

Que lui portant les derniers coups,
Et de prétextes vains lassant ma patience,
Vous différiez encor notre hymen?

M. DUPUIS, *d'un ton ironique et froid.*

Calmez-vous.
Mon dieu! pourquoi vous mettre en un si grand courroux?
Ne vous croyez-vous pas sûr de votre innocence?
Là, sans aigreur, expliquons-nous.
Ah! sans choquer les vraisemblances,
Pour vos galantes imprudences
J'ai pu souvent avoir quelques doutes sur vous.

MARIANNE, *vivement.*

Eh! ces doutes, mon père, il les lèvera tous.
Tous ces doutes sur lui, détaillez-les de grace;
Il les éclaircira.

M. DUPUIS, *toujours du ton de l'ironie.*

Mais, moi, je n'en ai plus;
Ils sont tous éclaircis, ils sont tous résolus.
Depuis que je ne vous ai vus,
Les choses ont changé de face.

MARIANNE.

J'en étois sûre, et je l'avois bien dit
Que Des Ronais m'étoit fidèle.

M. DUPUIS, *ironiquement.*

A présent, c'est sans contredit...
Mais, moi, ma chère demoiselle,
Mais, moi, pouvois-je deviner
Qu'en ce siècle léger l'on fût amant fidèle?
Or j'ai donc pu le soupçonner,
Quoiqu'il vous adorât, d'aimer une autre belle...

(*se retournant vers Des Ronais, avec un rire moqueur.*)

Et cela doit se pardonner.

DES RONAIS, *ne se possédant plus.*

Monsieur, quittez ce ton d'ironie éternelle :
N'avez-vous pas de façon moins cruelle
Pour trahir vos engagements?

M. DUPUIS, *reprenant le premier mot avec colère, se contenant ensuite, et continuant, du ton de l'ironie la plus amère.*

Trahir?.. A vos emportements,
D'un ton plus doux je vais répondre;
Car dans cet instant-ci, je veux, pour vous confondre,
Prendre pour votre hymen tous nos arrangements...
(*à Marianne, en se retournant vers elle, et très vivement.*)
Assuré maintenant du cœur constant et tendre
De monsieur Des Ronais, je sens qu'il faut me rendre,
Et couronner un si loyal amour.

DES RONAIS, *à part.*

C'est encor là quelque détour.

M. DUPUIS.

Que dites-vous tout bas?... Écoutez donc, mon gendre :
Allons, pour votre hymen, sur-le-champ prenons jour.

DES RONAIS, *d'un air troublé.*

Oui... monsieur...

M. DUPUIS, *avec malignité.*

Voyons donc celui que l'on peut prendre.
Voyons... C'est aujourd'hui mardi...
Il nous faut le temps nécessaire.
L'arrangement préliminaire,

Lui seul, peut, tout au plus, se finir mercredi...

DES RONAIS, *l'interrompant, avec un air de trouble et une vivacité brusque.*

Eh bien! monsieur, prenons jeudi.

M. DUPUIS, *d'un ton badin.*

Mais, vous êtes un étourdi,
Car jeudi vous avez affaire.

DES RONAIS, *étonné.*

Affaire?

MARIANNE, *à part, et avec surprise.*

Affaire!

M. DUPUIS, *à Des Ronais.*

Affaire... oui, monsieur, affaire, oui...
(*à Marianne.*)
Un engagement, tout contraire,
Que je lui sais, et qui doit fort lui plaire,
L'empêche, mon enfant, de nous donner jeudi.

DES RONAIS, *d'un air embarrassé et inquiet.*

Je n'en ai point d'abord... Mais, en est-il qui tiennent...

MARIANNE, *à son père, et interrompant Des Ronais.*

Que veut dire un engagement?

DES RONAIS, *reprenant très vivement, à M. Dupuis.*

Je ne vous comprends nullement.
Ce soir, demain, jeudi, tous les jours me conviennent.

M. DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Ils ne vous conviennent pas tous.
Pour jeudi, je sais mieux vos affaires que vous...
(*lui montrant la lettre de la comtesse.*)
Regardez... Cette lettre étoit à mon adresse;
Mais elle est pour vous cependant...

(*d'un ton sérieux et affirmatif.*)

C'est par méprise, sans finesse,
Que je l'ai lue, et par pur accident.

MARIANNE, *avec vivacité.*

De qui la lettre est-elle?

M. DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Elle est d'une comtesse,
Que je ne connois pas; mais que, probablement,
Monsieur connoît beaucoup... mais excessivement.

DES RONAIS, *à part.*

Je suis perdu!

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Comment?

M. DUPUIS, *à Marianne, en lui montrant Des Ronais.*

Tiens, tiens : vois-tu son trouble?
J'en suis édifié : cela marque un bon fond.

DES RONAIS, *balbutiant.*

Je ne me.... trouble... point.

M. DUPUIS, *en riant, à Marianne.*

Son embarras redouble.
Sa voix, ses yeux, son air, sa peur, tout le confond.

MARIANNE, *du ton de l'incertitude.*

Mais, c'est peut-être un tour que l'on lui joue,
Pour que ma jalousie...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Un moment, un moment :
Lisons la lettre; et qu'il la désavoue,
Ou qu'il s'en justifie.

MARIANNE, *à Des Ronais.*

Eh bien! monsieur... Comment!

Vous ne répondez rien?... Ah! Des Ronais!

M. DUPUIS.

Écoute
Le billet qu'on écrit à cet homme galant.
Tu verras que tantôt j'avois raison, sans doute.
Pour l'épouser si vite il est trop sémillant.
(*Il veut lire.*)
« Ce lundi .. »

DES RONAIS, *l'interrompant et le tirant par la manche, en se cachant de Marianne, et voulant l'empêcher de lire.*

Eh! par grace!...

M. DUPUIS, *secouant la tête.*

Oh! non pas... Sans votre façon dure,
Vos reproches amers sur ma mauvaise foi,
Ce n'eût été qu'entre vous seul et moi
Que j'eusse fait cette lecture;
Mais, pour me disculper de tous mes torts, je voi
Qu'à ma fille, à présent, malgré moi, je la doi...
(*se retournant vers sa fille.*)
Lisons donc, pour cela, la lettre de la dame.
(*Il lit.*)
« Ce lundi. »

« Comment donc! depuis plus d'un mois vous tour-
« nez la tête à votre comtesse, et il y a huit grands
« jours qu'elle n'a entendu parler de vous! Voilà une
« bonne folie! Ceci auroit tout l'air d'une rupture, si
« je voulois y entendre; sur-tout, depuis la dernière
« lettre que j'ai reçue de vous, et qui étoit si gauche!...

« Mais, finissons ceci : les ruptures m'excèdent; tout
« cela m'ennuie, et je vous pardonne. »

(*interrompant sa lecture.*)

Au fond, pourtant, c'est une bonne femme.
Quelle clémence ! la belle ame !

(*Il continue de lire.*)

« C'est jeudi le jour de ma loge à l'Opéra; venez. Je
« reviens exprès de la campagne ce jour-là pour
« souper avec vous... Je vous mènerai et vous raméne-
« rai. A jeudi, donc; je le veux. Entendez-vous que je
« le veux? Tâchez de quitter vos Dupuis de bonne
« heure. (*s'interrompant.*) Vos Dupuis! (*Il continue*
« *de lire.*) Je vous défends sur-tout de me parler de
« cette petite fille (*il ôte son chapeau à Marianne*)
« et de m'en dire tant de merveilles. Il y a de quoi en
« périr d'ennui, ou, ce qui seroit cent fois pis encore,
« il faudroit en devenir jalouse... A jeudi, mon cher
« Des Ronais. Rancune tenante, au moins ! »

(*Il regarde Des Ronais et Marianne tour-à-tour, et ils restent tous un moment sans parler.*)

Qu'est-ce?... Eh bien ! vous voilà tous deux pétrifiés?...
(*à Marianne.*)
Ma fille, vous voyez, sans que je le prononce,
Tous mes délais justifiés...

(*à Des Ronais, en lui remettant la lettre de la comtesse.*)

Comme un homme poli, vous, vous devez réponse
A ce billet galant, vif et des plus instants;
Et pour la faire, moi je vous donne du temps...

Mais, mais, beaucoup!... un temps considérable!

MARIANNE, *à Des Ronais, du ton du sentiment.*

Quoi! vous me trompiez?... vous! Quoi! vous, Des Ronais!

M. DUPUIS, *d'un ton de gaieté.*

Eh! vraiment, il nous trompoit tous!

DES RONAIS, *d'un air modeste et affligé.*

Eh! monsieur, est-ce à vous de me trouver coupable?
J'aurois bien des moyens pour me justifier,
Si je n'avois en vous un juge qui m'accable,
Et qui ne veut que me sacrifier.

MARIANNE, *avec un peu de dédain.*

Vous vous justifieriez!

M. DUPUIS, *d'un air triomphant.*

On peut l'en défier.

DES RONAIS, *vivement, à Marianne, en se jetant à ses pieds.*

Non, vis-à-vis de vous, divine Marianne!
Je suis un criminel, qui tombe à vos genoux.
Je mérite votre courroux;
Et moi-même je me condamne,
Je m'abhorre!... Qui? moi .. j'ai pu blesser l'amour...
L'amour que j'ai pour vous!... Par un juste retour,
Punissez-moi, soyez impitoyable;
De votre colère équitable
Faites-moi sentir tous les coups,
(*à M. Dupuis, en se relevant.*)
Je ne m'en plaindrai pas... Mais vous, monsieur, mais vous,
Si vous ne cherchiez pas des prétextes plausibles
Pour pallier vos refus éternels,
Tous mes torts à vos yeux seroient moins criminels;

Ils seroient moins irrémissibles.

M. DUPUIS, *d'un air ironique.*

Vous le croyez?

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Oui, sans cela, monsieur,
Vous ne me feriez pas un crime d'une erreur,
Que l'on pardonne à l'âge, et qu'il m'a fait commettre.
Vous me justifieriez vous-même, et par la lettre
Dont ici contre moi vous venez d'abuser...

(*M. Dupuis marque de la surprise.*)

Rien n'est plus vrai... Vous avez trop d'usage,
D'habitude du monde, et vous êtes trop sage
Pour que ce vain écrit, qui sert à m'accuser,
Ne pût, si vous vouliez, tourner à m'excuser...
Examinons-le, et voyons ce qu'il prouve.
Voici d'abord ce que j'y trouve.

(*Il lit.*)

« Comment donc! depuis plus d'un mois, vous tour-
« nez la tête à votre comtesse? »

(*interrompant sa lecture.*)

« Depuis un mois.. » Ce fut au bal de l'Opéra
Que s'engagea cette sotte aventure...
Voyez... Mais pesez donc sur le temps qu'elle dure!

(*lisant.*)

« Et il y a huit grands jours qu'elle n'a entendu
« parler de vous... »

(*interrompant sa lecture.*)

Plus bas.

(*lisant.*)

« Ceci auroit tout l'air d'une rupture... »

(*interrompant sa lecture.*)

Oui, l'air d'une rupture!...
C'en est une, bien une, une qui durera,
Une bien complète, bien sûre,
Ou jamais femme n'y croira.

MARIANNE, *en soupirant et sans le regarder.*

Comment vous croire, vous?

DES RONAIS, *vivement.*

Que vous m'affligeriez,
Si vous pensiez qu'en cette aventure fatale
Elle ait, un seul instant, été votre rivale!
Ne l'imaginez pas... vous vous dégraderiez.

M. DUPUIS, *à Marianne, d'un ton railleur et gai.*

Qu'il connoît bien le cœur des femmes!
Il est vif, éloquent... Je ne suis plus surpris
S'il fait tourner la tête à de fort grandes dames.

MARIANNE, *à Des Ronais.*

Infidèle!... eh! voilà le prix...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Voilà comme l'amour échauffant ses esprits,
Et lui prêtant son éloquente ivresse,
Il enflamma cette comtesse
Dont il étoit... et dont il est encore épris.

DES RONAIS, *impétueusement, à Marianne.*

Moi, de l'amour pour elle! Est-ce ainsi qu'on profane
Le nom d'amour?.. Le plus profond mépris
Est le seul sentiment, oui, le seul, Marianne,
Qu'elle ait excité dans mon cœur!...
Je le prouve encor par sa lettre.

(*lisant.*)

« Sur-tout, je vous défends de me parler de Ma-
« rianne... »

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Ah! tout beau! daignez me permettre...
Lisez comme on a mis, comme on a voulu mettre.
« Cette petite fille! »

DES RONAIS, *vivement.*

Eh bien! soit. Oui, monsieur.

(*lisant.*)

« Sur-tout, je vous défends de me parler de cette
« petite fille... (*Il mâchonne les derniers mots à Ma-*
« *rianne*), et de m'en dire tant de merveilles. »

(*à Marianne, en interrompant sa lecture.*)

Pendant le peu de temps qu'a duré mon erreur,
Je n'étois plein que de vous-même.
Je ne lui parlois que de vous,
De votre cœur, de mon amour extrême,
De nos sentiments les plus doux;
Du desir vif et du bonheur suprême
De me voir un jour votre époux.
Son orgueil, non son cœur, me paroissoit jaloux
De ces objets toujours présents à ma pensée;
Mais sans cesse mon cœur les lui présentoit tous;
Et quoiqu'au fond de l'ame elle en fût offensée,
Elle-même elle étoit forcée
De ne me parler que de vous.

MARIANNE, *s'attendrissant et soupirant.*

Hélas!

M. DUPUIS, *du ton du dépit.*

Quelle foiblesse extrême!
Tu t'attendris?

MARIANNE, *voulant cacher son trouble.*

Moi! je m'attendris, moi?

M. DUPUIS.

Eh! mais, sans doute. Eh! parbleu! je le voi...
(*du ton le plus railleur.*)
Pauvre dupe! crois-tu que sans partage il aime?

MARIANNE, *d'un ton tendre, et troublée.*

Mon père! eh! je ne crois rien, moi.

DES RONAIS.

Ah! croyez que vous seule, et toujours adorée,
Vous régnâtes toujours sur ce cœur emporté
Par une folle ardeur, de si peu de durée...
(*à M. Dupuis.*)
Et, pour vous pénétrer de cette vérité,
Regardez Marianne... et voyez, d'un côté,
La décence et l'honnêteté,
Le sentiment, une ame... eh! quelle ame adorable!
Sa tendresse pour moi... mais que j'ai mérité
De perdre, en me rendant coupable;
Et voyez, de l'autre côté...

M. DUPUIS, *l'interrompant brusquement.*

Phébus que tout cela!

MARIANNE, *avec vivacité et trouble.*

Mais, non. En vérité,
Je suis bien loin ici de prendre sa défense;
Ni même dans l'aveu de son extravagance
De vous faire observer, au moins, sa bonne foi...

Non, sa légèreté m'offense,
J'y suis sensible, je la voi.
Mais, vous, mon père, hélas! pourquoi
En montrez-vous encor plus de courroux que moi?
Malgré toute la complaisance
Et le respect que je vous doi,
Voulez-vous enfin que je pense...

M. DUPUIS.

(*l'interrompant avec colère.*) (*à part.*)
Quoi donc! que penses-tu?... J'enrage!

MARIANNE, *avec un peu d'humeur.*

Mais, je croi,
Sans m'éloigner trop de la vraisemblance,
Que les torts, trop réels, de monsieur Des Ronais
Vous servent bien dans les projets
Que vous vous étiez faits d'avance.

M. DUPUIS, *toujours avec colère.*

Quels projets?... Ma conduite est toute simple... Eh! mais,
C'est le fait seul qui parle, et que je te présente :
Des Ronais aime ailleurs.

MARIANNE, *pleurant de dépit.*

Aimer! c'est bientôt dit;
Aimer!... Que votre ame est contente
D'appuyer sur ce mot... que mon cœur coutredit!

M. DUPUIS, *d'un ton ironique et amer.*

Eh! oui, flatte-toi donc que cette grande dame
N'a plus aucun droit sur son ame,
Et ne lui fera pas négliger les Dupuis,
Et la petite fille!

DES RONAIS, *en fureur.*

Ah ! monsieur, je ne puis
Tenir à ce reproche horrible.

MARIANNE, *à part.*

Eh ! son projet est bien visible.

DES RONAIS, *avec transport.*

Marianne, de mille coups
Je percerois ce cœur, s'il eût été sensible,
Un seul instant, pour une autre que vous.

M. DUPUIS, *très brusquement.*

Bon ! bon ! discours d'amants !... Ils se ressemblent tous.

MARIANNE, *naïvement et très vivement.*

Non, ceux-là sont sentis.

DES RONAIS, *avec la dernière impétuosité.*

Sans doute, et c'est mon ame
Qui parle, qui vous peint, qui veut, en traits de flamme,
Dans votre cœur graver mon repentir...
Dans le mien le remords s'est déja fait sentir.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon amour réclame
Contre l'erreur qui l'a surpris...
Si vous saviez tout le mépris
Que, dès cet instant-là, j'ai conçu pour moi-même,
Pour ma fatuité, pour ma foiblesse extrême...
(*se jetant aux pieds de Marianne.*)
Oui, Marianne, ici je le jure à vos pieds,
Malgré votre courroux, malgré vos justes plaintes,
Si vous aviez pu voir mes remords et mes craintes,
Vous-même vous me plaindriez.

MARIANNE, *avec émotion et dignité.*

Écoutez, Des Ronais... Je veux votre parole

De ne revoir jamais la comtesse...

DES RONAIS, *l'interrompant avec transport.*

Ah! l'honneur,
L'amour font le serment; et si je le viole,
Que je perde à-la-fois la vie et votre cœur!

MARIANNE, *avec dignité et force.*

Je le reçois, et vous pardonne.

DES RONAIS, *se relevant.*

Trop généreuse amante!

M. DUPUIS, *en fureur, à Marianne.*

Eh! comment donc! comment!
C'est au moment où je vous donne
Une preuve invincible...

MARIANNE, *l'interrompant avec feu.*

Oui, c'est dans ce moment,
Mon père, où dans l'aveu naïf de sa foiblesse,
Je vois moins son aveuglement
Que ses remords et sa tendresse,
Où de ce même égarement
Je crois voir et trouver la cause,
Et l'excuse dans vos délais...

M. DUPUIS, *l'interrompant, en colère.*

Parbleu! ceci n'est pas mauvais,
Et c'est fort bien prendre la chose!
D'après cet éclaircissement,
Qui contre moi tourne directement,
Vous verrez que c'est moi qui suis coupable! En sorte...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Mon père, pardonnez : je sens que je m'emporte ;
Mais vous m'aimez, vous voulez mon bonheur :

Moi-même, à nous unir souffrez que je vous porte;
L'hymen m'assurera de sa constante ardeur...
(*avec dignité et force, en montrant Des Ronais.*)
Des Ronais est rempli d'honneur :
Mon pardon généreux sur l'ame de monsieur
Doit faire une impression forte;
Et je vous réponds de son cœur.

M. DUPUIS, *hors de toute mesure.*

Quelle est ta caution? L'amour qui te transporte?...
C'est une déraison qui me met en fureur...
Non, non, ce n'est qu'après les plus longues épreuves
Que je ferai de monsieur Des Ronais
Qu'il sera ton époux... Je veux qu'il le soit; mais
De sa bonne conduite il me faut d'autres preuves,
Je n'agis point en étourdi...
(*à Des Ronais, du ton le plus ironique, mêlé d'amertume et de colère.*)
Non, monsieur, non, ce n'est point encor pour jeudi.

DES RONAIS.

Daignez m'écouter...
(*M. Dupuis sort sans vouloir l'entendre davantage.*)

SCÈNE VII.

DES RONAIS, MARIANNE, *dans le plus grand abattement.*

DES RONAIS.

Il nous quitte...
(*se jetant aux pieds de Marianne.*)
Ah! Marianne, à vos genoux

Souffrez que je me précipite!
Mon cœur reconnoissant...

MARIANNE, *d'un ton triste et tendre, en le relevant.*

Arrêtez; levez-vous.
Laissez-moi seule à mes pensées.
Restez ici : ne suivez point mes pas.
(*Elle veut s'en aller.*)

DES RONAIS, *hors de lui-même, et l'arrêtant.*

Je vois sur ma faute, en ce cas,
Que vos impressions ne sont point effacées...
O ciel! quoi! mon pardon, hélas!...

MARIANNE, *l'interrompant avec beaucoup de trouble.*

Monsieur, laissez ces vains éclats.
Je vous ai pardonné... je ne m'en repens pas;
Et votre cœur n'est point fait pour l'ingratitude...
(*d'un ton entrecoupé, et retenant ses larmes.*)
Mais mon esprit de son étonnement
N'est point encor remis... Un peu d'inquiétude
Me fait desirer un moment
De repos et de solitude.
Laissez-moi donc, de grace!
(*Elle fait encore quelques pas pour sortir.*)

DES RONAIS, *l'arrêtant encore.*

Ah! que du moins
Je m'afflige avec vous des chagrins que je cause!

MARIANNE, *sentant couler ses larmes.*

Non; demeurez... Souffrez que je m'oppose
A rendre vos yeux les témoins
Et d'un reste de crainte et de justes alarmes...

(*Les larmes la gagnent; et elle fait de nouveau deux ou trois pas pour sortir.*)

DES RONAIS, *voulant la suivre.*

Non, non; je dois vous suivre, et sur vos feux trahis...

MARIANNE, *l'interrompant d'un ton entrecoupé, et pleurant.*

Non: je veux vous cacher mes larmes...
Restez, je le veux.

DES RONAIS, *s'inclinant..*

J'obéis.

(*Marianne sort.*)

SCÈNE VIII.

DES RONAIS, *d'un air triste.*

Pour obtenir ma grace entière,
Et rendre en même temps le calme à ses esprits,
Cherchons quelque moyen, dont la vive lumière
Montre encor mieux l'amour dont mon cœur est épris.

(*Il sort par le côté du théâtre opposé à celui par lequel Marianne est sortie.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DES RONAIS, *tenant une lettre ouverte..*

Marianne est plus calme enfin; et je respire...
Mais, pour satisfaire, en ce jour,
Ma délicatesse et l'amour,
Je le veux encore ici lui lire
Ce billet, que je viens d'écrire
A la comtesse... A sa campagne, après,
Je le lui fais rendre par un exprès.
Déja, pour y voler, comme je le desire,
La Brie est à cheval, et m'attend pour partir...
Le style seul du billet doit suffire
Pour dissiper et pour détruire
(*apercevant Marianne.*)
Jusqu'au moindre soupçon... Mais, je la vois sortir.

SCÈNE II.

MARIANNE, DES RONAIS.

DES RONAIS, *montrant le billet à Marianne.*

Marianne, je vous conjure
Que, pour vous voir sceller mon pardon encor mieux,
Par grace, vous daigniez jeter ici les yeux
Sur ce billet, qui va confirmer ma rupture
Avec l'objet qui traversa mes vœux.

MARIANNE, *souriant et prenant le billet.*

Donnez. Voyons-en la tournure.
(*jetant un coup d'œil rapide sur le billet.*)
La lettre est froide ; elle est bien...
(*lui montrant un mot qu'elle désapprouve dans le billet.*)
Mais je veux
Que vous adoucissiez cette expression dure;
Ce mot seroit trop cruel.

DES RONAIS, *très vivement.*

Quoi! c'est vous,
C'est vous dont l'ame généreuse,
Dont la main détourne les coups
Que je voulois porter à la femme odieuse
Qui m'attira votre courroux?
L'expression n'est pas trop dure...
(*lui faisant relire bas l'endroit qu'elle veut qu'il adoucisse.*)
Quoi! trouvez-vous que ce soit une injure?

Ne sentez-vous pas bien qu'il faut...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Non, Des Ronais; il faut être juste, ou, plutôt,
Il faut aller plus loin en affaire semblable.
Une femme fût-elle encore plus blâmable,
Un galant homme doit toujours
Épargner la moins respectable,
Sur elle ménager son style et ses discours,
Ne pas même laisser échapper un murmure...
Changez donc... Mais, laissons toute cette écriture...
(*déchirant le billet.*)
Je suis contente; et tout est oublié.

DES RONAIS, *avec la dernière vivacité.*

Que je me sens humilié!
O ciel! combien tout ceci me condamne!
Ce pardon généreux, ces nobles sentiments
Ont, pour jamais, charmante Marianne,
Posé le terme à mes égarements...
(*voulant se jeter à ses pieds.*)
Je le jure à vos pieds.

MARIANNE, *l'empêchant de se jeter à genoux.*

Tout est dit, et j'y compte.

DES RONAIS.

Je ne puis exprimer tout ce que mon cœur sent...
Mais, avec votre père il nous faut, à présent,
L'explication la plus prompte.

MARIANNE, *en soupirant.*

Hélas! je viens de l'avoir.
Il ne m'a répondu que par un badinage
Qui m'a mise au désespoir.

DES RONAIS.

Eh bien! c'est donc à moi, sans tarder davantage,
A le pousser à bout sur notre mariage....
Je vais lui parler seul, d'abord; car, sur ce point,
Je saurai l'attaquer avec plus d'avantage
Et plus de force encor quand vous n'y serez point.
Outre qu'à mon amour la justice se joint,
Vos divins procédés font passer dans mon ame
Cette éloquence du cœur
Qui persuade et dont je sens la flamme.
De ce combat je sortirai vainqueur.

MARIANNE, *voyant paroître son père dans le fond.*

Plongé dans la rêverie,
Il vient... Mais il ne nous voit pas.

DES RONAIS, *très vivement.*

Je cours donner un contre-ordre à La Brie;
Et dans l'instant je reviens sur mes pas
Terminer seul avec lui nos débats...
Vous, cependant, ne vous éloiguez pas...
(*lui montrant une pièce voisine.*)
Écoutez tout de cette galerie;
Et s'il faut m'appuyer, paroissez, je vous prie.

(*Marianne sort d'un côté, et Des Ronais sort d'un autre.*)

SCÈNE III.

M. DUPUIS, *rêveur.*

Rien ne pourra-t-il ramener
Dans ma maison la paix intérieure?
J'ai bien fait aujourd'hui le plus morne dîner
Que l'on se puisse imaginer!
Voir d'un côté Marianne qui pleure;
De l'autre, son amant triste et désespéré,
Prêt à faire éclater un dépit concentré...
Mais, que leur vain chagrin augmente ou se dissipe,
Je soutiendrai tous leurs combats.
Je pars toujours de mon principe :
Non, ils ne se marieront pas,
Ils ont beau faire, avant le terme
Que je me suis prescrit, et que j'y mets,
Et que tous leurs efforts n'avanceront jamais.
J'ai la raison pour moi ; je demeurerai ferme...
Marianne me quitte et vient de me presser.
Des Ronais va venir... S'ils vont recommencer,
Je leur dirai tout net ma façon de penser,
Et les suites qu'elle renferme...
(*apercevant Des Ronais.*)
Mais, le voici.
(*Des Ronais paroît. Ils se saluent, et ils sont un instant sans se parler et à se regarder.*)

SCÈNE IV.

DES RONAIS, M. DUPUIS.

DES RONAIS, *d'un air doux et affectueux.*

Monsieur, au nom de l'amitié
Et de la plus vive tendresse,
De mes tourments ayez quelque pitié...
Ah! si mon sort vous intéresse,
Vos yeux me verront-ils sans cesse
Dans la peine et dans la douleur,
Quand dans vos mains vous tenez mon bonheur?

M. DUPUIS, *d'un air railleur et de gaieté affectée.*

Mon cher ami, je vous confesse
Que je ne puis croire au malheur
D'un galant tel que vous, d'un aimable vainqueur
Adoré par une comtesse;
Sans ce que j'ignore, d'ailleurs...
Sur vos pas, moi, je ne vois que des fleurs:
L'hymen les faneroit au printemps de votre âge.

DES RONAIS.

Le trait piquant d'un cruel badinage
Passant le but le manque... Il ne me touche plus...
Mais d'un ton sérieux traitons mon mariage,
Et parlons net là-dessus,
Ou bien je prends tout ce langage
Et vos délais pour des refus.

M. DUPUIS, *d'un ton sérieux et impatient.*

A des réponses sérieuses
Croiriez-vous gagner?... En ce cas,

Vous vous tromperiez fort.

DES RONAIS, *très vivement.*

Vous ne m'effrayez pas
Par vos menaces captieuses...
Dans mon esprit c'est un point arrêté :
Je veux percer l'obscurité
De ce mystère qui s'oppose
A toute ma félicité.
J'attends de vous, et l'honneur vous impose
De m'en développer la véritable cause.
Plus de détours, monsieur, et j'ose
En appeler à votre probité.

M. DUPUIS, *avec la dernière impatience.*

Eh bien! vous saurez donc la chose.
Aussi bien suis-je las d'être persécuté...
De mes délais apprenez donc la cause,
Et le principe où je suis arrêté...
(*hésitant, et avec un peu de honte.*)
Il vient d'un sentiment que vous croirez bizarre,
Quoique très vrai pourtant, et qui n'est point si rare;
Mais que dans la jeunesse on n'a point, mon ami.
C'est la défiance des hommes,
Qu'en moi l'expérience a trop bien affermi,
Sur-tout dans le siècle où nous sommes...
C'est en partant d'après ce principe ennemi
Que j'entends, que je veux que votre mariage...
(*Il dit les deux derniers vers avec peine et d'un ton entrecoupé et attendri.*)
Que vous pressez tous deux si fort,
Ne se fasse qu'après ma mort.

SCÈNE V.

MARIANNE, M. DUPUIS, DES RONAIS.

MARIANNE, *très tendrement, à M. Dupuis.*

Qu'ai-je entendu, mon père? Eh! quelle affreuse image!...
Survivrai-je à ce coup du sort?...
Quoi! vous voulez que j'envisage
L'époque de mon mariage
Et mon bonheur dans votre mort?
Ah! parlez : quel sujet contre moi vous anime?
Qu'ai-je fait pour perdre à-la-fois
Votre tendresse et votre estime?

DES RONAIS, *très vivement.*

Son estime?... Hélas! je le vois,
Vous ignorez la défiance extrême
Dont son cœur s'est armé contre le genre humain.
C'est cette défiance même
Qui fait qu'il me refuse aujourd'hui votre main.
Il craint que, devenu son gendre, moi, qui l'aime,
Je ne sois un ingrat demain;
Et que vous, sa fille, vous-même,
Vous ne perdiez aussi tout sentiment humain...
Pour gagner son estime il n'est aucun chemin.

M. DUPUIS, *avec beaucoup de tendresse.*

Non, mes enfants, je vous estime,
Et je vous aime tous les deux...
(*Reprenant un ton ferme et décidé.*)
Mais, puisqu'en termes clairs il faut que je m'exprime,

Je ne vous mettrai point dans le cas hasardeux
Où vous pourriez perdre de cette estime,
En me manquant peut-être tous les deux.

DES RONAIS.

Vous manquer!

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Nous, mon père? Et cette prévoyance...

DES RONAIS, *l'interrompant, à M. Dupuis.*

Ce doute injurieux...

M. DUPUIS, *les interrompant tous les deux vivement.*

Eh! dépend-il de soi
De se remplir de cette confiance
Que vous croyez que je vous doi?...
J'étois né confiant, mais je cessai de l'être
Quand l'âge ouvrit mes yeux, et qu'il me fit connoître
Le cœur de l'homme malgré moi.
Je me suis vu trahir par gens de toute espèce;
Indifférents, amis, parents, femme, maîtresse:
Tous ceux que j'ai servis... je dis tous, m'ont manqué.
Ce n'est par-tout qu'apparence traîtresse:
Tout paroît sentiment, amitié, foi, tendresse;
Mais ce sont faux dehors... Tout dans l'homme est masqué.

DES RONAIS, *avec impatience.*

Eh mais! monsieur, à vous entendre,
La vertu ne seroit qu'un être de raison?

M. DUPUIS, *vivement.*

Non, monsieur, elle existe; et, bien loin de répandre
D'un sentiment si faux le dangereux poison,
Je dis que je l'aimai dès l'âge le plus tendre,
Que sa voix m'enflamma dès que je pus l'entendre.

J'y crois... Sans doute, il est des hommes vertueux.
Mais comment les connoître? A quel signe se rendre?
Voit-on du cœur humain les replis tortueux?
Est-il un moyen sûr pour ne pas s'y méprendre?

DES RONAIS, *vivement aussi.*

Notre candeur dépose ici pour nous;
Et de nos sentiments tout a dû vous instruire.

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Oui, mon père... Eh! comment pouvez-vous ne pas lire
Dans deux cœurs qui sont tout à vous?

M. DUPUIS, *tendrement et avec le dernier pathétique à Marianne.*

Je sais vos sentiments, et je les connois tous...
(*à Des Ronais.*)
Je crois, j'ai toujours cru votre amitié sincère...
Mais l'avenir peut tout changer...
Plus votre tendresse m'est chère,
Moins je veux courir le danger
De perdre ce seul bien qui m'attache à la vie.
Ce n'est que par vous deux que je tiens au bonheur;
Du plus mortel chagrin elle seroit suivie,
Si je voyois languir ou s'éteindre l'ardeur
De cette amitié si chérie...
(*leur prenant la main tour-à-tour, et la leur serrant en pleurant.*)
Mes seuls, mes vrais amis, hélas! si vous m'aimez,
Pour vous unir, attendez, je vous prie,
Que par vous mes yeux soient fermés...
Je crains... (eh! cette crainte est loin d'être guérie)
Que vous n'abandonniez un père en ses vieux jours...

Ah! refuseriez-vous à mon ame attendrie
D'en finir avec vous le cours?

MARIANNE, *très vivement et très tendrement.*

Nous comptons bien vivre avec vous toujours.

DES RONAIS, *avec la dernière vivacité, à M. Dupuis.*

Oui, notre hymen rendra cette union plus stable.
Nous ne ferons pas deux maisons;
Même logis et même table,
Mêmes amis et mêmes liaisons.

M. DUPUIS, *très vivement.*

Eh! que dites-vous là tous deux?... Eh! quelle enfance!
Que l'homme vous est peu connu!
Que vous manquez d'expérience!
L'on sent bien, mes enfants, que vous n'avez rien vu...
(*à Des Ronais.*) (*à Marianne.*)
Quand vous, Des Ronais... Vous, ma fille,
Vous serez occupés d'abord de votre amour,
Qu'après cela viendront les soins d'une famille,
Qu'aux devoirs les plaisirs succédant tour-à-tour
Vous recevrez chez vous et la ville et la cour,
Que, pour suffire à ce brillant commerce,
Tous vos moments seront comptés,
Qu'ensuite enfin des deux côtés,
Les passions viendront à la traverse,
Je dois beaucoup compter sur vos bontés?...
L'amitié des enfants passe alors comme un songe.
C'est dans le tourbillon, où le monde les plonge,
Hélas! c'est dans ces temps de travers et d'écart,
Qu'à peine la jeunesse songe
A l'existence d'un vieillard.

MARIANNE.

Eh! mon père...

M. DUPUIS, *l'interrompant avec feu.*

Eh! ma fille, on ne voit dans le monde
Que des pères abandonnés
A leur solitude profonde,
Par des enfants, souvent qui les ont ruinés...
Mais en voit-on d'assez bien nés
Pour oser, en public, faire leur compagnie
Des ces vieillards infortunés?...
Ils leur feront, et par cérémonie,
Une visite ou deux par mois,
Seront distraits, rêveurs, immobiles et froids:
Dans un fauteuil viendront s'étendre;
Parleront peu, ne diront rien de tendre,
Et s'en iront après avoir bâillé vingt fois.

DES RONAIS, *très tendrement.*

De grace! écoutez-moi, mon père!...
Souffrez que je vous puisse appeler de ce nom.

M. DUPUIS, *l'embrassant avec transport.*

Eh! je le suis... Crains-tu que je te dise non
A cette expression si chère?...
Mon cher fils! oui, tu l'es.

DES RONAIS, *avec la plus grande passion.*

Mon père! eh bien! mon père!
Vous pour qui je me sens, en effet, pénétré
D'une tendresse vive et vraiment filiale,
Je ne dispute plus; eh bien! qu'à votre gré
J'aie ou tort ou raison, la chose m'est égale...
Par les plus forts raisonnements,

Ce n'est plus votre esprit que je prétends convaincre;
C'est votre cœur que je veux vaincre
Dans ses derniers retranchements...
Non, vous n'êtes point insensible :
Ne vous dérobez point aux tendres mouvements,
Très respectable ami, qu'il est presque impossible
Que vous n'éprouviez pas dans d'aussi doux moments...
Que l'amour paternel, notre commune flamme,
Qu'une fille, un fils, deux amants,
Que l'amitié, l'amour, la nature, en votre ame,
Par la réunion de tous ces sentiments,
En l'embrasant du feu qui nous enflamme,
Y fassent tout céder à leurs transports charmants...
C'est votre cœur, lui seul, lui seul que je réclame...
Vous vous attendrissez, mon père!... A vos genoux
Je lis dans vos regards que j'obtiendrai de vous
Ce doux consentement où je force votre ame.

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Il porte à votre cœur les plus sensibles coups.

M. DUPUIS, *très attendri et et très ému.*

Oui, tu m'as attendri, mon fils... Mais plus tu m'aimes,
Plus je sens, par tes transports mêmes,
Quel vide affreux et quel malheur
Me causeroit, dans ma vieillesse,
D'ailleurs, privé de tout, la perte de ton cœur!...
(*montrant Marianne.*)
Ou la perte de sa tendresse...
Et c'est avec chagrin et c'est avec douleur
Que je vous dis que, soit ou raison ou foiblesse,

(*d'une voix entrecoupée et presque en pleurant.*)

Je pense comme auparavant...
Non; quelque desir qui vous presse,
Ne comptez jamais être unis de mon vivant.

DES RONAIS, *se relevant avec emportement.*

Eh bien! monsieur, puisque rien ne vous touche,
Que le spectacle attendrissant
De l'amour malheureux n'est point assez puissant
Pour fléchir votre cœur farouche;
Que l'on ne peut d'ailleurs convaincre votre esprit,
Que votre affreuse défiance,
Qu'un soupçon outrageant nourrit,
Au fond nous croit sans ame et sans reconnoissance;
Enfin, que vous nous méprisez...
Car c'est là du mépris... croyez-vous qu'on m'abuse
Par des discours subtilisés?
En ce cas-là, d'abord, hautement je refuse
Votre charge, dont vous osez
Penser que mon chagrin s'amuse;
Votre charge, qu'à tort ici vous supposez
Que je dois prendre pour un gage
De votre estime et de votre amitié...
Non, sans votre agrément à notre mariage,
Vous n'avez rien fait qu'à moitié;
Ou, plutôt, je dis davantage,
Pour blesser mon orgueil vous en auriez trop fait...
Sans notre hymen, de quel droit, en effet,
Prétendez-vous sur moi vous donner l'avantage
De me faire de vous recevoir un bienfait?
D'ailleurs, que faudroit-il qu'en l'acceptant je fisse?

Oserez-vous exiger que mon cœur
Fût reconnoissant d'un service,
Quand, d'un autre côté, vous feriez mon malheur?
Voudriez-vous enfin que je choisisse
Justement pour mon bienfaiteur
Celui qui de mes maux est et veut être auteur?

M. DUPUIS, *avec une fureur qu'il retient.*

Monsieur!... monsieur! mon amitié vous passe
Pour ce moment encore...

MARIANNE, *l'interrompant, à Des Ronais, très vivement.*

Ah! Des Ronais, de grace!
Modérez-vous, et m'écoutez.

DES RONAIS, *très impétueusement.*

Non, mademoiselle, arrêtez!...
Je ne veux prendre ici conseil que de moi-même.
Je n'en veux plus recevoir en ce jour
Que de mon désespoir extrême,
Que de l'excès de mon amour.
(*à M. Dupuis, d'un air troublé et d'une fureur à ne plus se connoître.*)
Monsieur, Mariane est en âge,
Et peut, suivant et les lois et l'usage,
Disposer de sa main... Si vous n'écoutez rien,
Je lui donne la mienne, et j'y joins tout mon bien.

MARIANNE, *reculant d'étonnement.*

Des Ronais!

M. DUPUIS, *avec surprise et colère, à Des Ronais.*

Que viens-je d'entendre?
Comment! monsieur, vous entreprendriez...

DES RONAIS, *l'interrompant avec impétuosité.*

Oui, nous devons plus entreprendre...
Après nous être ainsi, malgré vous, mariés,
Nous vous forcerons à nous rendre
Votre estime et votre amitié,
Par nos soins, nos respects, notre amour vif et tendre,
Que vous n'avez voulu connoître qu'à moitié...
Notre ame à votre cœur saura se faire entendre.
C'est par nos sentiments que nous vous contraindrons
A vous reprocher vos caprices,
A gémir sur vos injustices;
Et cette fille tendre et moi, nous finirons,
Monsieur, par faire les délices
De vos jours fortunés, que nous prolongerons.

M. DUPUIS, *à part et dans le dernier trouble.*

Où suis-je?

MARIANNE, *avec vivacité.*

O ciel! je ne suis point complice
De sa folle témérité...
(*à Des Ronais.*)
Des Ronais! quoi! faut-il que pour vous j'en rougisse!...
Monsieur, vous seriez-vous flatté
Que par l'amour que j'ai pour vous, je fisse
Et le malheur et le supplice
D'un père généreux, de qui la probité
Fit autrefois pour moi le triste sacrifice
De toute sa félicité?

DES RONAIS, *très vivement.*

Quoi! vous m'aimez, et votre cruauté...

MARIANNE, *l'interrompant.*

(*montrant M. Dupuis.*)

Je vous aime, il est vrai ; mais j'aurai le courage
D'être toujours soumise à son autorité...
Entre mon père et vous tout mon cœur se partage,
Et quel que soit mon désespoir...
(*vivement, à M. Dupuis.*)
Je vous dois tout, mon père, et ma tendresse extrême
Ira plus loin encor que mon devoir...
Pour vous prouver à quel point je vous aime,
J'immolerois ma vie et mon amour lui-même,
Si ce dernier effort étoit en mon pouvoir.

M. DUPUIS, *à part et très attendri.*

Je ne saurois parler; je sens couler mes larmes...
(*à Marianne.*)
Ma chère enfant!
(*Il la serre entre ses bras.*)

DES RONAIS, *à Marianne.*

Ah! contre nous
C'est donner de nouvelles armes.
Marianne, que faites-vous?

MARIANNE, *vivement.*

Mon devoir... Mais, monsieur, si mon obéissance
Vous fait douter de mon amour;
Ou, si vous ne pouvez vous armer de constance,
Et vous flatter de l'espérance
De fléchir notre père un jour,
Je vous remets la foi que vous m'avez jurée...
(*en pleurant.*)
De douleur j'en suis pénétrée...

J'en mourrai... mais je vous la rends...
(*reprenant un ton ferme.*)
Vous ne devez, dans tous nos différents,
A mon père aucun sacrifice;
Mais, moi, s'il en étoit encore de plus grands,
Il faudroit que je les lui fisse.

DES RONAIS.

Ah! cruelle!

M. DUPUIS, *en sanglotant, à Marianne.*

Ah! ma fille!

MARIANNE.

Eh! n'appréhendez pas
Que ma douleur soit une feinte
Pour vous livrer après, tous les jours, des combats,
Et disputer sur votre crainte...
Non, non: je m'interdis le reproche et la plainte;
Je me contenterai de soupirer tout bas...
Vous n'en verrez pas moins ma tendresse s'accroître;
Et, dans cet instant même, enfin, je ne dis pas,
Comme bien des enfants diroient en pareil cas,
Que je vais, pour toujours, m'enfermer dans un cloître...
Non; je vous consacre mes jours,
Mon père; ils sont à vous... Je vous les dois, mon père:
Puissent-ils vous servir plus que je ne l'espère:
Et puisse ma douleur n'en point trancher le cours,
Tant qu'ils vous seront nécessaires,
Et tant que je pourrai, par mille soins sincères,
Vous être de quelque secours!

M. DUPUIS, *à part, avec violence et attendrissement.*

Hélas! mon cœur se brise!... Ah! mon ame s'égare

Dans ses différents mouvements...
(*à Marianne, en pleurant.*)
Non, je ne serai point, ma fille, assez barbare,
Pour résister aux sentiments,
Aux traits d'une amitié si naïve et si rare.

MARIANNE.

Mon père!....

M. DUPUIS, *l'interrompant impétueusement.*

Mon enfant, tu ne m'as point ôté
Sur la trop foible humanité
Ma façon de penser, que l'on nomme cruelle,
Et qui pourtant, au fond, n'est que la vérité;
Mais je cède aux transports dont je suis agité.
Je ne veux point laisser à ma raison fidèle
Le temps de refroidir ma sensibilité...
Qu'aujourd'hui votre hymen se fasse...
(*montrant Des Ronais.*)
Aujourd'hui donne-lui la main...
Je ne répondrois pas demain
De t'accorder la même grace...
Mais dans ce moment-ci, que j'ai peur qui ne passe,
Je me regarderois comme un père inhumain,
Si plein du trouble tendre où mon ame s'emporte,
Je persistois encor dans mes refus,
Et si je combattois cette impression forte
Qu'en cet instant font sur moi tes vertus.

MARIANNE, *très vivement.*

Mon père, je suis assurée
Qu'un jour nous vous ferons changer de sentiment;
Et je refuserois votre consentement,

Si d'amitié pour vous mon ame pénétrée
Ne comptoit éternellement
Sur la force et sur la durée
D'un aussi saint attachement.

DES RONAIS, *de l'air le plus passionné, à M. Dupuis.*

Et vous, mon père, aussi, recevez le serment
Que je fais de mourir, si je vous abandonne...
Et pardonnez au transport insensé
Qui m'a tantôt...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Oublions le passé...
Va, mon enfant, je te pardonne,
Et ne fais point les choses à demi...
Le notaire ici va se rendre...
Souviens-toi, Des Ronais, de cette scène tendre:
Et s'il se peut, sois toujours mon ami,
Quoique tu deviennes mon gendre.

FIN DE DUPUIS ET DES RONAIS.

LA
PARTIE DE CHASSE
DE
HENRI IV,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR COLLÉ,

Représentée, pour la première fois, le 16 novembre 1774.

PERSONNAGES.

HENRI IV, roi de France.

Le duc de SULLI, premier ministre.

Le duc de BELLEGARDE, grand écuyer.

Le marquis de CONCHINI, favori de la reine.

Le marquis de PRASLIN, capitaine des gardes.

Différents seigneurs de la cour, } personnages
Deux gardes du corps, } muets.

SAINT-JEAN, } officiers des chasses de la
LA BRISÉE, } forêt de Fontainebleau.

MICHEL RICHARD, surnommé MICHAU, meunier à Lieursain.

RICHARD, fils de Michau, amoureux d'Agathe.

MARGOT, femme de Michau.

CATAU, fille de Michau, amoureuse de Lucas.

LUCAS, paysan de Lieursain, amoureux de Catau.

AGATHE, paysanne de Lieursain, amoureuse de Richard.

Un bucheron.

DEUX BRACONNIERS.

UN GARDE-CHASSE, demeurant à Lieursain.

La scène est, au premier acte, à Fontainebleau, dans la galerie des réformés, au bout de laquelle est l'antichambre du roi; au second acte, dans la forêt de Sénart; et au troisième acte, dans la maison de Michau, au village de Lieursain.

LA

PARTIE DE CHASSE

DE

HENRI IV,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, *tous deux en uniforme de chasse.*

LE MARQUIS DE CONCHINI, *d'un air triste.*

Nous voici donc, depuis quatre jours, à Fontainebleau, et nous allons partir, dans deux heures, pour la chasse, mon cher duc de Bellegarde.

LE DUC DE BELLEGARDE, *à part.*

Mon cher duc de Bellegarde!... Le fat!... (*haut.*) Oui, mon très cher marquis de Conchini,

nous allons aujourd'hui prendre un cerf... peut-être deux... et, au retour, nous soupons avec le roi, car il vous a nommé aussi, vous, monsieur... (*d'un air mystérieux.*) Cela s'arrange merveilleusement avec vos vues, que j'ai pénétrées... Pour moi, cela me contrarie un peu; mais cela fait le désespoir, à coup sûr, d'une très grande dame, qui ne m'avoit pas destiné à souper ce soir avec le roi.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Je vous en livre autant; et cette chasse, et ce souper, sur-tout, que dans tout autre temps j'eusse desiré avec passion, me désolent dans ce moment-ci

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air léger.*

Vous désolent, monsieur de Conchini?... Eh! mon dieu, oui, je sais bien, et vous me dîtes encore hier au soir que votre dessein étoit d'aller faire aujourd'hui un tour à Paris, pour voir votre petite Agathe... (*d'un ton plus sérieux.*) Mais, mon très cher monsieur, vous n'êtes pas assez constamment dans les bonnes graces du roi pour que ce contre-temps-ci, si c'en est un si grand que l'honneur de souper avec votre maître, puisse tant vous désoler.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

D'accord, monsieur le duc; et je sens bien que

je dois tout sacrifier pour suivre cette grande affaire que vous savez...

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Eh! y a-t-il donc à balancer? Oh! monsieur, il faut faire marcher les affaires d'abord... Que les femmes viennent après, on leur donne son temps, s'il en reste.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Je conviens de tout cela; mais c'est que vous ignorez que, dans l'instant même, je reçois une lettre de Fabrici, de mon valet de chambre de confiance, de celui qui a chez moi le détail de ces choses-là; et ce négligent coquin me marque que cette petite paysanne s'est sauvée hier, dès le grand matin, en attachant ses draps à sa fenêtre, de la maison de Paris, où je la faisois garder à vue par ce maraud-là.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air surpris.*

Agathe s'est enfuie de chez vous?... Je ne conçois rien à cela. Comment! eh! à quoi en étiez-vous donc avec elle?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

J'en étois... j'en étois à rien.

LE DUC DE BELLEGARDE.

A rien? Allons donc, quel conte!

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Oh! à rien; ce qui s'appelle rien.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh mais! cela est fabuleux, ce que vous voulez me faire croire là.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ce n'est point une fable, vous dis-je : d'honneur, rien n'est plus vrai. La petite sotte aime un animal de paysan, qu'elle alloit épouser quand je la fis enlever par Fabrici; elle adore monsieur Richard, le fils d'un meunier qui est de son village, qui est de Lieursain.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Un paysan de Lieursain? l'héritier présomptif d'un meunier? Voilà ce qui s'appelle un rival à craindre! Comment diable! voilà des obstacles qui ont dû vous arrêter tout court.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ne pensez pas rire, monsieur le duc, ils ont été insurmontables, du moins, pour moi. C'est que c'est une vertu!... c'étoient des fureurs!... Quoi donc! une fois n'a-t-elle pas pensé se poignarder avec un couteau qu'elle trouva sous sa main, que j'eus toutes les peines du monde à lui arracher.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air badin.*

Fort bien!... Continuez, monsieur; vous rendez, de plus en plus, votre petit roman fort vrai-

semblable; car enfin rien n'est plus commun que de voir une femme se tuer, sur-tout quand on l'en empêche.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *vivement.*

Oh! parbleu! elle ne jouoit pas : elle y alloit bon jeu, bon argent.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un ton badin.*

Tout de bon, cela étoit sérieux? Mais c'est du vrai tragique, en ce cas-là!

LE MARQUIS DE CONCHINI, *sans l'écouter, et après avoir rêvé un moment.*

J'aurois toutes les envies du monde de vous laisser courre votre cerf, à vous autres, et de pousser jusqu'à Paris, moi, si le rendez-vous de la chasse étoit de ce côté-là. (*voyant paroître deux officiers des chasses.*) Eh! parbleu! j'aperçois là-dedans deux officiers des chasses. Permettez-vous que je sache d'eux?... (*appelant les deux officiers.*) Messieurs, messieurs, un mot, s'il vous plaît.

SCÈNE II.

DEUX OFFICIERS DES CHASSES, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LES OFFICIERS, *ensemble, au marquis.*

Que souhaitez-vous, monsieur le marquis?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Dites-moi un peu, messieurs, de quel côté de la forêt est le rendez-vous de la chasse aujourd'hui.

LE PREMIER OFFICIER.

Monsieur le marquis, c'est au carrefour de Chailli.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh! où est ce carrefour-là?

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Eh! mais, monsieur le marquis, c'est à près de trois lieues d'ici, en tirant droit vers Paris; et par le rapport que nous avons entendu faire à la Brisée, qui a détourné le cerf au buisson des halliers, il vous fera faire du chemin. Il a les pinces et les os gros, il est fort bas jointé; et par les fumées, a-t-il dit, qu'il a vues dans les guignages, il le juge tout aussi cerf qu'il l'est, à coup sûr, par le pied.

LE PREMIER OFFICIER, *au marquis.*

Oh! oui, il assure que c'est un cerf dix-cors. Oh! il vous conduira loin! Que sait-on? peut-être jusqu'à Rosni, (*d'une voix basse et d'un air de mystère, au duc de Bellegarde.*) où l'on dit que monsieur de Sulli est exilé d'hier au soir.

LE DEUXIÈME OFFICIER, *d'un air important.*

Non; il n'est parti que de ce matin. (*au duc.*) La nouvelle est-elle vraie, monsieur le duc?

LE DUC DE BELLEGARDE, *avec indignation.*

Eh! fi donc! eh! non, messieurs, il n'y en a point de plus fausse.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *aux deux officiers.*

Et qui ait moins d'apparence. Je viens de le voir entrer au conseil avec le roi.

LE PREMIER OFFICIER, *d'un air d'humeur.*

J'aimerois bien mieux qu'il fût entré dans son exil; il ne continueroit pas là ses injustices, qu'il appelle des économies royales.

LE DEUXIÈME OFFICIER, *au marquis.*

Cela est vrai; car, tout récemment encore, il vient de nous supprimer de nos droits; et sûrement c'est pour en profiter lui-même. Je suis bien certain qu'il ne revient rien au roi de ces retranchements-là.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un ton à en imposer.*

Doucement, messieurs, doucement; parlez

avec plus de retenue et de respect d'un si grand ministre.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *aux deux officiers.*

Messieurs, monsieur le duc de Bellegarde a raison; il ne faut jamais dire du mal des gens en place... (*à part.*) tant qu'ils y sont.

LE DUC DE BELLEGARDE, *aux deux officiers.*

Allons, allons, messieurs, laissez-nous.

(*Les deux officiers se retirent dans la pièce du fond, où ils restent jusqu'à la fin de l'acte.*)

SCÈNE III.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *vivement.*

Eh bien! monsieur le duc, vous voyez, par ce bruit général de l'exil de monsieur de Sulli, la preuve du desir que l'on en a. Ma foi, je ne m'éloignerai pas. Je ne veux m'occuper que du souper de ce soir, et d'y saisir l'occasion de parler au roi, pour achever de le désabuser de son monsieur de Rosni, que je crois actuellement perdu, si vous voulez y donner les mains.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh bien! tenez, je serois fâché qu'il le fût; au vrai, j'en serois fâché, car j'aime la personne de

monsieur de Sulli, moi : mais cependant on ne sauroit s'empêcher de desirer un peu qu'il ne soit plus en place ; car, dès qu'on demande la moindre grace, l'on rencontre toujours en son chemin l'humeur inflexible de ce cher homme-là, et cela est excédant.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Sans doute, et c'est ce caractère intraitable et qui ne se plie point, qui auroit dû vous engager, monsieur le duc, à vous mettre de notre partie, qui est bien liée. Pour vous y déterminer, je vais m'ouvrir entièrement à vous. J'ose vous assurer, d'abord, que pour peu que nous fussions appuyés d'ailleurs, notre homme seroit bientôt culbuté ; je vois cela clairement. La signora Galigaï est sublime pour ces sortes d'opérations-là ; c'est elle qui a tout conduit. C'est un génie !

LE DUC DE BELLEGARDE.

Oui, c'est une femme adroite, à ce qu'ils disent tous.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très vivement.*

Oh ! elle est admirable ! Indépendamment des écrits satiriques et des pasquinades qu'elle a fait semer à la cour contre monsieur de Rosni, et que je crois même qu'elle a fait composer, c'est encore par ses soins, et d'après ses recherches, que le public a été inondé de mémoires véridi-

ques et sanglants, qui dévoilent toutes les malversations de monsieur de Sulli, et qui démasquent ses projets ambitieux et criminels. Ensuite, je sais qu'elle a fait passer jusqu'au roi, par des personnes sûres et honnêtes, des accusations plus directes, où le vrai est si bien mêlé avec le vraisemblable, qu'à moins d'un miracle je le défie de s'en tirer.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Monsieur, monsieur, je ne serois point surpris qu'il s'en tirât encore; il a de furieuses ressources dans l'ascendant qu'il a pris sur l'esprit du roi, et dans l'inclination naturelle que ce prince a toujours eue pour lui.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très vivement.*

Eh! monsieur le duc, c'est tout cela même qui tournera encore contre lui. Plus le roi a eu et conservé d'amitié pour monsieur de Sulli, et plus il sera indigné de l'abus qu'il en aura fait. (*conduisant mystérieusement le duc de Bellegarde à un coin du théâtre, et baissant le ton de sa voix.*) Nous avons porté hier le dernier coup. C'est un écrit de monsieur de Rosni lui-même... c'est un billet de lui, que nous avons tourné contre lui, et cela pourtant sans malignité. Après l'avoir lu, le roi, dans la dernière colère, le lui renvoya sur-le-champ par La Varenne, qui vint me le dire, et

qui, sur quelques mots échappés à sa majesté, a semé ici le bruit de son exil, qui s'est répandu, comme vous l'avez vu. Ah! monsieur le duc, si vous aviez voulu nous aider...

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'interrompant légèrement.*

Vous aider, moi? J'en suis bien éloigné, monsieur de Conchini, assurément; et, comme je vous l'ai dit, il me reste toujours pour ce chien d'homme-là un fonds d'amitié dont je ne saurois me débarrasser. Et puis, d'ailleurs, c'est que je suis si peu fait à l'intrigue, j'y suis si gauche, que j'aime cent fois mieux me trouver à une surprise de place que dans une tracasserie de cour. J'y suis moins maladroit, vous dis-je.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *souriant.*

Monsieur le duc, vous avez plus d'adresse que vous n'en voulez faire paroître. La vôtre, dans ce moment-ci, ne m'échappe pas, et voici en quoi elle consiste : vous profiterez de l'effet de la mine, s'il est heureux; et, au cas qu'elle soit éventée, vous ne pourrez pas même être soupçonné d'avoir été un des ingénieurs.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air sérieux et fier, et avec beaucoup de hauteur.*

Un moment, monsieur, s'il vous plaît; vous ne pouvez ni ne devez penser que...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant d'un air soumis et respectueux.*

Eh! non, non, monsieur le duc; je vois à présent ce que je puis et ce que je dois penser de votre inaction. Tenez, votre vieille franchise, à vous autres seigneurs français, vous fait regarder une intrigue, même la plus juste, comme un mal: moi, je n'y en trouve aucun; au contraire, vu celui que monsieur de Rosni cause dans le royaume, c'est une obligation que la France nous aura, à la signora Galigaï et à moi, d'avoir intrigué pour la délivrer de ce ministre-là. Dans tout ceci, notre intention est bonne, nous ne voulons que le bien du Français, nous autres.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Oh! je sais bien que c'est là votre but. (*voyant paroître le roi avec le duc de Sulli.*) Mais voici le roi qui sort du conseil.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *bas, au duc de Bellegarde.*

Monsieur de Sulli l'accompagne. Ils ont toujours l'air du plus grand froid; ils sont toujours mal ensemble: cela est excellent.

SCÈNE IV.

HENRI, *en uniforme de chasse;* LE DUC DE SULLI, *en habit ordinaire;* SUITE DES COURTISANS; LES DEUX OFFICIERS DES CHASSES, *qui se tiennent à la porte de l'antichambre du roi;* LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

HENRI, *au duc de Bellegarde, en s'avançant avec le duc de Sulli, auquel il marque avoir envie de parler d'abord.*

Bonjour, mon cher Bellegarde... (*au marquis.*) Bonjour, monsieur de Conchini... (*à Sulli.*) Le conseil a fini plus tôt que je ne croyois, monsieur de Sulli... (*au duc de Bellegarde et au marquis de Conchini.*) Notre rendez-vous n'est qu'à midi... Messieurs, nous aurons du temps pour tout.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ma foi! sire, votre majesté aura aujourd'hui un temps admirable pour la chasse.

HENRI, *d'un air triste.*

Oui, l'on ne pouvoit pas desirer une plus belle journée pour cette saison-ci... pour l'automne.

LE DUC DE SULLI.

Avant son départ, votre majesté n'auroit-elle point encore quelques autres ordres à me donner?

HENRI, *d'un air froid et gêné.*

Non, monsieur. Il me semble vous les avoir tous donnés dans le conseil... A moins que, vous-même, vous n'ayez quelque chose de particulier à me dire.

LE DUC DE SULLI.

Non, sire, je ne crois pas avoir rien oublié... (*après avoir un peu rêvé.*) Ah! pardonnez-moi, je me rappelle à présent l'affaire du brave Crillon. Je vais de ce pas chez lui pour...

HENRI, *l'interrompant, d'un air d'impatience.*

Vous n'aurez pas le temps de finir avec Crillon, monsieur, il vient à la chasse avec moi... Mais n'auriez-vous rien à me dire (*de l'air de l'embarras*) qui vous regardât, vous, monsieur?... Tenez, auriez-vous le loisir de m'attendre ici un moment?... Cela ne vous gêne-t-il point, monsieur?

LE DUC DE SULLI, *s'inclinant profondément.*

Moi, sire?... Ma vie et mon temps ont toujours appartenu à votre majesté. Dans l'instant même, si vous l'ordonnez...

HENRI, *l'interrompant, d'un air plus affectueux.*

Non, dans cet instant-ci, il faut que j'aille voir la reine, que j'aille embrasser mes enfants; j'en meurs d'envie!... Attendez-moi ici même, dans cette galerie... (*d'un air contraint.*) Il faut

bien que je vous parle de vous, puisque vous ne voulez point m'en parler le premier... (*au duc de Bellegarde.*) Vous, mon cher Bellegarde, suivez-moi. Vous n'entrerez pas chez la reine; il est de trop bonne heure, il ne fera pas encore grand jour: mais, en y allant, j'ai un mot à vous dire sur votre gouvernement de Bourgogne. Venez avec moi, mon ami.

(*Le roi sort, suivi de M. de Bellegarde et d'une partie des courtisans; les autres restent dans le fond, avec les deux gardes chasse.*)

SCÈNE V.

LE DUC DE SULLI, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à part.*

Faisons parler monsieur de Sulli... Il lui échappera sûrement quelques propos indiscrets et pleins de hauteur, et je les rendrai au roi, ce soir, tels qu'il me les aura tenus... (*au duc.*) Vous me voyez, monsieur le duc, dans la plus grande joie de l'entretien particulier que le roi veut avoir avec vous. Vous dissiperez facilement tous les nuages qui se sont élevés entre vous et lui, depuis quelque temps... Je le desire bien vivement, du moins.

LE DUC DE SULLI, *d'un air froid.*

Je vous en ai toute l'obligation que je dois vous en avoir, monsieur de Conchini.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très vivement.*

Ah! monsieur, qu'un grand ministre est à plaindre! L'envie et la calomnie le poursuivent sans relâche. Avec tout autre prince que notre monarque je craindrois que...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant d'un air fier.*

Oui; mais avec lui je n'ai rien à craindre, et je ne crains rien, monsieur.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très vivement.*

Vous pouvez avoir raison avec ce prince-ci, qui a toujours devant les yeux vos services en tout genre; qui se souvient que, dans les premiers temps, vous lui avez sacrifié votre fortune; que vous avez exposé mille fois votre vie à ses côtés; que, des blessures dont vous êtes couvert, vous en avez encore...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant avec impatience.*

Eh! monsieur, de grace, abrégeons.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *continuant.*

Je n'en dis point trop, monsieur, et le roi doit toujours avoir présent à l'esprit que vous avez négocié, au-dedans, avec tous les grands de son état, desquels il a été obligé de racheter son

royaume pièce à pièce... qu'au dehors vos négociations ont encore été plus brillantes. Il ne doit pas lui sortir de la mémoire que la feue reine Élisabeth vous donna à Londres...

LE DUC DE SULLI, *avec une impatience encore plus vive.*

Vive dieu! monsieur, encore une fois, finissons!... Toutes ces louanges si sincères ne me tourneront point la tête, je vous en préviens... Voyons, à quoi en voulez-vous venir?

LE MARQUIS DE CONCHINI, *avec la plus grande vivacité.*

J'en veux venir, monsieur le duc, à la conséquence de tout cela : c'est qu'il est impossible que le roi n'ait pas conservé pour vous, au fond de son cœur, toute la reconnoissance qu'il doit à vos services; et je vous supplie de me dire si vous n'êtes pas de la dernière surprise que ce prince, après toutes les obligations qu'il vous a, et connoissant aussi bien votre ame, puisse un instant prêter l'oreille aux imputations calomnieuses dont on ne cesse de vous noircir dans son esprit depuis quelques mois.

LE DUC DE SULLI, *avec un air froid et railleur.*

Tenez, monsieur de Conchini, avec un homme moins franc que vous ne l'êtes, et qui n'auroit pas le cœur sur les lèvres, comme vous l'avez, je

pourrois imaginer que la question que vous me faites là seroit tout-à-fait insidieuse, et qu'il me seroit également dangereux d'y répondre ou de me taire; mais avec vous...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant.*

Moi, qui vous suis dévoué, et qui...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant aussi.*

Oh! je le sais bien, monsieur de Conchini: aussi je vous dis qu'avec tout autre que vous, si je gardois le silence dans ce cas-là, ce silence pourroit être interprété au roi, par tout autre que par vous, comme l'effet d'une fierté criminelle, et que, si je parlois, au contraire, ou que je convinsse de la facilité prétendue du roi à croire mes ennemis, j'offenserois injustement mon maître et mon bienfaiteur.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Oui, j'entends très bien...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant.*

Cependant, monsieur, malgré les risques qu'il y auroit à courir en s'expliquant dans une circonstance si délicate, je dirois à ce quelqu'un d'artificieux, malintentionné, et qui viendroit pour sonder mes sentiments sur tout cela, ce que je vous dirai à vous-même, monsieur de Conchini, ce que je dirois à mon meilleur ami: c'est qu'ayant toujours vécu sans reproches, et comp-

tant fermement sur la justice du roi, je suis si persuadé, si convaincu d'ailleurs de ses bontés pour moi, que, quand j'entendrois de la bouche même de sa majesté qu'elle m'abandonne, je ne l'en croirois pas, et j'imaginerois que sa langue a trompé son cœur.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *d'un air d'embarras.*

Ah! monsieur... oui... Mais gardez-vous bien de vous livrer à cette confiance aveugle... et voyez...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant d'un air fier et avec un mépris marqué.*

Je ne vois rien et je ne veux rien voir que cela, monsieur. Ce sont les purs sentiments de mon ame, et que vous pouvez rendre à sa majesté dans les mêmes termes..... C'est ce que je n'attends pas de vous, cependant, monsieur, si vous voulez que je vous parle à présent d'un style plus clair et moins figuré.....

LE MARQUIS DE CONCHINI, *troublé.*

Comment, monsieur, moi?... Pourriez-vous me croire capable?... (*voyant reparoître le roi.*) Mais, voici le roi de retour.

(*Le roi s'arrête à la porte de la galerie avec le duc de Bellegarde, le marquis de Praslin, les deux officiers des chasses, et quelques autres personnages muets. Le duc de Sulli et le mar-*

quis de Conchini vont au-devant du roi, et Conchini passe dans l'antichambre, où il reste en vue avec les autres courtisans, qui marquent, pendant toute la scène suivante, leur inquiète curiosité sur l'évènement de l'entretien du roi avec Sulli.)

SCÈNE VI.

HENRI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE PRASLIN, PLUSIEURS COURTISANS, LES OFFICIERS DES CHASSES, LE DUC DE SULLI, LE MARQUIS DE CONCHINI.

HENRI, *donnant ses ordres à l'entrée de la galerie.*

Bellegarde, d'Aumont, Brissac, Duplessis, Matignon, Villars, La Châtre, Clermont, et vous aussi, monsieur de Montmorenci, tenez-vous quelques moments dans cette pièce-ci, je vous prie. Nous partirons après pour la chasse. Mais j'ai à parler auparavant en particulier à monsieur de Sulli..... (*au marquis de Praslin.*) Marquis de Praslin, tenez-vous aussi là-dedans, et mettez à cette porte deux de mes gardes en sentinelle avec la consigne de ne laisser entrer personne dans ma galerie..... N'en faites pourtant pas fermer les portes. Je ne m'embarrasse pas que l'on nous voie; mais je ne veux pas que l'on

soit à portée de nous entendre.... (*M. de Praslin pose lui-même les sentinelles. Henri, prenant M. de Sulli par la main, l'amène, sans rien dire, jusqu'au bord des rampes, quitte sa main, le regarde, et reste un moment sans parler.*) Eh bien! monsieur, la façon dont nous sommes ensemble depuis six semaines, le froid que je vous marque et la contrainte dans laquelle nous vivons vis-à-vis l'un de l'autre, vous vous accommodez donc de tout cela, monsieur? vous n'êtes donc point inquiet?

LE DUC DE SULLI, *d'un air noble et respectueux.*

Sire, avec tout autre prince que Henri je me croirois perdu, en voyant que vous m'avez retiré cette bonté familière que vous me témoigniez toujours; mais, avec votre majesté, j'ai pour moi votre équité, vos sentiments... oserois-je dire votre amitié et mon innocence? Tout cela me rassure; je suis tranquille.

HENRI, *d'un air un peu attendri.*

Cette tranquillité peut marquer, je vous l'avoue, le témoignage d'une conscience pure, et qui n'a point de reproches à se faire; mais cependant, monsieur, vous ne pouvez pas ignorer que toute la France crie et m'adresse des plaintes contre vous, et vous gardez le plus profond silence.

LE DUC DE SULLI, *d'un air ferme et respectueux.*

Oui, sire, c'est dans un silence respectueux que je dois attendre que votre majesté m'ouvre la bouche sur des faits dont il n'y a pas un seul qui ne soit de la plus grossière calomnie.... Parler le premier à votre majesté de toutes ces imputations odieuses et absurdes, c'eût été, en quelque façon, leur donner du crédit, et en reconnoître la vérité. Il ne me convient pas de craindre de pareilles accusations auxquelles vous-même ne croyez pas, sire.

HENRI, *avec bonté.*

Eh! mais, mais....

LE DUC DE SULLI, *avec force.*

Non, sire, vous n'y croyez pas.... Il n'y a qu'une seule de ces accusations qui ait quelque air de vérité, ou, pour mieux dire, de la vraisemblance.... (*tirant de sa poche un papier.*) C'est ce billet de moi, que vous me renvoyâtes hier au soir par La Varenne. Quatre mots, que j'ai mis au bas, vous en développeront toute l'énigme. Que votre majesté daigne jeter les yeux sur l'explication que j'y donne. (*Il donne au roi ce papier.*)

HENRI, *regardant le papier.*

Je tombe de mon haut!... (*prenant la main du*

duc de Sulli.) Ah! monsieur de Rosni, comme ils m'ont trompé, les cruelles gens!

LE DUC DE SULLI.

Quant aux satires, et sur-tout, sire, au libelle fait par Juvigni, avec tant de force de style et d'éloquence, et que j'ai lu, tout aussi bien que votre majesté....

HENRI, *l'interrompant, avec feu.*

Quoi! vous l'avez lu, Rosni? et vous n'êtes pas venu, tout de suite, pour vous expliquer avec moi?...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant.*

Non, sire; je l'ai méprisé. Ce n'est pas que, si votre majesté m'en eût parlé la première, j'eusse voulu et que je veuille encore avoir l'orgueil criminel de ne point entrer dans les détails d'une justification qui doit....

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appelez-vous justification, mon ami? Ventre-saint-gris! l'éclaircissement que vous me donnez sur ce billet répond lui seul à tout.... à tout, et je n'ai plus rien à entendre.

LE DUC DE SULLI, *avec le plus grand feu.*

Pardonnez-moi, sire, il est de toute nécessité que vous ayez la bonté d'entendre ma justification; et la voici.... Depuis trente-trois ans je vous

sers; j'ose vous dire plus, je vous aime. A mon attachement inviolable pour votre majesté se joint l'honneur, dont je ne me suis et dont je ne veux jamais m'écarter. Ils se réunissent, l'un et l'autre, à mon intérêt personnel, qui est de vous servir jusqu'à mon dernier soupir.... Ce sont là mes vrais sentiments.... Pour vous persuader, au contraire, où que je veux ou que je puis vous trahir, mes ennemis couverts, ces petites gens, n'établissent dans leurs propos et dans leurs libelles que des possibilités purement chimériques.... Eh! en effet, quel seroit mon but dans une trahison prise dans le grand?... De me mettre votre couronne sur la tête? Vous ne me croyez pas assez dépourvu de jugement pour tenter l'impossible.De la faire passer à quelque autre branche de votre maison, ou à quelque puissance étrangère? Ah! mon prince! ah! mon héros! quel autre monarque, quelles puissances, quels états, peuvent jamais élever ma fortune aussi haut que vous avez élevé la mienne?

HENRI, *le serrant dans ses bras.*

Ah! mon cher Rosni! mon cher Rosni!

LE DUC DE SULLI, *poursuivant avec feu.*

Ah! mon cher maître, vous le serez toujours... Vous m'aimez, vous m'estimez.... Oui, sire, vous m'estimez au point que j'ai la noble présomption

de croire que vous n'avez point eu, dans cette affaire-ci même, de soupçons réels sur ma fidélité... ce que j'appelle de véritables soupçons. Non, sire, vous n'en avez point eu.

HENRI, *reprenant vivement.*

Pour de vrais soupçons, non, mon ami, je n'en ai point eu; à peine étoient-ce de légères inquiétudes, et si foibles encore qu'elles n'avoient aucune tenue.... Eh! tiens, mon cher Rosni, je vais t'ouvrir mon cœur: je n'eusse jamais eu ces légères inquiétudes, jamais l'on ne fût parvenu à me donner les moindres ombrages sur ta fidélité, si nous eussions vécu, tous les deux, dans un autre temps: mais, dans ce siècle affreux, dans ce siècle de troubles, de conspirations, de trahisons, où j'ai vu, où j'ai éprouvé les plus noires perfidies de la part de ceux que j'avois traités comme mes meilleurs amis; où j'ai pensé être mille fois le jouet et la victime de la scélératesse de leurs complots.... tu me pardonneras bien, mon cher ami, ces petites échappées de défiance.... Je les réparerai, monsieur de Rosni, par de nouveaux bienfaits, qui porteront au plus haut point d'élévation et vous et votre maison. Je veux que....

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant avec feu.*

Arrêtez, sire! Vos bontés pour moi iroient

peut-être trop loin : il faut y mettre des bornes. Vos malheurs et les plus noires ingratitudes ont dû nourrir et étendre vos défiances; que votre cœur n'en ait plus désormais pour moi : je le mérite. Mais que votre majesté mette la plus grande prudence et une extrême circonspection dans les bienfaits dont elle voudroit encore m'honorer. Je suis le premier à lui demander à genoux de ne jamais me donner de places fortes, de principautés; en un mot, de ne jamais me faire de ces sortes de graces qui puissent me donner la possibilité de me déclarer chef de parti, si je voulois le tenter. Ces graces-là, sire, sont des armes qui n'en seroient jamais pour moi; mais je veux ôter à mes ennemis le prétexte de m'en faire des crimes.

HENRI, *avec la plus grande vivacité de sentiment.*

Grand-maître, tu n'auras jamais d'ennemis à craindre tant que je vivrai.

LE DUC DE SULLI, *après s'être incliné pour le remercier.*

Ah! sire, plût à Dieu que cela fût vrai!... Mais cet entretien-ci est la preuve du contraire, et des effets cruels que peuvent produire des calomnies, travaillées de main de courtisan.

HENRI, *avec la dernière vivacité.*

Eh! mais, elles n'en auroient produit aucuns,

si, depuis que je vous boude, cruel homme que vous êtes, vous eussiez voulu venir bonnement vous éclaircir avec moi... Ah! Rosni, cela n'est pas bien à vous! Depuis trente ans que je vous ai juré amitié, moi, je n'ai rien eu sur le cœur que je ne l'aie déposé dans votre sein : projets, affaires, plaisirs, amitiés, amours, chagrins domestiques, je vous ai tout confié; et vous, vous vous tenez sur la réserve pour une mince explication avec moi!... Les larmes m'en viennent aux yeux! Les princes ne peuvent-ils donc avoir un ami?

LE DUC DE SULLI, *du ton le plus attendri.*

Ah! mon adorable maître! cette force, cette vérité de sentiment, m'éclairent à présent sur ma faute. Oui, sire, j'ai eu tort de ne m'être pas expliqué dès le premier instant, et de...

HENRI, *l'interrompant avec la plus grande vivacité.*

Oui, monsieur!... et vous sentiriez encore mille fois davantage votre tort, si vous saviez, mon ami, ce que j'ai souffert, moi, pendant notre espèce de brouillerie.... Que cela n'arrive donc plus... Je ne veux pas que nos petits dépits durent plus de vingt-quatre heures; entendez-vous, Rosni?

LE DUC DE SULLI, *avec passion.*

Oh! je les préviendrai dès leur naissance. Ah! sire! ah! mon ami! Pardonnez au trouble de mon cœur... ce mot... qui vient de m'échapper.

HENRI, *avec la dernière vivacité.*

Appelle-moi ton ami, mon cher Rosni! ton ami! Eh! que je l'ai bien sentie cette amitié que j'ai pour toi! Tiens, lorsque tout à l'heure, auparavant de passer chez la reine, je me suis contraint à te faire un accueil froid, et que je t'ai appelé *monsieur*, te rappelles-tu de ne m'avoir répondu que par une inclination de tête et une révérence profonde? Eh bien! en voyant ta douleur et ton attendrissement, mon cher Rosni, peu s'en est fallu que, dans ce moment, je ne t'aie jeté les bras au cou, et que je n'aie commencé par là notre explication.

LE DUC DE SULLI, *dans le dernier attendrissement, et d'une voix entrecoupée.*

Ah! sire! ce dernier trait... Ah! permettez qu'avec les larmes de la joie et de la plus tendre sensibilité, je me précipite à vos pieds pour vous remercier... (*Il se jette aux pieds du roi.*)

HENRI, *le relevant avec vivacité.*

Eh! que faites-vous donc là, Rosni?... Relevez-vous donc... Prenez donc, prenez donc garde.

Ces gens-là qui nous voient, mais n'ont pas pu entendre ce que nous disions, vont croire que je vous pardonne. Vous n'y songez pas : relevez-vous donc... (*M. de Rosni, un genou en terre, reste la bouche collée sur la main du roi pendant tout ce couplet. Le roi le relève et l'embrasse à plusieurs reprises, puis il va vers la porte.*) (*au marquis de Praslin.*) Marquis de Praslin, faites relever vos sentinelles ; tout le monde peut entrer, et partons pour la chasse. (*à tous les courtisans.*) Mais, auparavant que de monter à cheval, je suis bien aise, messieurs, de vous déclarer à tous que j'aime Rosni plus que jamais, et qu'entre lui et moi c'est à la vie et à la mort.

LE DUC DE SULLI.

Ah ! sire, comment pourrai-je jamais reconnoître....

HENRI, *l'interrompant.*

En continuant de me servir comme vous m'avez toujours servi, monsieur de Rosni.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au duc de Sulli.*

Ah ! parbleu ! mon cher duc, je prends bien part...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant, au duc de Sulli.*

Ah ! monsieur, l'excès de ma joie...

HENRI, *les interrompant tous les deux.*

Allons, allons, vous lui ferez tous vos compliments à la chasse, où je veux qu'il vienne avec nous.

LE DUC DE SULLI.

Moi, sire ?

HENRI.

Vous-même, mon cher Rosni. Je sais bien que vous n'aimez pas autrement la chasse : mais j'aime à être avec vous aujourd'hui, moi, toute la journée, mon ami.

LE DUC DE SULLI.

Je suis pénétré de ce que vous dites là, sire; cependant, si votre majesté m'en dispensoit....

HENRI, *l'interrompant.*

Non, mon pauvre Rosni: ma chasse ne peut être heureuse, si vous n'y venez pas; et j'ai des pressentiments que, si vous en êtes, il nous arrivera des aventures agréables; j'ai cela dans l'idée. Allez donc vous habiller, et venez nous joindre au rendez-vous. L'on n'attaquera pas que vous n'y soyez. (*Il lui donne un petit coup sur la joue en signe d'amitié.*)

LE DUC DE SULLI.

Allons, sire, je cours donc bien vite m'habiller.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

HENRI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, PLUSIEURS COURTISANS, LES OFFICIERS DES CHASSES.

HENRI, *à Conchini.*

M. de Conchini, il y aura bien des gens à qui ce raccommodement-ci ne plaira pas jusqu'à un certain point.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ce n'est pas à moi, sire, je vous le jure.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au roi.*

Ma foi, sire, ce raccommodement-ci étoit desiré de tous ceux qui aiment le bien de votre état.... Cet homme-là sera toujours le bras droit de votre majesté, et il est d'une habileté dans les affaires....

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appelez-vous dans les affaires? Ajoutez donc à la tête de mes armées, dans mes conseils, dans les ambassades... Je l'ai toujours présenté avec succès à mes amis et à mes ennemis... Mais, partons, partons.

(*Le roi sort, et est suivi de toute sa cour.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'entrée de la forêt de Sénart, du côté de Lieursain.

SCÈNE I.

LUCAS, CATAU, *habillés en paysans du temps de Henri IV.*

(*L'on entend un cor-de-chasse dans l'éloignement.*)

LUCAS.

Parguenne! mam'selle Catau, entendais-vous ces corneux-là? Encore un coup, v'nais-vous-en voir la chasse avec moi. All'n'est pas loin d'ici. Allons du côté que j'entendons les cors.

CATAU.

Oh! Lucas, je n'ons pas le temps; il faut que je nous en retournions cheux nous.

LUCAS.

Dame! c'est que ça n'arrive pas tous les jours, au moins, que la chasse vienne jusqu'à Lieursain... J'y verrons peut-être notre bon roi Henri.

CATAU.

Vraiment, j'aurions ben envie de l'voir, car je ne l'connoissons pas pus qu'toi, Lucas: mais il se fait tard, ma mère m'attend; faut que je l'y aide à faire le souper. Mon frère Richard arrive ce soir.

LUCAS.

Quoi! monsieur Richard arrive ce soir? Queu plaisir? queu joie!... J'espérons qu'il déterminera à mon mariage avec vous monsieur Michau, votre père, qui barguigne toujours... Mais, parguenne! c'est bian mal à vous de ne m'avoir pas déja dit c'te nouvelle-là!

CATAU.

Est-ce que j'ai pu vous la dire pus tôt donc? Je viens de l'apprendre tout-à-l'heure.

LUCAS.

Eh bian! falloit me la dire tout de suite.

CATAU.

Queu raison! Est-ce que je pouvois vous dire ça auparavant que de vous avoir rencontré?

LUCAS.

Bon! vous pensiais bian à me rencontrer, tant seulement! Vous ne pensiais qu'à courir après la chasse. Est-ce là de l'amiquié donc, quand on a une bonne nouvelle à apprendre à quelqu'un?

CATAU, *à part.*

Mais, voyez donc queue querelle il me fait, pendant que je n'ai voulu voir la chasse que parceque je savois ben que je l'rencontrerions en chemin, ce bijou-là!... Et il faut encore qu'il me gronde!... (*à Lucas.*) Allez, vous êtes un ingrat.

LUCAS, *d'un air tendre.*

Eh! pardon, mam'selle Catau; c'est que j'ignorions tout ça, nous... Dame, voyais-vous? c'est que je vous aimons tant, tant, tant!

CATAU.

Eh! pardi! je vous aimons ben aussi, nous, monsieur Lucas; mais je n'vous grondons pas que vous ne l'méritiais.

LUCAS, *en riant.*

Oh! tatigué! vous me grondais bian queuquefois sans que je le méritions!... Par exemple, hier encore, devant monsieur et madame Michau, ne me grondîtes-vous pas d'importance, à propos de c'te dévergondée d'Agathe, qui a pris sa volée avec ce jeune seigneur! Dirais-vous encore que j'avions tort?

CATAU, *d'un air mutin.*

Oui, sans doute, je le dirai encore. Je ne saurois croire, moi, qu'Agathe se soit en allée exprès avec ce monsieur. C'est une fille si rai-

sonnable, elle aimoit tant mon frère Richard!... Allais, allais, il y a queuque chose à cela que je ne comprenons pas.

LUCAS, *en se moquant.*

Oh! jarnigoi! je le comprends bian, moi.

CATAU.

Oh! tiens, Lucas, ne renouvelons pas c'te querelle-là, car je te gronderions encore, si j'en avions le temps. Mais j'ons affaire... Adieu, Lucas.

LUCAS.

Adieu, méchante.

CATAU, *lui jetant son bouquet au nez.*

Méchante!... Tiens, v'là pour t'apprendre à parler.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE II.

LUCAS, *regardant du côté par où Catau est partie.*

Attendais donc, attendais donc... La petite espiègle, alle est déja bian loin... C'est gentil pourtant ça... La façon dont all'me baille son bouquet, en faisant semblant de me l'jeter au nez, en est tout-à-fait agreyable... (*ramassant le bouquet, et apercevant Agathe en se relevant.*)

Mais, que vois-je? ons-je la berlue?... Avec tous ces biaux ajustorions-là? c'est m'am'selle Agathe, dieu me pardonne!

SCÈNE III.

AGATHE, *habillée comme une bourgeoise, étoffe du temps de Henri IV; vertugadin en grand collet monté, en dentelles fort empesées, et coiffée en dentelles noires;* LUCAS.

AGATHE.

C'est moi-même, mon cher Lucas... De grace! écoute-moi un moment.

LUCAS, *l'interrompant.*

Tatigué! comme vous v'là brave, mam'selle Agathe! Vous v'là vêtue comme une princesse... Vous arrivais donc de Paris... de la cour?... Faut qu'vous y ayez fait eune belle forteune, depuis six semaines qu'vous êtes disparue de Lieursain! Monsieur Jérome, vot'père, qu'est le pus p'tit fermier de ce canton, il n'a pas dû vous reconnoître... Allais, vous devriais mourir de pure honte.

AGATHE, *d'un air triste.*

Hélas! les apparences sont contre moi; mais je ne suis point coupable. Le marquis de Conchini m'a fait enlever malgré moi, et m'a fait conduire

à Paris. Ce cruel m'a tenue six semaines dans une espèce de prison... Ma vertu, mon courage, et mon désespoir, m'ont prêté les forces nécessaires pour me tirer de ses mains. Je me suis échappée ; j'arrive à l'instant, et t'ayant aperçu d'abord, et ayant à te parler, je n'ai pas voulu me donner le temps de quitter ces habits qu'on m'avoit forcée de prendre, et qui paroissent déposer contre mon honneur.

LUCAS, *d'un air moqueur.*

« Déposer contre mon honneur!... » Les biaux tarmes! Comme ça est bian dit! V'là ce que c'est que d'avoir demeuré, depuis vot' enfance jusqu'à l'âge de quatorze ans, cheux c'te signora Léonore Galigaï, là ousque ce marquis de Conchini est devenu vot'amoureux. Dame! d'avoir été élevée cheux ces grands seigneurs, ça vous ouvre l'esprit d'eune jeune fille, ça! Ça vous a appris à bian parler... et à mal agir... Mais, parcequ'ous avai, de l'esprit, pensais-vous pour ça que je sommes des bêtes, nous?... Crayais-vous que je vous crairons? Tarare! comme je sis la dupe de c'te belle loquence-là!

AGATHE.

Mais, si tu veux bien, mon ami...

LUCAS, *l'interrompant.*

Moi, vot'ami, après ce qu'ous avais fait? l'ami

d'une parfide qui trahit monsieur Richard, à qui alle assure qu'all' l'aime; et qui après le plante là, pour eun seigneur qu'all' ne peut épouser?... à qui all' vend son honneur pour avoir de biaux habits, et n'être pus vêtue en paysanne? Moi, l'ami d'une criature comme ça!... fi! morgué! ignia non pus d'amiquié pour vous dans mon cœur qui gni en a sur ma main, voyais-vous?

AGATHE.

Encore un coup, Lucas, rien n'est plus faux que...

LUCAS, *l'interrompant.*

Rian n'est plus vrai... Et ça est indigne de vous d'avoir mis comm' ça le trouble dans not' village... d'avoir arrêté tout court nos mariages... J'étois près d'épouser, moi, mam'selle Catau, la sœur de monsieur Richard. Monsieur Michau, son père à elle et à lui, monsieur Michau, qu'est le plus riche meunier de ce royaume, vous auroit mariée vous-même à monsieur Richard, son fils, qu'est un garçon d'esprit, qu'a fait ses études à Melun, qui parle comme un livre, de même que vous... qui sait le latin, et qui, à cause de ça, et de dépit de ce que vous l'avez abandonné, va, ce dit-il, se précipiter dans l'église, à celle fin de devenir, par après, not' curé.

AGATHE.

Puisque tu ne veux pas m'entendre, dis-moi, du moins, si Richard est ici.

LUCAS.

Non, il n'y est pas; il n'y sera que ce soir. N'a-t-il pas eu la duperie d'aller pour vous à Paris, mam'selle, à celle fin de demander justice à not' bon roi, qui ne la refuse pas pus aux petits qu'aux grands?

AGATHE, *à part, en soupirant.*

Que je suis malheureuse!... Comment me justifier?... (*à Lucas.*) Sans que je puisse m'en plaindre, Richard aura toujours droit de conserver des soupçons odieux.

LUCAS.

Il auroit un grand tort d'en consarver, oui... (*voyant Agathe en pleurs.*) Bon! vous larmoyez!... Eh! ouiche! tous ces pleurs de femmes-là sont de vraies attrape-minettes.

AGATHE.

Hélas! je te pardonne de ne pas me croire sincère... Mais, si ce n'est pas pour moi, du moins, par amitié pour Richard, rends-lui un service qu'en t'apercevant au commencement de la forêt je suis venue te demander ici... C'est pour lui que tu agiras.

LUCAS.

Voyons, queuque c'est, mam'selle?

AGATHE, *très affectueusement.*

C'est un service qui tend à me justifier vis-à-vis de mon amant, s'il est possible... De grace! rends-lui cette lettre (*elle lui présente une lettre.*) que je lui écrivois, à tout hasard, et que l'occasion que je trouvai, sur-le-champ, de me sauver ne m'a pas même laissé le temps d'achever... Donne-la-lui donc... Prends-moi en pitié, et ne me réduis pas au désespoir en me refusant.

LUCAS, *attendri et se retenant de le laisser voir.*

Baillez-moi c'te lettre, la belle pleureuse; je la li rendrons. Vous m'avez attendri; mais ne pensais pas pour ça m'avoir fait donner dans le pagneau, non... non, palsangué! et je l'y parlerons contre vous; je vous en prévenons d'avance... Je n'voulons pas que not' ami Richard, et qui sera bientôt not' biau-frère, achetient chat en poche, entendais-vous?

AGATHE.

Va, ce n'est pas toi qu'il m'importe de convaincre de mon innocence; c'est mon amant, c'est son père, aux pieds desquels je suis résolue de m'aller jeter pour leur jurer que je ne suis point coupable... Avertis-moi seulement dès que Richard sera arrivé.

LUCAS.

Oui, oui, je vous avartirons. Allais, allais, je vous le promettons.

(*Agathe s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

LUCAS, *mettant la lettre dans sa poche.*

Comme ces femelles avont les larmes à commandement! Ça pleure quand ça veut, déja et d'un...Et pis, quand il s'agit de leux honneur, ces filles vous font d'shistoires, d'shistoires... qui n'ont ni père ni mère, et presque toujours, nous autres hommes, après avoir bian bataillé pour ne les pas craire, j'finissons toujours par gober ça... Je sommes assez benêts pour ça... (*Le jour baisse.*) Et, d'ailleurs, c'te petite mijaurée-là, qui par son équipée m'a reculé, à moi, mon mariage avec ma petite Catau, que j'aimons de tout not' cœur! c'est-il pas endêvant ça?... Mais, l'ami Richard devroit être arrivé, car le jour commence à tomber un tantinet... (*voyant paroître Richard.*) Eh! mais, c'est li-même.

SCÈNE V.

RICHARD, LUCAS.

LUCAS, *courant l'embrasser.*

Pardi! monsieur Richard, que je nous embrassions!... Encore... morgué! encore. Je ne m'en sens pas d'aise, mon ami.

RICHARD.

Ah! mon cher Lucas, j'ai plus besoin de ton amitié que jamais; mon malheur est sans ressource.

LUCAS.

J'nous en étions toujours bian douté.... Mais, comment ça, donc?

RICHARD.

Comment?... Tu as vu que j'étois parti pour Paris, dans le dessein de m'aller jeter aux pieds de sa majesté; mais ce malheureux marquis de Conchini, qui a su mon projet, sans doute, par ses espions, dont je me suis bien aperçu que j'étois suivi, m'a fait dire qu'il me feroit arrêter, si je restois à Paris.

LUCAS.

Queu scélérat!

RICHARD.

Ce ne sont point ses menaces qui m'ont déter-

miné à revenir, c'est une lettre qu'après cela j'ai reçue d'Agathe. La perfide m'écrit qu'elle ne m'aime plus.

LUCAS.

All' vous avoit déja écrit?

RICHARD, *très vivement.*

Oui, Lucas. Elle m'a écrit qu'elle ne m'aimoit plus, elle!... elle!... Ah! sans doute cet infame séducteur, soit par force, soit par adresse, est parvenu à s'en faire aimer lui-même. Elle aura été éblouie par la grandeur imposante de ce vil seigneur étranger.

LUCAS.

Quoi! all' l'aime? vrai?

RICHARD, *avec transport.*

Oui, elle l'aime; elle ne m'aime plus... Ma rage!... Mais calmons ces transports, qui ne font qu'irriter mes maux.... Oublions-la.... Je ne la veux voir de ma vie.

LUCAS.

Oh! vous ferez très bian. All' est ici c'tapendant.

RICHARD, *très vivement.*

Elle est ici? elle est ici?

LUCAS.

Oui, all' est ici de tout à c'theure. All' m'est déja venue mentir sur tout ça, la petite fourbe!

et pour se justifier, ce dit-elle, all' m'a même baillé pour vous eune lettre, que j'ons là.

RICHARD, *encore plus vivement.*

Quoi! tu as une lettre d'elle, et pour moi? Donne donc.

LUCAS, *lui montrant la lettre sans la lui donner.*

Tenais, la v'là; mais, croyais-moi, déchirons-la sans la lire. Gnia que des faussetés là-dedans.

RICHARD, *la lui arrachant.*

Eh! donne toujours... (*à part.*) Quelle est ma foiblesse!... (*à Lucas.*) Tu as raison, Lucas, je ne devrois pas la lire... Mon plus grand tourment est de sentir que j'adore encore Agathe plus que jamais.

LUCAS.

C'est bian adoré à vous. (*Richard ouvre la lettre et se met à la lire bas.*) Mais, lisais donc tout haut, que je voyions c' qu'all' chante.

RICHARD, *lisant la lettre haut, d'une voix altérée, et le cœur palpitant.*

Très volontiers. (*Il lit.*)

« Le lundi, à six heures du matin.

« N'ajoutez aucune foi, mon cher Richard, à « l'affreuse lettre que vous avez sans doute reçue « de moi; c'est le valet de chambre du marquis « de Conchini, ce vilain Fabricio, qui m'a forcée

« de vous l'écrire, en m'apprenant que vous étiez « à Paris, et que son maître étoit déterminé à se « porter contre vous aux dernières violences, si « je ne vous l'écrivois pas. Il m'a promis, en « même temps, que, pour prix de ma complai- « sance, l'on m'accorderoit plus de liberté. Ce « dernier article m'a décidée; car, si l'on me « tient parole, je compte employer cette liberté « à me sauver d'ici. Nul danger ne m'effraiera. « Je crains moins la mort que de cesser d'être « digne de vous. Je vous écris cette lettre sans « savoir par où ni par qui je puis vous la faire « tenir. C'est un bonheur que je n'attends que du « ciel, qui doit protéger l'innocence. Je vous « aime toujours; je n'aimerai jamais que... Mais « j'aperçois que la petite porte du jardin est ou- « verte... Ma fenêtre n'est pas bien haute... avec « mes draps, je pourrai... J'y vole. »

(*A part, après avoir lu.*)

Ah ciel! elle sera descendue par la fenêtre! (*à Lucas.*) Eh! si elle s'étoit blessée, Lucas?

LUCAS, *d'un air railleur.*

Blessée?... Je venons de la voir... Vous donnais donc comme un gniais dans toute c't'écriture-là, vous?

RICHARD.

Comment! que veux-tu dire?

LUCAS.

Tatigué! qu'alle a d'gnimagination c'te fille-là! La belle lettre! queu biau style! comm' ça est en même temps magnifique et parfide!

RICHARD.

Quoi! Lucas, tu pourrois penser qu'elle me trompe? qu'elle pousseroit la perfidie jusqu'à...

LUCAS, *l'interrompant.*

Oui, morgué! je l'croyons de reste. Ce marquis et elle, ils auront arrangé c'te lettre-là ensemblement, et, par exprès, pour qu'ous en soyais le claude.

RICHARD.

Non, elle n'est point capable d'une telle horreur; et toi-même...

LUCAS, *l'interrompant.*

Et moi-même... Je vous disons que c'est sûrement là un tour de ce marquis. Il n'en veut pus, il la renvoie à son village.

RICHARD.

Comment, malheureux! tu t'obstines à vouloir qu'une fille comme Agathe...

LUCAS, *l'interrompant.*

Malheureux?... Oh! point d'injures, not' ami. Mais, tenais, quand je n'nous y obstinerions pas, là, posez qu'all' soit innocente... Après avoir été

six semaines cheux ce seigneur, qu'est-ce qui le croira? Faut qu'all' le prouve paravant que vous puissiais la revoir avec honneur. Voudriais-vous, en la revoyant avant qu'all' soit justifiée, courir les risques de vous laisser encore ensorceler par elle, et qu'all' vous conduisisse à l'épouser? C'est ce qui vous arriveroit, da, et ce qui seroit biau, n'est-ce pas?

RICHARD, *très tristement.*

Oui, tu as raison, Lucas; je ne dois pas m'exposer à la voir. Je sens trop bien la pente que j'ai à me faire illusion. Mais allons chez toi, mon cher ami : j'y veux passer une heure ou deux pour calmer mes sens et me remettre un peu. (*Il est tout-à-fait nuit.*) (*tendrement, à part.*) Ne portons point chez mon père, et au sein de ma famille, les apparences, du moins, du chagrin qui me dévore.

LUCAS.

Oui, v'nais-vous-en cheux nous. Aussi bian v'là la nuit close, et c'te forêt, comme vous savais, n'est pas sûre à ces heures-ci. Ignia tant de braconniers et de voleurs; c'est tout un. (*Entendant du bruit.*) Tenais, tenais, il me semble que j'en entends déja quelques-uns dans ces taillis.

RICHARD, *écoutant et soupirant.*

Oui, allons, mon ami. Nous parlerons chez toi

de ton mariage avec ma sœur Catau. Puisque le mien ne peut pas se faire, je veux presser mon père de finir le tien. Il n'est pas juste que tu souffres de mon malheur. Ce seroit un chagrin de plus pour moi.

(*Ils se retirent ensemble.*)

SCÈNE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, *arrivant dans l'obscurité et en tâtonnant.*

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Nous avons manqué nos relais, monsieur le duc; cela est cruel.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ah! d'autant plus cruel, mon cher Conchini, que nos chevaux ne peuvent plus même aller le pas... Comme la nuit est noire!

LE MARQUIS DE CONCHINI.

L'on n'y voit point du tout. J'ai même de la peine à vous distinguer. Il faut que ce damné cerf nous ait fait faire un chemin...

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Un chemin du diable!... Quel cerf!... Il s'est fait battre d'abord pendant trois heures dans ces bois de Chailli : il passe ensuite la rivière, nous

fait traverser la forêt de Rougeant, où il tient encore deux mortelles heures. Il nous conduit enfin bien avant dans Sénart, où nous sommes...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant.*

Sans savoir où nous sommes. (*entendant venir quelqu'un.*) Mais j'entends marcher. Quelqu'un vient à nous.

SCÈNE VII.

LE DUC DE SULLI, *arrivant en tâtonnant, et saisissant le bras du duc de Bellegarde;* LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE DUC DE SULLI, *au duc de Bellegarde, qu'il prend pour le roi.*

Ah! sire, seroit-ce vous?... Est-ce vous, sire?

LE DUC DE BELLEGARDE, *au marquis de Conchini.*

C'est la voix de monsieur de Rosni, et son cœur; car il n'est occupé que de son roi.

LE DUC DE SULLI, *reconnoissant le duc de Bellegarde.*

C'est moi-même. Eh! c'est vous, duc de Bellegarde? Êtes-vous seul ici? Savez-vous où est le roi? a-t-il quelqu'un avec lui?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Il y a deux heures que j'en suis séparé: il n'étoit point avec le gros de la chasse quand je l'ai perdu; et, pour moi, je suis ici uniquement avec le marquis de Conchini.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à M. de Sulli.*

Avec votre serviteur, duc de Sulli. Mais, vous, qu'avez-vous donc fait de votre cheval?

LE DUC DE SULLI.

Je l'ai donné à un malheureux valet, qui s'est cassé la jambe devant moi. Mais, dites-moi donc, messieurs, en quel endroit de la forêt nous trouvons-nous ici?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ma foi, nous y sommes égarés; voilà tout ce que nous savons.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Cela est agréable, et sur-tout pour un galant chevalier comme moi, qui devois, ce soir même, mettre fin à une aventure des plus brillantes. Soit dit, entre nous, sans vanité et sans indiscrétion, messieurs.

LE DUC DE SULLI, *d'un air brusque.*

Duc de Bellegarde, vous n'avez que vos folies en tête! Je pense au roi, moi. Il n'aura peut-être été suivi de personne; la nuit est sombre, je crains qu'il ne lui arrive quelque accident.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *d'un air indifférent.*

Bon! quel accident voulez-vous qu'il lui arrive?

LE DUC DE SULLI, *vivement.*

Eh quoi! monsieur, ne peut-il pas être rencontré par un braconnier, par quelque voleur? Que sais-je, moi? (*avec colère.*) En vérité, le roi devroit bien nous épargner les alarmes où il nous met pour lui! Que diable! ne devroit-il pas être content d'être échappé à mille périls, qui étoient peut-être nécessaires dans le temps? et cet homme-là ne sauroit-il se retenir de s'exposer encore aujourd'hui à des dangers tout-à-fait inutiles?

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air léger.*

Eh! mais, mais, mon cher Sulli, vous mettez les choses au pis... J'aime le roi autant que vous l'aimez, et...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant d'un air indifférent.*

Et moi aussi, assurément... Mais, par ma foi, c'est vouloir s'inquiéter à plaisir que de...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant brusquement.*

Vive dieu! messieurs, nous avons une façon d'aimer le roi tout-à-fait différente; car moi, je vous jure que, dans ce moment-ci, je ne suis nul-

lement rassuré sur sa personne. J'ai peur de tout pour lui, moi; je ne suis pas aussi tranquille que vous l'êtes.

SCÈNE VIII.

UN PAYSAN, *ayant sur le dos une charge de bois;* LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE PAYSAN, *chantant, à part, sur l'air des Forgerons de Cythère.*

« Je suis un bûcheron
« Qui travaille et qui chante... »

LE DUC DE SULLI, *au paysan, en l'arrêtant.*

Qui va là? Qui es-tu?

LE PAYSAN, *jetant son bois de frayeur, et tombant aux genoux de M. Sulli.*

Miséricorde! messieurs les voleurs, ne me tuais pas. Mon cher monsieur, si vous êtes leux capitaine, ordonnais-leux qu'ils me laissiont la vie... La vie, monsieur le capitaine, la vie! (*tirant de sa poche son argent, et l'offrant au duc de Sulli.*) V'là quatre patards et trois carolus; c'est tout ce que j'avons.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à M. de Sulli.*

Vous! capitaine de voleurs, mon cher surin-

tendant! cela est piquant, au moins; mais très piquant!

LE DUC DE SULLI, *d'un ton sévère.*

C'est plaisanter mal-à-propos et bien légèrement, monsieur.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au paysan.*

Lève-toi, mon bon homme, lève-toi. Nous ne sommes point des voleurs, mais des chasseurs égarés, qui te prions de nous conduire au plus prochain village.

LE PAYSAN, *se relevant.*

Eh! parguenne! messieurs, vous n'êtes qu'à une porté de fusil de Lieursain.

LE DUC DE SULLI.

De Lieursain, dis-tu?

LE PAYSAN.

Oui, monsieur, et vous n'avez qu'à me suivre.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Bien nous prend que ce soit si près; car nous sommes excédés de lassitude.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *au paysan.*

Et nous mourons de faim. Dites-moi, l'ami, trouverons-nous là de quoi?...

LE PAYSAN, *l'interrompant.*

Oh! oui, car je vons vous mener chez le garde-chasse de ce canton. Vous y trouverais des lapins

par centaine : car ces gens-là y mangiont les lapins, eux; et les lapins nous mangiont, nous !

LE DUC DE SULLI, *donnant de l'argent au paysan.*

Tiens, mon enfant, voilà un henri, conduis-nous.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au paysan, en lui donnant aussi de l'argent.*

Tiens, mon pauvre garçon.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *au paysan, en lui donnant de même de l'argent.*

Tiens encore. Eh bien ! nous crois-tu toujours des voleurs?

LE PAYSAN.

Au contraire, et grand merci, mes bons seigneurs! Suivais-moi. Dame! si je vous ons pris pour des voleurs, c'est que c'te forêt-ci en fourmille; car, depis nos guerres civiles, biaucoup de ligueux avont pris c'te profession-là.

LE DUC DE SULLI.

Allons, allons, conduis-nous, et marche le premier.

LE PAYSAN, *leur montrant de la main un chemin, qu'il leur fait prendre.*

Venais, venais par ce petit sentier; par ilà, par ilà.

LE DUC DE SULLI, *à part, en faisant passer les autres devant lui et en les suivant.*

Je suis toujours inquiet du roi; il ne me sort point de l'esprit.

(*Ils s'éloignent tous les quatre.*)

SCÈNE IX.

HENRI, *arrivant en tâtonnant.*

Où vais-je? où suis-je? où cela me conduit-il? Ventre-saint-gris! je marche depuis deux heures pour pouvoir trouver l'issue de cette forêt... Arrêtons-nous un moment et voyons... Parbleu! je vois... que je n'y vois rien. Il fait une obscurité de tous les diables! (*tâtant avec son pied.*) Ceci n'est point un chemin battu, ce n'est point une route; je suis en plein bois... Allons, je suis égaré tout de bon... C'est ma faute. Je me suis laissé emporter trop loin de ma suite, et l'on sera en peine de moi. C'est tout ce qui me chagrine; car, du reste, le malheur d'être égaré n'est pas bien grand... Prenons notre parti cependant. Reposons-nous, car je suis d'une lassitude... Je suis rendu!... (*Il s'assied au pied d'un arbre et tâte le terrain.*) Oh! oh! cette place-ci n'est pas trop désagréable. Eh! mais, là, l'on n'y passeroit pas

mal la nuit. Ce coucher-ci n'est pas trop dur. J'en ai, parbleu, trouvé parfois de plus mauvais. (*Il se couche et se remet tout de suite en son séant.*) Si ce pauvre diable de duc de Sulli, qui ne vient à la chasse que par complaisance, que j'ai forcé aujourd'hui de m'y suivre, s'est par malheur égaré comme moi, oh! je suis perdu! et ce seroit encore bien pis si j'étois obligé de passer la nuit dans la forêt; il me feroit un train!.. il me feroit un train!... je n'aurois qu'à bien me tenir!... Il me semble que je l'entends qui me dit, avec son air austère: « J'adore Dieu, sire! vous « avez beau rire de tout cela, je ne vois rien de « plaisant, moi, à faire mourir d'inquiétude tous « vos serviteurs. » Si je pouvois cependant reposer et m'endormir quelques heures, je reprendrois des forces pour me tirer d'ici. Essayons. (*Il se recouche et paroît reposer un instant: on tire un coup de fusil; il s'éveille et se relève en mettant la main sur la garde de son épée.*) Il y a ici quelques voleurs. Tenons-nous sur nos gardes.

SCÈNE X.

DEUX BRACONNIERS, HENRI.

LE PREMIER BRACONNIER, *à son camarade.*

Es-tu sûr de l'avoir mis à bas?

LE SECOND BRACONNIER.

Oui; c'est une biche. Il me semble l'avoir entendue tomber.

HENRI, *à part, en se relevant et allant vers le fond du théâtre.*

Ce sont des braconniers; je vois cela à leur entretien.

LE PREMIER BRACONNIER, *à son camarade.*

Ne dis-tu pas que tu la tiens?

LE SECOND BRACONNIER.

Tu rêves creux. Je n'ai point parlé.

LE PREMIER BRACONNIER.

Si ce n'est pas toi qui as parlé, il y a donc ici quelqu'un qui nous guette... Je me sauve, moi.

(*Il s'éloigne.*)

SCÈNE XI.

HENRI, LE SECOND BRACONNIER.

LE SECOND BRACONNIER, *à part.*

Parguenne! et moi, je m'en fuis. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE XII.

HENRI, *appelant les braconniers.*

Eh! messieurs!... messieurs!... Bon! ils sont déja bien loin... Ils auroient pu me tirer d'ici, et me voilà tout aussi avancé que j'étois.

SCÈNE XIII.

MICHAU, *ayant deux pistolets à sa ceinture, et une lanterne sourde à la main;* HENRI.

MICHAU, *saisissant Henri par le bras.*

Ah! j'tenons le coquin qui vient de tirer sur les cerfs de notre bon roi... Qu'êtes-vous? allons, qu'êtes-vous?

HENRI, *hésitant.*

Je suis, je suis... (*à part, en se boutonnant, pour cacher son cordon bleu.*) Ne nous découvrons pas.

MICHAU.

Allons, coquin! répondais donc. Qu'êtes-vous?

HENRI, *riant.*

Mon ami, je ne suis point un coquin.

MICHAU.

M'est avis que vous ne valais guère mieux, car

vous ne répondais pas net. Qu'est-ce qu'a tiré ce coup de fusil, que je venons d'entendre?

HENRI.

Ce n'est pas moi, je vous jure.

MICHAU.

Vous mentais, vous mentais.

HENRI.

Je mens... je mens... (*à part.*) Il me semble bien étrange de m'entendre parler de la sorte... (*à Michau.*) Je ne mens point, mais...

MICHAU, *l'interrompant.*

Mais... mais... mais... je n'sons pas obligés de vous craire. Quel est votre nom?

HENRI, *en riant.*

Mon nom... mon nom?

MICHAU.

Vot' nom; oui, vot' nom. N'avous pas de nom? D'où venais-vous? Queuque vous faites ici?

HENRI, *à part.*

Il est pressant... (*à Michau.*) Mais, voilà des questions... des questions...

MICHAU, *l'interrompant.*

Qui vous embarrassont... je voyons ça. Si vous étiais un honnête homme, vous ne tortillerais pas tant pour y répondre. Mais c'est qu'vous ne l'êtes pas; et, dans ce cas-là, qu'on me suive cheux le garde-chasse de ce canton.

HENRI.

Vous suivre? Eh! de quel droit? de quelle autorité?

MICHAU.

De queu droit? du droit que je nous arrogeons, tous tant que nous sommes de paysans ici, de garder les plaisirs de notre maître... Dame, c'est que, voyais-vous, d'inclination, par amiquié pour not' bon roi, tous l's habitants d'ici li sarvont de garde-chasses, sans être payais pour ça, afin que vous l' sachiais.

HENRI, *à part, et d'un ton très attendri.*

M'entendre dire cela à moi-même!... Ma foi! c'est une sorte de plaisir que je ne connoissois pas encore.

MICHAU.

Queuque vous marmotais là tout bas? Allons, allons, qu'on me suive.

HENRI, *d'un ton de badinage.*

Je le veux bien... Mais auparavant, voudriez-vous bien m'entendre, me ferez-vous cette grace-là?

MICHAU, *d'un ton badin.*

C'est, je crais, pus qu'ous ne méritais. Mais, voyons ce qu'ous avais à dire pour votre défense.

HENRI, *toujours d'un ton badin.*

Je vous représenterai bien humblement, mon-

sieur, que j'ai l'honneur d'appartenir au roi, et que, quoique je sois un des plus minces officiers de sa majesté, je suis aussi peu disposé que vous à souffrir qu'on lui fasse tort. J'ai suivi le roi à la chasse : le cerf nous a menés de la forêt de Fontainebleau jusqu'en celle-ci; je me suis perdu, et...

MICHAU, *l'interrompant.*

De Fontainebleau le cerf vous mener à Lieursain? ça n'est guère vraisemblable.

HENRI, *à part.*

Ah! ah! je suis à Lieursain.

MICHAU.

Ça se peut, pourtant. Mais pourquoi avous quitté, avous abandonné notre cher roi à la chasse? Ça est indigne, ça!

HENRI.

Hélas! mon enfant, c'est que mon cheval est mort de lassitude.

MICHAU.

Falloit le suivre à pied, morgué! S'il y arrive queuqu'accident, vous m'en répondrais déja!... Mais, tenais, j'ons bian de la peine à vous craire. Là, dites-moi, là, dites-vous vrai?

HENRI.

Encore un coup, je vous dis que je ne mens jamais.

MICHAU, *à part.*

Queu chien de conte! ça vit à la cour, et ça ne ment jamais. Eh! c'est mentir ça.

HENRI, *légèrement.*

Eh bien! monsieur l'incrédule, donnez-moi retraite chez vous, et je vous convaincrai que je dis la vérité... (*Il tire de sa poche une pièce d'or et la lui donne.*) Pour commencer, voici d'abord une pièce d'or, et demain je vous promets de vous payer mon gîte, au-delà même de vos souhaits.

MICHAU.

Oh! tatigué! je voyons à présent que vous dites vrai; vous êtes de la cour. Vous baillais une bagatelle aujourd'hui, et vous faisien pour le lendemain de grandes promesses, que vous n' quiendrais pas!

HENRI, *à part.*

Il a de l'esprit.

MICHAU.

Mais, apprenais que je n'sis pas courtisan, moi; que je m'appelle Michel Richard, ou plutôt, qu'on me nomme Michau; et j'aime mieux ça, parceque ça est plus court; que je sis meunier de ma profession... (*lui rendant sa pièce*) que j' nons que faire de vot' argent; que je sons riches.

HENRI.

Tu me parais un bon compagnon, et je serai charmé de lier connoissance avec toi.

MICHAU, *fronçant les sourcils.*

« Tu me parois!... avec toi!... » Eh! mais, v's êtes familier, monsieur le mince officier du roi!... Eh! mais, j'vous valons bien peut-être. Morgué! ne m'tutayais pas, je n'aimons pas ça.

HENRI, *du ton du badinage.*

Ah! mille excuses, monsieur! bien des pardons.

MICHAU, *l'interrompant.*

Eh! non, ne gouaillais pas. C'n'est point que je soyons fiars; mais c'est que je n'admettons point de familiarité avec qui que ce soit que paravant je n'sachions s'il le mérite, voyais-vous?

HENRI, *d'un air de bonté.*

Je vous aime de cette humeur-là. Je veux devenir votre ami, monsieur Michau, et que nous nous tutoyions quelque jour.

MICHAU, *lui frappant sur l'épaule.*

Oh! quand je vous connoîtrons, ça s'ra différent.

HENRI, *souriant.*

Oh! oui, tout différent... Mais, de grace, tirez-moi d'ici à présent.

MICHAU.

Très volontiers, et pis que vous êtes honnête,

je veux vous faire voir, moi, que je suis bon homme. Venez-vous-en cheux nous; vous y verrez ma femme Margot, qui n'est pas encore si déchirée, et ma fille Catau, qui est jeune et jolie, elle!

HENRI, *avec vivacité.*

Votre fille Catau est jolie? elle est jolie, dites-vous?

MICHAU.

Guiable! comme vous prenez feu d'abord! Vous m'avez l'air d'un gaillard.

HENRI, *vivement.*

Mais, oui, j'aime tout ce qui est joli, moi, j'aime tout ce qui est joli.

MICHAU.

Eh! oui, l'on vous en garde!... Oh! mais, ne badinons pas... Venais-vous-en tant seulement souper cheux moi... Mon fils arrive c'soir; j'ons une poitreine de viau en ragoût, un cochon de lait, et eun grand lièvre en civet.

HENRI, *gaiement.*

Vous aurez donc un lit à me donner?... Mais, sans découcher mademoiselle Catau.

MICHAU.

Oh! je vous coucherons dans un lit qui est dans not' grenier, en haut, et qu'est, au contraire, fort éloigné de l'endroit où couche Catau; et ça pour

cause... Je vous aurions bien baillé le lit de not' fils, s'il n'étoit pas revenu ; mais, dame, je voulons que not' enfant soit bien couché, par parférence.

HENRI, *toujours gaiement et avec bonté.*

Cela est trop juste. Pardieu, je serois fâché de le déranger, et vous avez raison ; cela est d'un bon père.

MICHAU.

C'est qu'y sera las, c'est qu'y sera harassé, voyais-vous?... Allons, allons, venais-vous-en, monsieur... Avous faim?

HENRI, *vivement.*

Oh! une faim terrible!

MICHAU.

Et soif à l'avenant, n'est-ce pas?

HENRI.

La soif d'un chasseur ; c'est tout dire.

MICHAU.

Tant mieux! morgué! V' m'avais l'air d'un bon vivant! Buvez-vous sec?

HENRI, *gaiement.*

Oui, oui, pas mal, pas mal.

MICHAU.

Vous êtes mon homme... Suivais-moi... Je voyons que nous nous tutoierons bientôt à table. J'allons vous faire boire du vin que j'faisons ici.

Il est excellent; quand ce seroit pour la bouche du roi... Laissez faire, nous allons nous en taper.

HENRI.

Ventre-saint-gris! je ne demande pas mieux.

MICHAU.

Oh! pour le coup, je voyons bian que vous n'avais pas menti; vous êt' officier de not' bon roi, car vous v'nais de dire son juron.

HENRI, *à part, en s'en allant.*

Continuons à lui cacher qui nous sommes... Il me paroît plaisant de ne me point faire connoître. (*Il s'en va avec Michau, qui le prend par la main.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison du meunier. L'on voit au fond une longue table de cinq pieds sur trois et demi de largeur, sur laquelle le couvert est mis. La nappe et les serviettes sont de grosse toile jaune. A chaque extrémité est une pinte en plomb. Les assiettes, de terre commune. Au lieu de verres, des timbales et des gobelets d'argent, pareils à ceux de nos bateliers; des fourchettes d'acier. Sur le devant, deux escabelles. Près de l'une est un rouet à filer; au pied de l'autre est un sac de blé sur lequel est empreint le nom de Michau.

SCÈNE I.

MARGOT, CATAU.

MARGOT.

Vois, Catau, vois, ma fille, s'il ne manque rian à not' couvert; si t'as ben apporté tout c'qui faut sur la table. V'là Michau, v'là ton père qui va rentrer de la forêt.

CATAU, *regardant sur la table.*

Non, ma mère, rien n'y manque. Tout est ben arrangé à présent; mon père trouvera tout prêt.

MARGOT, *y regardant elle-même.*

Oui, oui, v'là qu'est ben, mon enfant. Le souper est retiré du feu; je l'ons mis sus de la cendre chaude: il n'y a plus rian à voir de ce côté-là; ainsi remettons-nous donc à not' ouvrage, car ne faut pas êt' un moment sans rian faire.

CATAU, *se remettant à l'ouvrage, ainsi que sa mère, chacune assise, et la mère auprès du rouet, où elle file, tandis que sa fille prend de la toile, où elle coud.*

Vous avez raison, ma mère.

MARGOT.

C'est que l'oisiveté est la mère de tous vices... Eh! tiens, si c'te petite Agathe n'avoit pas été élevée sans rian faire, cheux c'te grande dame, elle n'auroit pas écouté ce biau marquis; elle ne s'en seroit pas allée avec lui, comme une criature, si elle avoit su s'occuper comme nous, ma fille.

CATAU.

Tenez, maman, v'là mon frère qui arrive ce soir; je gage qu'il nous apprendra qu'Agathe est innocente de tout ça. Oh! je le gagerois, car je l'ai toujours crue sage, moi.

MARGOT.

Oui, sage, je t'en réponds! V'là une belle sa-

gesse encore!... Mais n'en parlons pus; c'est une trop vilaine histoire.

CATAU.

Eh ben! ma mère, contez-moi donc d'autres histoires...Contez-moi, par exemple, d's'histoires d'esprits. C'est ben singulier! je n'voudrois pas voir eun esprit pour tout l'or du monde, et si c'tapendant je sis charmée quand j'entends raconter d's'histoires d'esprits. Si ben donc, ma mère, que vous allez m'en dire eune?

MARGOT, *tout en filant.*

Volontiers, Catau, puisqu'ça te réjouit... Mais c't'ella est ben sûre, ma fille! c'est Michau, c'est vot' père li-même qu'a vu revenir c't'esprit-là.... qui revenoit.

CATAU.

Mon père l'a vu?... il l'a vu?

MARGOT.

Vot' père... Ce ne sont pas là des contes, puisque c'est li-même qui l'a vu... Je n'venions que d'être mariés, et y venoit de perdre son père; et v'là que, tout d'un coup, quand Michau fut couché, et que sa chandellle fut éteinte, il entendit d'abord l'esprit, qui revenoit sans doute du sabbat... qui s'glissoit tout le long de sa cheminée... et qui entrit dans sa chambre en traînant

de grosses chaînes... trela à... trela à... trela à... trela!

CATAU, *toute tremblante.*

De grosses chaînes? Ah! le cœur me bat!... De grosses chaînes?...

MARGOT.

Oui, mon enfant, de grosses chaînes, et qui faisient un bruit terrible!... Et pis après, le revenant allit tout droit tirer les rideaux de son lit: cric!... crac!... cric!... crac!...

CATAU, *tremblant encore davantage.*

Ah! bon Dieu! bon Dieu! que j'aurois t'eu de frayeur!... Eh! de queue couleur sont l'sesprits? Dites-moi donc ça, pisque mon père a vu c'ti-là.

MARGOT.

Oh! pardienne! il n'ell' vit pas en face; car de peur de l'voir, vot' père fourrit bravement sa tête sous sa couverture. Mais il entendit ben distinctement l'esprit qui lui disoit: « Rends à monsieur « le curé six gearbes de blé dont ton père li a fait « tort sur la dîme, ou sinon, demain je viendrai « te tirer par les pieds. »

CATAU, *plus tremblante.*

Ah! tout mon sang se fige!... Et mon père eut-il ben peur? (*On frappe à la porte.*) Bonté divine! n'est-ce pas là un esprit?

MARGOT, *tremblant aussi.*

Non, non, c'est qu'on frappe à la porte... Va-t'en ouvrir, Catau.

CATAU, *mourant de peur.*

Ah! ma mère, je n'oserois! Allez-y vous-même; vous êtes plus hasardeuse que moi.

MARGOT.

Eh ben! eh ben! allons-y toutes les deux ensemble.

CATAU.

Mais ne parlais donc pas comme si vous aviais peur, ma mère; ça me fait trembler davantage.

MARGOT.

Non, non, mon enfant, si je pis m'en empêcher. (*On frappe encore plus fort.*) Qui va là? qui va là?

RICHARD, *en dehors.*

C'est moi; ouvrez.

CATAU, *frissonnant de tout son corps.*

Ah! ma mère, ça ressemble à la voix de mon frère Richard... Y sera mort, et c'est son esprit qui reviant.

MARGOT, *se rassurant.*

A Dieu ne plaise!... J'ai dans l'idée, moi, que c'est li-même.

(*On frappe encore.*)

RICHARD, *en dehors.*

Ouvrez donc... Eh! mais, ouvrez donc.

MARGOT, *courant ouvrir.*

Oh! c'est li-même, je vons ouvrir.

SCÈNE II.

RICHARD, MARGOT, CATAU.

RICHARD, *à Margot, en l'embrassant.*

Comment vous portez-vous, ma mère?

MARGOT.

Fort ben, mon cher enfant.

RICHARD, *à Catau, en l'embrassant aussi.*

Et vous, ma sœur Catau?

CATAU.

A merveille, mon cher frère.

RICHARD, *à Margot.*

J'ai cru, ma mère, que vous ne vouliez pas m'ouvrir?

MARGOT.

Mon Dieu! si fait, mon pauvre garçon; mais c'est que ta sœur a eu une sotte frayeur....

CATAU, *l'interrompant, à Richard.*

Oui, c'est que ma mère a eu peur... Mais qu'avous fait, cher frère?... Eh ben! avous vu le roi?

MARGOT, *à Richard.*

Est-il bel homme? Oh! il doit être biau, il est si bon!

RICHARD.

Hélas! je n'ai pas pu le voir... Je vous conterai tout cela. Mais permettez-moi de vous demander auparavant où est mon père.

MARGOT.

Il a entendu tirer un coup de fusil : il est sorti pour voir qui s'peut être.

RICHARD.

Les braconniers ne vous laissent point tranquilles?

MARGOT.

Oh! c'est eune varmine qu'on ne peut détranger.

MICHAU, *frappant en dehors.*

Holà! hée! Margot! Catau! eune lumière, eune lumière.

MARGOT, *à Richard, en allant ouvrir la porte.*

Tians, tians, v'là ton père qu'arrive.

SCÈNE III.

HENRI, MICHAU, MARGOT, CATAU, RICHARD.

MARGOT, *à Michau.*

Eh ben! l'coquin qu'a tiré le coup de fusil est-y pris?

MICHAU, *sans voir d'abord Richard, et en montrant Henri.*

Non, Margot. Je n'ons rian trouvé que c't'étranger, à qui faut qu'tu donnes à souper et eun logement pour c'te nuit.

MARGOT.

Oh! j'ons ben, nous, trouvé eun étranger ben meyeur, pisqu'il nous appartient. (*montrant Richard.*) V'là Richard revenu.

MICHAU, *poussant très fort Henri, pour aller à Richard.*

Not' fils est revenu! (*montrant Richard et allant l'embrasser.*) Eh! le v'là ce cher enfant!

HENRI, *à part et en riant.*

Qu'il m'eût poussé un peu plus fort, et il m'eût jeté à terre.

MICHAU, *à Richard.*

Mais queue joie de te revoir! Eh bian! comment t'en va, mon garçon?

RICHARD.

A merveille, mon père, et le cœur attendri de votre bon accueil.

HENRI, *à part.*

Quelle joie naïve!

MICHAU.

Ma foi! monsieur, vous excuserais, je sis ravi de voir ce pauvre Richard, si ravi... (*à Richard, en tournant le dos à Henri.*) Ignia pus d'un mois que je n'tons vu... Oh! oui, faut qu'gniait pus d'un mois.

MARGOT, *à Richard.*

Je t'trouvons un peu maigri.

CATAU, *à Richard.*

Oui, t'as la mine un peu pâlote.

RICHARD, *à Margot.*

Je me porte bien, ma mère... (*à Catau.*) Cela va bien, Catau.

MICHAU, *s'asseyant pour se faire ôter ses guêtres.*

Tant mieux, mon ami!... (*à Margot et à Catau.*) Mais, aidez-moi un peu, vous autres, à me débarrasser de mes guêtres, car j'ons peine à nous baisser... (*à Richard.*) Et toi, mon fils, dis-nous donc; acoute ici. (*Il continue de parler bas avec Margot, Richard et Catau, qui paroissent lui répondre, et il ne se lève que lorsque le roi a fini son aparté.*)

HENRI, *à part, tandis qu'ils causent tous ensemble.*

Quel plaisir! Je vais donc avoir encore une fois la satisfaction d'être traité comme un homme ordinaire, de voir la nature humaine sans déguisement; cela est charmant!... (*regardant Michau et sa famille.*) Ils ne prennent seulement pas garde à moi.

MICHAU, *paroissant achever ce qu'il disoit tout bas.*

Mais enfin, Richard, qu'est-ce qui t'a fait revenir sitôt? Est-ce que t'aurois réussi? Aurois-tu parlé au roi?

RICHARD.

Non, mon père; je ne l'ai pas vu plus que vous tous; et ce qui m'en a empêché, c'est que... (*regardant Henri.*) Je vous expliquerai cela en détail, quand nous serons en particulier.

MICHAU.

T'as raison; je causerons de tout ça quand je serons seuls... Mais à c't'heure-ci, moi, parlons donc de la chasse du roi, qu'est venue ici, de Fontainebleau. C'est singulier, ça!... (*montrant Henri.*) Et ce monsieur, qu'est un petit officier de sa majesté, à ce qu'il dit, qui l'a suivie à la chasse, qui s'est égaré, et que je ramassons?

RICHARD.

Cela est très bien à vous, mon père, et nous le recevrons de notre mieux.

HENRI.

En vérité, messieurs, je suis bien sensible à vos bonnes façons pour moi!... (*à part.*) Pardieu! ces paysans-ci sont de bien bonnes gens.

MICHAU, *à Margot et à Catau.*

Allons, Margot, allons, Catau, faites-nous souper, mes enfants.

MARGOT.

Not' homme, je vous demandons encore un petit quart d'heure.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU.

CATAU, *à Michau, en lui montrant la table.*

Mon père, v'là la nappe qu'étoit déja mise d'avance... (*montrant Henri.*) Je vons charcher encore un couvert pour monsieu... (*à Henri, en lui faisant la révérence.*) Monsieu a-t'y eun couteau sur lui?

HENRI.

Non, belle Catau, je n'en ai point.

CATAU.

Je vous apporterons donc celui de la cuisine.
(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

HENRI, *à Michau.*

Vous aviez bien raison, papa Michau; mademoiselle Catau est la beauté même.

MICHAU.

Oh! sans vanitai, j'nons jamais fait que d'biaux enfants, nous... (*appelant.*) Mais, Catau! hée!... J'oubliois...

SCÈNE VI.

CATAU, HENRI, MICHAU, RICHARD.

CATAU, *à Michau.*

Queuque vous souhaitez, mon père?

MICHAU.

Parguenne! fille, c'est que j'n'y pensions pas. Rince un grand gobelet... (*montrant Henri*) et apporte à monsieu eun coup de cidre. Il le boira ben, en attendant le souper; il doit être altéré: c'n'est pas comme nous, lui.

HENRI.

Vous me prévenez; j'allois vous demander un coup à boire.

CATAU.

Vous l'allais avoir dans l'instant, monsieu.

HENRI, *lui passant la main sous le menton.*

Et de votre main, il sera délicieux.

(*Catau sort.*)

SCÈNE VII.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à Henri.*

C'est qu'on a soif quand on a chassé... Je savons ça... (*à Richard.*) Eh bian! mon garçon, dis-nous donc, queuqu't'as vu de biau à Paris?

RICHARD.

Mon père, quand je suis arrivé, quoiqu'il y eût plus d'un mois passé depuis la maladie de notre grand monarque, tout Paris étoit encore ivre de joie de la convalescence de ce roi bien-aimé.

MICHAU.

Ç'a été d'même par toute la France, mon enfant. Eh, tians, le seigneur de not' village avoit bian raison de dire que c'est lorsqu'un roi est

bian malade qu'on peut connoître jusqu'à quel point il est aimé de ses sujets.

HENRI, *à part.*

Quelle douce satisfaction!

RICHARD, *à Michau.*

Oui, mon père. Hélas! j'ai vu à Paris tout le monde heureux, excepté moi.

HENRI *avec une grande vivacité de sentiment.*

Excepté vous, monsieur Richard? Eh! pourquoi cette exception? Quelle raison, quel chagrin vous avoit donc fait quitter votre village pour aller à Paris?

MICHAU.

Oh ça! c'est eune autre histoire que Richard ne se soucie peut-êt' pas de vous dire, voyais-vous.

HENRI, *à Richard.*

En ce cas-là, j'ai tort; pardonnez mon indiscrétion.

MICHAU.

Oh! ignia pas grand mal à ça.

SCÈNE VIII.

CATAU, *apportant un pot de cidre et un verre ;*
HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à Catau, en montrant Henri.*

Allons, varse à boire à monsieu, ma Catau ; y t' sarvira l'jour de tes noces... (*Catau fait prendre le verre à Henri, et lui verse du cidre.*) (*à Henri.*) J'vous ont fait donner du cidre, putôt que du vin, parceque ça rafraîchit mieux... Avalais-moi ça, père. (*Il lui frappe sur l'épaule.*)

HENRI.

A votre santé, monsieur Michau... (*à Richard.*) A la vôtre, monsieur Richard... (*à Catau.*) A la vôtre, et pour vous remercier, très belle et très obligeante Catau.

MICHAU.

Eh ! morgué ! j'oubliois... (*à Richard.*) Richard, avant de souper viens-t'en ranger, avec moi, queuques sacs de farine, qui sont dans not'cour. Ne faut point leux laisser passer là la nuit à l'air... (*à Henri.*) Vous voulais bian le permettre, monsieu ?... (*à Catau.*) Toi, Catau, reste avec not' hôte pour li tenir compagnie.

CATAU.

Vous n'aurez donc pas besoin de moi, mon père ?

MICHAU.

Non, fille, tians-toi là.

(*Il sort avec Richard.*)

SCÈNE IX.

HENRI, CATAU.

HENRI, *à part, sur le bord du théâtre.*

En vérité, la petite Catau est charmante!... mais charmante!... Si elle savoit qui je suis!... Non, non, rejetons cette idée; ce seroit violer les droits de l'hospitalité.

CATAU.

Queuqu'vous faites donc là, tout debout, dans uu coin, monsieu? Que ne vous assisez-vous? J'vons vous chercher une chaise.

(*Elle fait quelques pas pour aller chercher une chaise.*)

HENRI, *l'arrêtant par la main, et la retenant.*

Demeurez, belle Catau... Je ne souffrirai point que vous preniez cette peine.

CATAU.

Aga, v'là encore eune belle peine! Est-ce que vous nous prenais pour vos poupées de filles de Paris?.... Mais lâchais, lâchais-moi donc la main.

HENRI, *la lui retenant et la caressant.*

Votre main? Oh! pour cela non; elle est trop jolie; je veux la garder.

CATAU, *retirant sa main rudement.*

Oh! laissais, s'il vous plaît. J'n'aimons pas les compliments; et sur-tout ceux des messieux. Ignia toujours à craindre pour les filles qui les écoutons... Je savons ça.

HENRI.

Oh! mon petit cœur! vous n'avez rien à craindre avec moi.

CATAU.

Je n'nous y fions pas, voyais-vous... (*s'apercevant que Henri la regarde d'un œil de convoitise.*) Vous me regardais... vous me regardais... avec des yeux... avec des yeux... qui me font peur!... Oh! vous m'avez tout l'air d'un bon enjoleux de filles!... Voyais encore comme y me regarde!

HENRI, *en riant.*

Eh! mais, vous, Catau, vous m'avez l'air bien farouche. Dites-moi donc, l'êtes-vous autant que cela avec tous les paysans de votre village?... Avec une aussi jolie mine, vous devez avoir bien des amoureux?

CATAU.

Eh! mais, tredame! monsieu, je n'en manquons pas.

HENRI.

Je le crois bien... Eh! sans doute, il y en a quelqu'un auquel votre petit cœur donne la préférence? Je le trouve bien heureux!

CATAU.

Eh ben! y dit toujours comme ça, lui, qu'y n'est jamais assez heureux... Ces hommes ne sont jamais contents.

HENRI.

Cependant vous l'aimez bien; avouez-le moi.

CATAU.

Eh! qu'est-ce qui n'aimeroit pas Lucas? C'tapendant, parcequ'il n'est pas autrement riche, mon père barguigne toujours à nous marier ensemble.

HENRI.

Oh! il faut que votre père vous fasse épouser Lucas, qu'il en finisse: je le veux absolument; je le veux.

CATAU.

« Je le veux, je le veux... » Comme y dit ça, ce monsieu! « Je le veux!... » Eh! le roi dit ben: « Nous le voulons... » Oh! sachais qu'on ne fait vouloir à mon père que ce qu'il veut, lui.

HENRI, *en riant.*

Quand je dis... que je le veux... cela signifie seulement que je le souhaite... (*à part, en s'éloi-*

gnant un peu.) J'ai pensé me trahir; j'ai fait là le roi, sans m'en apercevoir.

CATAU, *à part, en allant à Henri.*

Y l'souhaite! et y me plante là, pour aller se moquer de moi tout là-bas.

HENRI, *la caressant.*

Non, ma chère fille; et vous verrez si je me moque... Je compte parler à monsieur Michau, de façon que vous épouserez votre amoureux... et j'ose vous prédire qu'avant que je sorte d'ici vous serez heureuse... (*la serrant dans ses bras.*) Mais bien heureuse.

CATAU, *se défendant de ses caresses.*

Allons, allons, ne me prenais pas comme ça; aussi-ben v'là que j'aperçois mon père.

SCÈNE X.

MICHAU, MARGOT, RICHARD, HENRI, CATAU.

MICHAU, *à Henri, montrant Catau.*

Pardon, monsieu, de not'incivilitai, de vous avoir laissé seul avec c'te petite fille, qui ne sait pas encore entretenir les gens; mais c'est qu'faut faire ses affaires, *primo*, d'abord.

MARGOT.

Mon mari, tout est prêt pour le souper.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU.

MICHAU, *à Henri.*

Eh bian! boutons-nous à table.

CATAU.

Faudroit l'avancer ici, la table, pour qu'on puisse passer par-derrière... (*à Richard.*) Mon frère, prêtez-moi un peu la main. (*elle va pour prendre la table avec Richard, et Henri veut lui en épargner la peine.*)

HENRI.

Laissez-moi faire, ma belle enfant; vous n'êtes pas assez forte.

CATAU, *le repoussant.*

Je ne sons pas assez forte?... Allons donc, monsieu, je ne souffrirons pas qu'cheux nous vous preniez la peine...

HENRI, *l'interrompant.*

Eh! non, laissez-moi faire.

MICHAU, *à Richard.*

A nous deux, Richard... (*Michau et Richard vont prendre la table, et ils l'apportent sur le devant du théâtre.*) (*à Catau.*) Toi, Catau, va-t'en avartir ta mère, et sarvez-nous à souper tout de suite. (*Catau sort.*)

SCÈNE XII.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

(*Pendant que Michau et Richard apportent la table, Henri va chercher le banc, et range les deux chaises de paille aux deux coins de la table.*)

MICHAU, *à Henri, en lui arrachant une chaise de la main.*

Oh! parguenne! monsieu, permettez-nous d'faire les honneurs de cheux nous. Richard et moi, j'aurions été chercher le banc, et arrangé fort bian nos chaises, peut-être.

HENRI.

Bon! bon! sans façon, monsieur Michau... Oh! parbleu, sans façon.

MICHAU, *lui arrachant l'autre chaise de la main.*

Non, monsieu, ça ne se passera pas comme ça, vous dit-on.

SCÈNE XIII.

MARGOT, CATAU, *apportant les plats du souper;* HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à tout le monde.*

Allons, boutons-nous vite tretous à table... (*à Henri, en lui montrant une chaise.*) Mettais-vous sur c'te chaise-là, monsieu... (*à Margot, en lui montrant une autre chaise.*) Toi, Margot, prends c't'aute chaise, et mets-toi là.

MARGOT.

Eh! non, prenais-la plutôt; vous avais d'couteume de vous mettre sus eune chaise, mon ami.

HENRI, *à Michau, en lui offrant sa chaise.*

Mon dieu! ne vous déplacez pas, monsieur Michau; reprenez votre chaise. Je serai ravi d'être sur le banc, moi: cela m'est égal, en vérité.

MICHAU.

Morgué! monsieu, est-c' qu'vous vous gaussez de nous, avec vos façons? Je savons vivre. Est-c' qu'vous nous prenais pour des cochons? Faut-y pas qu'un étranger ait le meyeur siège, donc?

HENRI.

Allons, allons, j'obéis, monsieur.

MICHAU.

Vous faites bian... (*à Margot.*) Sieds-toi donc,

femme. Je voulons rester là, entre ma fille et mon fils. (*Ils s'asseyent tous.*) (*à tout le monde.*) Oh! çà, beuvons un coup, d'abord, ça ouvre l'appétit.

HENRI.

Vous êtes homme de bon conseil, et vous inspirez la franche gaieté, monsieur Michau... (*refusant de la pinte qui est devant Michau, et dont celui-ci lui offre, et se saisissant de celle qui est devant lui.*) Non, servez madame Michau... (*montrant Catau.*) Je vais en verser, moi, à notre belle enfant, et je m'en servirai après.

MICHAU.

C'est bian dit... (*à Margot.*) Tiens donc, femme... (*à Richard.*) Tiens donc, Richard... (*Ils boivent tous à la santé de Henri comme leur convié.*) (*à Henri.*) Monsieu, j'ons l'honneur de boire à vot' santai.

RICHARD, *à Henri, en buvant à sa santé.*

Monsieur, permettez-vous?...

HENRI.

Bien obligé, messieurs et mesdames. (*à Catau, en lui serrant la main.*) Je vous remercie, charmante Catau.

CATAU, *faisant un petit cri.*

Aye! aye! Monsieu, comme vous me sarrez la main! Ça m'a fait mal, da.

HENRI.

Pardon, ma belle enfant; je suis bien éloigné d'avoir l'intention de vous faire du mal; au contraire.

MICHAU, *servant Henri.*

Tenais, monsieu, je vous sars c'te première fois-ci: passé ça, sarvons-nous nous-mêmes sans çarimonie. C'est aisé, car nos viandes sont toutes coupées.

HENRI, *prenant ce que lui offre Michau.*

Grand merci, monsieur. (*à Catau, en la servant.*) Que j'aie l'honneur de vous servir, ma belle voisine. Je ne sais si vous avez de l'appétit; mais vous en donneriez.

CATAU.

C'est vot' grace! Ben obligée, monsieu; v's'êtes ben poli.

MICHAU, *à Margot.*

Prends donc, femme. (*à Margot et à Richard.*) Allons, prenais, vous autres, je sis servi, moi. (*Ils paroissent manger comme des gens affamés, sur-tout Henri, qui mange avec une grande vivacité, ce qui est marqué par des silences.*) V'là un biau moment de silence. Allons, ça va bian: nous mangeons comm' des diables.

CATAU.

C'est qu'il n'est chère que d'appétit.

HENRI, *tout en mangeant avec vitesse.*

Oh! ma foi! voilà un civet qui en donneroit quand on n'en auroit pas. Il est accommodé admirablement bien.

MARGOT.

Oh! je l'ons accommodé à la grosse morguenne; mais c'est que monsieu n'est pas difficile.

RICHARD.

Non, ma mère: c'est que monsieur est honnête. Il veut bien trouver à son goût ce qu'il voit que nous lui donnons de bon cœur.

HENRI, *en mangeant et dévorant encore.*

Non, en vérité, sans compliment, ce civet-là est une bien bonne chose, d'honneur.

MICHAU, *prenant la pinte.*

Eh! mais, si je beuvièmes?

HENRI.

C'est bien dit, car je m'engoue. (*versant à Catau.*) Et puis je veux griser un peu mademoiselle Catau, pour savoir si elle a le vin tendre.

CATAU, *haussant son gobelet.*

Assais, assais, monsieu. Comme vous y allais! (*Ils boivent et choquent tous.*)

MARGOT, *à Richard, qui cesse de manger.*

Queuque t'as, mon fils? Tu ne manges point.

RICHARD.

J'ai assez mangé, ma mère, et je n'ai rien.

MICHAU, *la bouche pleine.*

Eh bian! Richard, pisque tu ne manges pus, chante-nous la p'tite chanson. (*à Margot.*) Ou putôt, femme, commence, toi, ça vaura mieux. Tians, dis-nous la celle que le gard'-chasse rapportit de Paris la semaine dergnière?

MARGOT.

Laqueulle donc?

MICHAU.

Eh! parguenne! la celle qui découvre le pot aux roses des amours de not' bon maître avec c'te belle jardignière du châtiau d'Anet.

MARGOT, *avec embarras.*

Eh! mon ami, je n'me souvians pus d'l'air.

MICHAU.

Tu rêves donc? Eh! c'est l'air de ce noël nouviau.

(*Chantant.*)

« Où s'en vont ces gais bergers, etc. »

MARGOT, *l'interrompant.*

Ah! oui, oui, je m'l'rappelle. En v'là assez. (*à Henri.*) Vous excuserais, monsieu, si j'chantons comme au village.

HENRI.

Oh! je suis sûr que vous chantez très bien.

MARGOT.

C'est vot' grâce...Mais v'là toujours la chanson, à bon compte.

(*Elle chante.*)

C'est dans Anet que l'on voit
La belle jardignière,
Qu'un grand prince, à ce qu'on croit,
Aime d'une magnière
Qu'avant deux ou trois mois l'on prévoit
Qu'alle deviendra mère [1].

MICHAU, *à Henri, en interrompant Margot.*

« Alle deviendra mère! » C'est un peu libre, ça.

HENRI, *souriant.*

Oui, oui; ce n'est pas autrement se gêner.

MARGOT.

Acoutais donc le reste; ignien a encore deux varsets.

(*Elle chante.*)

C'est lui qui de ta beauté,
La belle jardignière,
Ceuillit avec loyauté
Cette fleur printagnière
Dont le fruit, à sa maturité,
Te doit rendre ben fière.

[1] Le grand-père de Dufresny, dont nous avons des comédies, étoit fils de la belle jardinière d'Anet et de Henri IV. (*Note de l'auteur.*)

MICHAU, *à Henri, en interrompant Margot.*

Alle aura raison d'être fiare! Tenais, si j'aviois été jolie fille, j'auriois voulu, moi, avoir eun rejeton de c'héros-là par moi-même.

CATAU.

Fi donc, mon père!

MARGOT, *à Michau.*

Ah! ça n'est pas sage, not' homme, ce qu'ous dites là; ça n'est pas benséyant. Vaux mieux m'laisser achever de chanter.

(*Elle chante.*)

Tu fais courir après toi,
La belle jardignière,
Un galant qui sous sa loi
A mis la France enquière:
Gascon, soldat, capitaine, et roi;
Tu dois être ben fière.

MICHAU, *à Henri.*

L'appeler gascon, ça est plaisant, ça! pas vrai?

HENRI, *d'un ton badin, mais sans rire.*

Oh! très plaisant, très plaisant!

MICHAU.

Oh! oui, oui, ça est drôle! (*à Richard.*) Mais à toi, à présent. Dégoise-nous c'te chanson que t'avois faite pour Agathe.

RICHARD.

Ah! mon père! depuis qu'elle m'a trahi...

HENRI, *l'interrompant, tout en dévorant.*

Quoi! votre maîtresse vous a trahi, monsieur Richard? Eh! contez-moi donc ça.

MICHAU, *toujours mangeant.*

Ne li en parlais donc pas; vous le feriais pleurer. Point de queustion là-dessus. V's êtes trop curieux, au moins. (*à Richard.*) Allons, chante ça, te dis-je.

MARGOT, *à Richard.*

Oui, chante, mon fieu; ça t'égayera, et nous itou.

CATAU, *à Richard.*

Oh! oui, oui, chantez, chantez, mon frère; et pis j'en chanterons eune après.

HENRI, *avec feu.*

Je serai ravi de vous entendre! j'en serai enchanté!

MICHAU, *à Richard.*

Allons, chante donc; je le veux: ne fais pas le benais.

RICHARD, *d'un air triste et contraint.*

C'est par obéissance pour vous, mon père, (*montrant Henri*) et par égard pour monsieur, qui n'a que faire de ma tristesse, que je vais chanter; car je n'en ai nulle envie, en vérité.

(*Il chante.*)

Si le roi m'avoit donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirois au roi Henri :
« Reprenez votre Paris.
« J'aime mieux ma mie,
« O gué,
« J'aime mieux ma mie ! »

(*Henri se détourne et répète, à demi-voix,* au roi Henri, *d'une façon gaie et d'un air satisfait.*)

HENRI, *à Michau, en montrant Richard.*

La chanson est jolie, très jolie, et monsieur la chante à merveille.

MICHAU.

Je l'crois, qu'i la chante ben ! Parguenne ! eh ! c'est li qui l'a faite... Dame ! monsieu, il est savant not' fils.

HENRI, *à Catau.*

Et vous, aimable Catau ; la vôtre, à présent ?

CATAU.

Je n'nous ferons pas presser ; je n'avons pas eune assez belle voix pour ça.

(*Elle chante, et ayant le visage tourné vers Henri.*)

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars,
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie,
Ou sans amour!

(*Henri se détourne et répète avec émotion*, Charmante Gabrielle, *pendant que Catau continue de chanter, et sans qu'elle s'interrompe pour cela.*)

HENRI.

C'est chanter comme un ange. (*Il embrasse Catau.*) Cela mérite bien un baiser.

CATAU, *honteuse et s'essuyant la joue.*

Pardi! monsieu, v's êtes ben libre avec les filles.

MICHAU.

Alons, tu t'es t'attiré ça par ta gentillesse; faut en convenir. (*sérieusement, à Henri.*) Mais i n'fauroit pas recommencer, au moins, monsieur; j'vous en prions. Guiable! i n'faut que vous en montrer, à ce qu'i me paroît.

HENRI, *gaiement.*

Pardon, papa Michau : mademoiselle Catau m'avoit transporté. Je n'ai, ma foi, pas été le maître de moi.

MICHAU, *se versant à boire.*

Gnia pas grand mal... Eh ben! moi, je vons itou vous dire eune chanson, et pis vous vienrais me baiser par après, si je l'ons méritai... Attendais que je trouvions l'air..... C'est l'air d'Henri IV dans les Tricolets... La, la, la, la; m'y voici : j'y suis.

(*Il chante.*)

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin...

(*s'interrompant, à tout le monde.*)
Allons, chorû.
(*Tous chantent ces deux premiers vers ensemble.*)

MICHAU, *chantant.*

De nos bons drilles
Voilà tout le refrain :
J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.

(*s'interrompant, à tout le monde.*)
Chorû.

(*Tous chantent les deux derniers vers en refrain et en chœur.*)

MICHAU, *chantant seul.*

Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles,
Si l' ligueux, plus humain,
Eût aimez les filles,
Eût aimé le bon vin.

(*s'interrompant, à tout le monde.*)
Chorû.

(*Tous chantent les deux derniers vers en chœur.*)

MICHAU, *chantant seul.*

Vive Henri Quatre!
Vive ce roi vaillant!...

(*Henri marque, pendant que l'on chante ce couplet, une sensibilité si grande, qu'elle paroît aller jusqu'aux larmes; et c'est dans ce point de vue qu'il doit jouer le reste de cette scène, en pleurant même, jusqu'au moment où l'on lève la table.*)

Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre,
Et d'être un vert galant.

(*après avoir chanté, à tout le monde.*)

Ah! grand chorû pour celui-là.

(*Tous reprennent, en chœur, le couplet entier.*)

Vive Henri Quatre!
Vive ce roi vaillant!...

(*à Henri, en interrompant sa chanson.*)

Mais, parguenne! monsieu, buvons à la santai de ce bon roi, et vous li dirais, au moins?... Mais, dites-li, vous qu'avais l'honneur de l'approcher, dites-li; promettais-le moi?

HENRI, *dans l'attendrissement.*

Je vous le promets... Il le saura sûrement.

(*Ils se versent du vin, et choquent tous avec le roi.*)

MARGOT, *à Henri, en se levant pour choquer.*

Et que je l'bénissons!

MICHAU, *à Henri, en se levant et choquant.*

Et que je l'chérissons!

CATAU, *à Henri, en se levant aussi et choquant.*

Et que je l'aimons pus que nous-mêmes!

RICHARD, *à Henri, en se levant aussi et s'allongeant pour choquer.*

Et que nous l'adorons!

HENRI, *à part, attendri au point d'être prêt à verser des larmes.*

Je n'y puis... plus tenir... Je suis prêt à verser des larmes... de tendresse et de joie.

(*Il se détourne.*)

MICHAU.

Comme vous vous détournais! Est-c'que vous n'tôpais pas à tout ce que je disons-là de not' roi, donc?

HENRI, *d'un ton entrecoupé.*

Si fait... mes amis...Au contraire... votre amour pour votre roi... m'attendrit... au point... que mon cœur... Allons, allons, à la santé de ce prince.

(*Ils recommencent à choquer.*)

MARGOT.

De ce bon roi!

CATAU, *à Henri.*

De ce cher roi!

MICHAU, *à Henri.*

De ce vaillant roi!

RICHARD, *à Henri.*

De ce grand roi!

MICHAU, *à Henri.*

De ses enfants, de ses descendants!... Eh bian! dites donc itou un mot d'éloge de not' roi. Est-ce

que vous n'oseriais le louer donc, vous? Avous peur qu'ça ne vous écorche la langue? M'est avis, morgué! qu'vous n'l'aimais pas autant que nous... Ne seriez-vous pas de ces anciens ligueux? Oh, v's n'êtes pas un bon Français, morgué!

HENRI, *dans le dernier attendrissement, et choquant.*

Pardonnez-moi... De tout mon cœur... à la santé de ce bon roi!

MICHAU, *avant d'avaler son vin, en contrefaisant Henri.*

« De ce bon roi!... » Parguenne! l'on a ben de la peine à vous arracher ça.

MARGOT, *à Henri, après avoir bu.*

C'tapendant ses louanges venont d'elles-mêmes à la bouche.

CATAU, *à Henri après avoir bu.*

Alles ne coûtent rian.

RICHARD, *à Henri, après avoir bu.*

Elles partent du cœur.

MICHAU, *à Henri après avoir bu.*

Tatigué! ça fait du bian de boire à la santé d'Henri... (*à tout le monde.*) Oh çà! je n'mangeons pus; levons-nous de table. Aussi-ben, quand on a eune fois bu à la santé du roi, on n'oseroit plus boire à personne.

RICHARD.

Reportons la table, mon père, afin qu'on puisse desservir plus commodément.

MICHAU.

T'as raison... (*à Henri, qui veut aider à transporter la table.*) Oh çà! allais-vous encore faire vos çarimonies? Je vous le défendons.

HENRI, *aidant toujours à desservir.*

Je vous laisserai faire; j'aiderai seulement un peu la belle Catau.

MICHAU.

Je ne le voulons pas, vous dis-je... (*à Margot et à Catau, en montrant Henri.*) Allons, Margot, Catau, achevais de nous ôter tout ça; et pis, allais mettre des draps blancs au lit de monsieu.

MARGOT.

Oui, mon ami, ça va êt' fait.

CATAU, *à Michau, en montrant Henri.*

Oui, mon père, quand j'aurons tout rangé ici, j'irons, ma mère et moi, faire le lit de monsieu.

HENRI, *tenant quelques assiettes.*

Tenez, ma chère Catau, où faut-il porter ce que je tiens là?

CATAU.

Eh! laissez-moi faire. Pardi! mon cher mon-

sieu, vous avais toujours les mains fourrées partout.

MICHAU, *à Henri.*

Parguenne! voulais-vous ben leux laisser faire leux besogne elles-mêmes? Vous êtes bian têtu, toujous.

HENRI, *aidant encore à desservir.*

Eh! non, non; je ne me mêlerai plus de rien: voilà qui est fait.

(*On frappe à la porte de la maison.*)

MICHAU, *à Richard.*

L'on frappe à not' porte; va voir qui c'est, Richard.

RICHARD.

J'y cours, mon père.

(*Il va ouvrir la porte, et Margot et Catau passent dans la cuisine avec les ustensiles du souper.*)

SCÈNE XIV.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

RICHARD, *à Michau, apercevant Agathe.*

Juste ciel! c'est Agathe.

SCÈNE XV.

AGATHE, LUCAS, HENRI, MICHAU, RICHARD.

LUCAS, *à Agathe, vêtue en paysanne.*

Eh bian! mam'selle, le v'là, monsieur Richard; parlais-li donc: mais y ne vous croira pas, ventais-vous-en.

AGATHE, *à Michau et à Richard, en se jetant aux pieds de l'un et de l'autre successivement.*

Ah! monsieur Michau!... Ah! Richard!... Je viens me jeter à vos pieds, et vous supplier de m'entendre...

RICHARD, *l'interrompant et la relevant.*

Relevez-vous, Agathe... Je ne souffrirai pas...

MICHAU, *à Agathe, en interrompant Richard.*

Oh! oh! qui vous amène ici, ma mie? Faut êt' ben impudente pour oser encore remettre les pieds cheux nous, après c'qu'ous avais fait.

RICHARD.

Eh! mon père, épargnez...

AGATHE, *en pleurs, à Michau, en interrompant Richard.*

J'avoue, monsieur, que l'excès de ma hardiesse mériteroit ce nom, si j'étois coupable; mais c'est

le marquis de Conchini qui m'a enlevée malgré moi... Mes pleurs m'empêchent...

HENRI, *à part.*

Conchini! Conchini!... (*à Michau.*) Qui est cette fille-là? Elle m'intéresse infiniment; elle est jolie.

MICHAU.

Ah! ouiche! c'est eune jolie fille, qui s'est vendue à ce vilain marquis de Conchini, putôt que d'apouserhonnêtement mon fils. Ça fait eune jolie fille ça!

(*On frappe encore à la porte. Margot et Catau, qui reviennent de la cuisine, vont ouvrir.*)

SCÈNE XVI.

MARGOT, CATAU, LUCAS, LE GARDE-CHASSE, HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD.

MARGOT ET CATAU, *ensemble, à Michau.*

Mon mari, / Mon père, } c'est monsieur le garde-chasse.

MICHAU, *au garde-chasse.*

Ah! ah! c'est bien tard que...

LE GARDE-CHASSE, *l'interrompant.*

C'est, monsieur Michau, qu'il y a trois seigneurs qui ont chassé aujourd'hui avec le roi, qui ont

soupé chez moi, et à qui ma femme vient de dire que vous aviez chez vous un seigneur de leurs amis, avec lequel elle vous avoit vu rentrer de la forêt. (*voyant entrer le duc de Sulli, le duc de Bellegarde et le marquis de Conchini.*) Mais les voici. Bonsoir, monsieur Michau.

MICHAU.

Bonsoir, monsieur le garde-chasse.

(*Le garde-chasse se retire.*)

SCÈNE XVII.

LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, HENRI, MICHAU, MARGOT, CATAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS.

MICHAU, *aux deux ducs et au marquis, en leur montrant Henri.*

Voyais, mes biaux seigneurs, si ce monsieu-là est un seigneur itou. Je n'l'crais pas. Il s'est dit officier du roi. (*tirant Henri par le bras, qui a le visage tourné d'un côté.*) Voyais, reconnoissais-vous c't'honnête homme-là?

LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, ET LE MARQUIS DE CONCHINI, *ensemble, à Henri.*

Quoi! c'est vous, sire?... Sire, c'est vous-même?

MICHAU, MARGOT, LUCAS, CATAU, RICHARD ET AGATHE, *tombant tous à genoux aux pieds du roi.*

Quoi! c'est là le roi? c'est là notre bon roi, notre grand roi?

HENRI, *avec attendrissement.*

Relevez-vous, mes bonnes gens; relevez-vous, mes amis... je le veux, mes enfants... relevez-vous, je vous l'ordonne.

AGATHE, *restant seule aux genoux du roi.*

Non, sire; puisque c'est vous, je resterai à vos pieds pour vous demander justice d'un cruel ravisseur, du marquis de Conchini, qui m'a arrachée à tout ce que j'aime, au moment où j'étois prête à épouser Richard... Les larmes étouffent ma voix au point...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à part.*

Ciel! c'est Agathe.

HENRI, *relevant Agathe, et d'un ton sévère au marquis de Conchini.*

Conchini... qu'avez-vous à répondre? Eh bien! eh bien! répondez donc. Vous paroissez interdit?

LE MARQUIS DE CONCHINI, *se rassurant un peu.*

C'est qu'un rien m'embarrasse, sire.... car, dans le fond, pourquoi serois-je interdit?... et... n'avouerois-je pas à votre majesté une affaire... de pure galanterie?

LE DUC DE SULLI, *vivement.*

J'adore Dieu! quelle galanterie!

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh! mais, il ne faut pas prendre cela au grave.

HENRI.

Laissez-le donc achever. (*au marquis.*) Eh bien?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh bien! sire, le fait est que j'ai eu envie... (*avec un rire forcé.*) mais bien envie de cette jeune paysanne... qu'à la vérité j'ai aidé un peu à la lettre pour lui fâire voir Paris malgré elle...

HENRI, *l'interrompant.*

Malgré elle?... Vous y avez donc employé la violence?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh! mais, sire, si vous voulez... C'est mon valet-de-chambre qui me l'a amenée, avec bien de la peine; et je vais...

HENRI, *l'interrompant, d'un air sévère.*

Eh! c'est cette violence que je punirai.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *avec feu.*

Ah! sire, ne m'accablez point de votre colère: j'avoue mon crime; mais mon crime m'a été inutile, et n'a fait que tourner à ma honte. Agathe est vertueuse... Agathe ne m'a point cé-

dé la victoire; et, pour la remporter, elle a été jusqu'à vouloir attenter elle-même à sa vie. J'ateste le ciel de la vérité de ce que je dis...,et qu'il me punisse sur-le-champ, si je vous en impose... Eh! dans l'instant, c'est moins, je le jure à votre majesté, la crainte de ma disgrace que les remords cruels et le repentir, qui...

HENRI, *l'interrompant, d'un air noble et sévère.*

Mais il ne me suffit point, à moi, que par cet aveu, par vos remords, par votre repentir, Agathe soit justifiée vis-à-vis de ces gens-ci; le crime, de votre part, n'en est pas moins commis. Je leur en dois la réparation. Ainsi donc, je veux que vous fassiez une rente de deux cents écus d'or à cette fille, et que...

AGATHE, *l'interrompant.*

Non, sire: je me croirois déshonorée, si j'acceptois de cet homme des bienfaits honteux qui pourroient laisser des soupçons...

RICHARD, *l'interrompant à son tour.*

Ah! divine Agathe! cet aveu du marquis de Conchini... et, plus encore, le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que l'on vouloit le forcer de vous donner, est pour moi une pleine et entière conviction de votre innocence... Non, vous ne fûtes jamais coupable;

c est moi qui le suis d'avoir pu vous croire un seul instant criminelle, et...

MICHAU, *l'interrompant.*

T'as raison, mon fils; et tu peux à présent apouser c'te digne enfant-là.

HENRI.

En ce cas-là, je me charge donc de la dette de Conchini... (*au marquis.*) Retirez-vous, et ne paroissez pas devant moi que je ne vous le fasse dire.

(*Conchini se retire.*)

SCÈNE XVIII.

HENRI, LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, MICHAU, MARGOT, CATAU, RICHARD, AGATHE, LUCAS.

HENRI, *à demi-voix, au duc de Sulli.*

Aussi-bien, mon ami Rosni, je soupçonne violemment ce malheureux Italien-là d'être l'auteur de toutes les noirceurs qu'on vous a faites. Nous en parlerons dans un autre temps... (*à Michau et aux autres paysans.*) Oh! çà, mes enfants, j'ai bien des engagements à remplir ici... (*à Michau.*) Pour m'acquitter du premier, je donne dix mille francs à Agathe et à votre fils,

monsieur Michau... Mais vous ne savez pas que j'ai promis à la belle Catau de lui faire épouser un certain Lucas, son amoureux, qui n'est pas bien riche; et, pour réparer cela, je leur donne aussi dix mille francs, pour les unir.

LUCAS, *à part, sautant de joie.*

Dix mille francs et Catau!

Tous les quatre à la fois.

MICHAU, *à part.*
Quel bon roi!
RICHARD, *à Henri.*
Ah! sire!...
CATAU ET AGATHE, *ensemble.*
Quel bon prince!

HENRI, *à Sulli.*

Duc de Sulli, que cette somme de vingt mille francs leur soit comptée ici demain dans la journée; je vous en donne l'ordre.

LE DUC DE SULLI, *s'inclinant.*

Vous serez obéi, sire... (*se relevant et d'un air attendri.*) Ah! mon cher maître, par ces traits de justice et de générosité, vous me ravissez. Vous venez d'en agir en roi et en père avec ces bons paysans, qui sont vos sujets et vos enfants, tout aussi bien que votre noblesse : mais, sire, vous nous devez aux uns et aux autres de ne point exposer votre vie à la chasse, comme vous

faites tous les jours... (*avec colère.*) Permettez-moi de le dire à votre majesté, cela me met, moi, dans une véritable colère...Vive Dieu, sire, votre vie n'est point à vous; vous en êtes comptable (*montrant le duc de Bellegarde.*) à des serviteurs comme nous, qui vous adorent, (*montrant les paysans*) et au peuple français, dont vous voyez que vous êtes l'idole.

HENRI, *de l'air de la plus grande bonté.*

Oui, oui, tu as raison, mon ami...Tu m'attendris... Ne me gronde plus, mon cher Rosni; à l'avenir je serai plus sage.

MICHAU, *très vivement.*

Morgué! sire, c'est que ce gentilhomme-là n'a pas tort. Au nom de Dieu, consarvez-nous vos jours; ils nous sont si chers.

TOUS LES PAYSANS, *ensemble, à Henri.*

Ah! notre roi; ah! notre père! conservais-vous, conservais-vous.

HENRI, *à part, en regardant tous ces paysans.*

Quel spectacle divin!

MICHAU, *encore plus vivement.*

Eh! oui, ventregué! consarvais-vous: vous venais de marier nos jeunes gens; faut, sire, que vous viviais plus qu'eux... Mais, queul excellent homme!.. Pardon, votre majesté, si je vous ons

si mal reçu ; je ne connoissions pas tout not' bonheur : et, si j'avons manqué au respect... de la considération...

HENRI, *l'interrompant.*

Vous m'avez très bien reçu, et je veux demeurer votre ami, au moins, monsieur Michau.... Mais brisons là, j'ai besoin de repos, et...

MICHAU, *l'interrompant.*

Venais, sire, venais coucher dans mon propre lit... Ces seigneurs prenront ceux de mon fils et de Catau ; et nous, j'irons tretous passer la nuit au moulin... Eune nuit est bentôt passée quand on la passe pour votre majesté.

LUCAS, *prenant Agathe sous le bras.*

Et nous, je vons ramener Agathe cheux elle... Et à demain aux noces, mes enfants.

FIN DE LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.

L'ANGLAIS

A BORDEAUX,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR FAVART,

Représentée, pour la première fois, le 14 mars 1763.

NOTICE

SUR FAVART.

Charles-Simon Favart naquit à Paris le 3 novembre 1710. Il fut successivement directeur du théâtre de l'Opéra-Comique et du spectacle de Bruxelles.

Nul auteur n'a mieux su plier son talent aux différents genres de pièces, et saisir mieux les idées de ses collaborateurs: aussi, quoiqu'il ait fait seul le plus grand nombre et les principaux de ses ouvrages, il a travaillé avec plus de dix auteurs différents, et pour environ autant de théâtres; mais il consacra principalement ses veilles aux Italiens et à l'Opéra-Comique. Il n'est personne qui ne connoisse *Ninette à la Cour*, *la Fille mal gardée*, *Isabelle et Gertrude*, *la Fée Urgèle*, *les Moissonneurs*, *la Rosière de Salency*, *la Chercheuse d'Esprit*, *la Belle Arsène*, etc.

Favart n'a composé qu'une seule pièce pour le théâtre Français. *L'Anglais à Bordeaux* parut pour la première fois, le 14 mars 1763, et eut un très grand succès, qui s'est soutenu à toutes les reprises de cette jolie comédie.

Les Trois Sultanes comédie en trois actes, en vers libres, n'ont été représentées sur la scène française que depuis la mort de l'auteur. Ce ne fut qu'en 1802 que les comédiens français montèrent cet ouvrage, qui avoit été donné, pour la première fois, aux Italiens, le 9 avril 1761, sous le titre de *Soliman Second.*

Les divers ouvrages que Favart a composés seul forment dix volumes in-8°. Cet auteur laborieux mourut à Paris le 18 mai 1793.

PERSONNAGES.

DARMANT.
LA MARQUISE DE FLORICOURT, sœur de Darmant.
MILORD BRUMTON.
CLARICE, fille de Brumton.
SUDMER, ami de Brumton.
ROBINSON, valet du milord.
Un autre VALET.
Un BORDELAIS.

La scène est à Bordeaux dans la maison de Darmant.

L'ANGLAIS
A BORDEAUX,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

DARMANT, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Je vous renonce pour mon frère.
Toujours pensif, rien ne vous rit :
Vos prisonniers anglais vous ont gâté l'esprit;
Vous n'êtes occupé que du soin de leur plaire;
Votre milord Brumton vous rend atrabilaire.

DARMANT.

Ma sœur, je suis piqué, mais piqué jusqu'au vif:
L'amitié du milord me seroit précieuse;
En tout, pour la gagner, on me voit attentif:
Mais sa fierté superbe et dédaigneuse
Rejette mes secours, s'indigne de mes soins;
Il aime mieux s'exposer aux besoins,
Rendre sa fille malheureuse:
Il croit son honneur avili,
S'il accepte un bienfait des mains d'un ennemi.

LA MARQUISE.

Mais, mon frère, en cherchant à lui rendre service,

Ne songeriez-vous point à sa fille Clarice?
Cette Anglaise est charmante!

DARMANT.

Épargnez-moi, ma sœur,
Et ne déchirez point le voile de mon cœur.
Si l'on me soupçonnoit... Il est vrai, je l'adore.
Je veux me le cacher, je veux qu'elle l'ignore:
L'amour dégraderoit la générosité.

LA MARQUISE.

Qui vous fait donc agir?

DARMANT.

L'humanité.
J'ai plongé dans la peine une noble famille.
Qu'une guerre fatale entraîne de regrets!
Brumton part de Dublin pour Londre avec sa fille;
Il embarque avec lui ses plus riches effets.
La frégate que je commande,
Croisant sur les côtes d'Irlande,
Rencontre son vaisseau, l'atteint, et le combat.
Brumton, qu'aucun danger n'alarme,
Soutient notre abordage et montre avec éclat
L'activité d'un chef et l'ardeur d'un soldat;
Il fond sur moi, me blesse, et ma main le désarme;
Il veut braver la mort, je prends soin de ses jours.
A l'ennemi vaincu l'honneur doit des secours.

LA MARQUISE.

Fort bien, mon frère.

DARMANT.

Enfin nous avons l'avantage:
Son vaisseau coule à fond, et l'on n'a que le temps

De sauver sur mon bord les gens de l'équipage.
Je reviens à Bordeaux, où mes soins vigilants
De ces infortunés soulagent la misère:
Mais Brumton se refuse à mes empressements.

LA MARQUISE.

Moi, j'aime assez ce caractère.
Il est brusque... mais il est franc.
Sa fierté qui paroît choquer la politesse
Relève en lui l'air de noblesse
D'un homme qui soutient son rang.
Si son maintien est froid... ses yeux ont de la flamme;
Et je lui crois une belle ame.
Il n'a pas quarante ans cet homme?

DARMANT.

Tout au plus.

LA MARQUISE.

Devenez son ami.

DARMANT.

Mes soins sont superflus:
Ses principes outrés d'honneur patriotique,
Sa façon de penser qu'il croit philosophique,
Sa haine contre les Français,
Tout met une barrière entre nous pour jamais.

LA MARQUISE.

Je prétends la briser : oui, vous pouvez m'en croire.
Pour vous, pour moi, pour notre gloire,
Il reviendra de sa prévention :
Il s'agit de l'honneur de notre nation.
Nous verrons donc ce philosophe;
Et s'il veut raisonner, c'est moi qui l'apostrophe.

Je philosophe aussi, quand je veux, tout au mieux.

DARMANT.

Plaisantez-vous?

LA MARQUISE.

Moi? point du tout, mon frère,
Et cela devient sérieux.
Allez, allez, laissez-moi faire.
Doutez-vous des talents que j'ai?
Par un ridicule contraire,
Un ridicule est souvent corrigé.
Vous voyez bien que je me rends justice.
J'entreprends le milord; vous, poursuivez Clarice :
Il est honteux pour vous, pour un Français,
D'aimer sans espoir de succès.
Cependant obligez le milord en silence,
Et cherchez des moyens secrets.

DARMANT.

J'ai déja commencé; mais n'en parlez jamais :
D'un bienfait divulgué l'amour-propre s'offense.
Le valet Robinson est dans mes intérêts;
Par son moyen son maître a touché quelques sommes
Sous le nom supposé d'un patriote anglais.

LA MARQUISE.

Voilà comme il faudroit toujours tromper les hommes.

DARMANT.

J'aperçois Robinson. Viens çà.

SCÈNE II.

DARMANT, ROBINSON, LA MARQUISE.

ROBINSON.

Bonjour, monsieur,
Bonjour, madame. Ah! le bon frère
Que vous avez là! le bon cœur!
Sans lui nous étions morts, j'espère.

DARMANT.

Paix! je t'ai défendu...

ROBINSON.

Quel Français obligeant!
Brave homme, toujours prêt à donner de l'argent:
Il est notre unique ressource.
Je crois toujours lui voir ouvrir sa bourse,
En me disant: Tiens, Robinson;
Prends, mon ami, prends sans façon.

DARMANT, *lui donnant de l'argent.*

Prends donc et te tais.

ROBINSON.

Oh! je n'ai garde de dire...

LA MARQUISE.

Que fait ton maître?

ROBINSON.

Il pense.

DARMANT.

Et Clarice?

ROBINSON.

Soupire.

LA MARQUISE.

Penser, soupirer! Pauvres gens!
C'est fort bien employer le temps.

ROBINSON.

Clarice s'amusoit à lire
Un de ces beaux romans qu'on fabrique à Paris.
Tout en rêvant, s'est approché mon maître:
Un ouvrage français! dit-il d'un air surpris.
Et le roman vole par la fenêtre.

LA MARQUISE.

Cet homme a l'esprit juste.

ROBINSON.

« Occupez-vous de Lock,
« Ma fille; lisez Clark, Swift, Newton, Bolingbrok.
« Songez que vous êtes Anglaise:
« Apprenez à penser... » Puis ayant dit ces mots,
Il s'enfonce dans une chaise,
Pour réfléchir plus à son aise,
En décidant que vous êtes des sots.

LA MARQUISE.

Cet homme est singulier.

ROBINSON.

C'est la vérité pure,
Et je n'ajoute rien, madame, je vous jure.

LA MARQUISE.

Mais quelquefois milord t'a-t-il parlé de moi?

ROBINSON.

Toujours beaucoup; il dit, madame...

LA MARQUISE.

Quoi?

ROBINSON.

Il dit qu'il vous trouve bien folle,
Et que c'est grand dommage.

LA MARQUISE.

Bon!
Je conclus sur cela que mon esprit frivole
Va lui faire entendre raison.

DARMANT.

Que pense-t-il de la lettre de change?

ROBINSON.

Il la croit véritable, et n'y voit rien d'étrange.

DARMANT.

Elle est bonne en effet; c'est de l'argent comptant.

ROBINSON.

Pour en toucher la somme, il m'envoie à l'instant.

DARMANT.

Va donc chez mon banquier; mais que chacun ignore...

ROBINSON.

Ne craignez rien, j'ai fait passer encore
L'effet sous le nom de Sudmer,
Négociant de Londre et son ami très cher.
Mon maître, convaincu qu'il lui doit ce service,
Hâtera le moment de lui donner Clarice.

DARMANT.

Clarice à Sudmer?

ROBINSON.

Oui. Monsieur tout à-la-fois,
Au lieu d'une personne, en obligera trois,

Et Clarice sur-tout qui deviendra la femme...

DARMANT.

(*à part.*)

C'en est assez, va-t'en. Quel coup fatal!

SCÈNE III.

LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

Comment! vous travaillez au bonheur d'un rival?
Mais rien n'est si plaisant.

DARMANT.

Raffermissez mon ame;
Je crains de me trahir, et je dois résister.
Je suis impétueux, je me laisse emporter;
Et vous sentez trop bien qu'il faut cacher ma flamme.

LA MARQUISE.

Qu'elle éclate plutôt, livrez-vous à l'espoir.
Quel est donc ce Sudmer, pour entrer en balance
Avec les agréments que vous pouvez avoir?
Vous méritez la préférence;
Le don de plaire est votre lot.
L'excès de modestie est défaut à votre âge;
Soyez plus confiant, plus Français en un mot:
Faites sentir un peu votre avantage.

DARMANT.

Qui s'élève est un fat.

LA MARQUISE.

Qui s'abaisse est un sot.

Cette délicatesse à la fin peut vous nuire,
Et vous avez besoin de vous laisser conduire.
Feu mon mari, marquis de Floricourt,
Qui passoit pour un agréable,
Me consultoit pour être aimable:
Je l'ai rendu l'homme du jour;
Ainsi par mes conseils...

DARMANT.

Souffrez que je m'en passe.
Tout ce que je demande est un profond secret.

LA MARQUISE.

Eh bien! on se taira, monsieur l'amant discret;
Je vous livre à vous-même.

DARMANT.

Oui, faites-m'en la grace.
Tout espoir m'est ravi.

LA MARQUISE.

Clarice vient à nous.

SCÈNE IV.

DARMANT, LA MARQUISE, CLARICE.

CLARICE.

Madame, j'ai recours à vous.
Mon père s'abandonne à la mélancolie.
Tout lui déplaît, l'inquiète, l'ennuie.
Hélas! rendez son sort plus doux.

LA MARQUISE.

Qui, moi? très volontiers.

DARMANT.

O ciel! que faut-il faire?
Parlez.

CLARICE.

Je n'en sais rien; mais cependant j'espère.
Tantôt plongé dans un chagrin mortel,
Il vous entend, de la salle voisine,
Jouer au clavecin un concerto d'Indel,
Et je vois éclaircir l'humeur qui le domine:
Il écoute, il admire, et vos savants accords
Sont comme autant de traits de flamme.
Notre musique anglaise excite ses transports:
Pour la première fois je vois ici, madame,
Le plaisir dans ses yeux et le jour dans son ame.

DARMANT.

Ma sœur, ma sœur, courez au clavecin.

LA MARQUISE.

Monsieur Darmant, il n'est pas nécessaire:
Suivez votre projet; pour moi, j'ai mon dessein.
Adieu. Qu'il est nigaud! mais c'est pourtant mon frère.

SCÈNE V.

CLARICE, DARMANT.

DARMANT.

Restez, belle Clarice; ah! que vous m'êtes chère!

CLARICE, *avec fierté.*

Moi, monsieur?

DARMANT.

Oui, vous, par l'attachement
Que vous montrez pour un si digne père.
Je l'estime, je le révère.

CLARICE.

Il le mérite.

DARMANT.

Assurément.
Mais toujours à mes vœux le verrai-je contraire?

CLARICE.

Vos vœux? Je ne vois pas que ce soit son affaire.

DARMANT, *avec ardeur.*

Ah ! l'amour...

CLARICE, *fièrement.*

Quoi, monsieur?

DARMANT, *se modérant.*

L'amour-propre blessé
Devroit gémir dans mon cœur offensé,
Des efforts impuissants que j'ai faits pour lui plaire.

CLARICE.

Votre dépit s'exprime vivement.

DARMANT, *à part.*

Je ne m'observe pas.

CLARICE.

Est-il quelque mystère?

DARMANT.

Quelque mystère? Nullement:
Mais je sais que milord me hait et me déteste.
Vous partagez ce cruel sentiment?

CLARICE.

La haine! ah! c'est, je crois, le plus cruel tourment;
Et mon cœur n'est point fait pour cet état funeste.
(*à part.*)
Je devrois fuir l'amour également.
Monsieur, croyez-vous que j'approuve
Ces injustes préventions
Qui divisent nos nations?
J'honore la vertu par-tout où je la trouve.

DARMANT, *vivement.*

Oui, la vertu; vous l'inspirez,
Et votre père aussi : c'est vous qui la parez;
Vous la représentez affable et circonspecte;
Elle a pris tous vos traits, afin qu'on la respecte.
J'ai, pour servir l'état, recherché de l'emploi;
Avec ardeur j'ai desiré la guerre :
Vos malheurs l'ont rendue un vrai fléau pour moi,
Et c'est depuis que je vous voi;
Que la paix me paroît le bonheur de la terre.

CLARICE.

Je n'ai garde d'ajouter foi
A des paroles si flatteuses.
C'est votre style à tous. Votre première loi
Est de nous prodiguer des louanges trompeuses.
L'art dangereux de la séduction
Est le trait principal qui vous caractérise;
Cet art que chez nous on méprise
Fait partie, en ces lieux, de l'éducation :
Et cette fausseté que l'agrément déguise...

DARMANT.

Justement, du milord voilà les préjugés.
Vous n'imaginez pas combien vous m'affligez:
Votre air de dédain m'humilie
Plus que l'excès d'un vrai courroux.

CLARICE.

En critiquant votre patrie,
Je voudrois que le trait ne portât point sur vous.

DARMANT.

Quoi! vous m'excepteriez?

CLARICE.

Non vraiment; je n'ai garde:
Je voudrois seulement pouvoir vous excepter.

DARMANT.

Mais, de ma bonne foi qui vous feroit douter?
Peut-on n'être pas vrai lorsque l'on vous regarde?

CLARICE.

Ah! vous reprenez le jargon;
De ce moment je vous laisse.

DARMANT.

Non, non.
Encore un seul instant demeurez, je vous prie.

CLARICE.

J'y consens; mais sur-tout aucune flatterie.

DARMANT, *très modérément.*

Eh bien! Clarice, je promets
Que je ne vous dirai jamais
Ces vérités qui vous déplaisent.
(*avec une froideur contrainte.*)
Il faut, à votre égard, que les desirs se taisent.

Vous leur imposez trop, et mon dessein n'est point...

CLARICE, *d'un air piqué.*

Ah! monsieur, je vous rends justice sur ce point.

DARMANT.

Vous avez bien raison, oui; mais daignez m'entendre :
L'estime peut unir des esprits opposés.

CLARICE.

Oui; mais quand deux pays sont aussi divisés,
Il ne faut pas de sentiment plus tendre.

DARMANT, *avec modération; mais cette modération se perdant par degrés mène à la plus grande vivacité pour finir la tirade.*

Aussi n'en ai-je pas. Je dirai cependant
Que le cœur n'admet point un pays différent.
C'est la diversité des mœurs, des caractères,
Qui fit imaginer chaque gouvernement;
Les lois sont des freins salutaires
Qu'il faut varier prudemment,
Suivant chaque climat, chaque tempérament.
Ce sont des régles nécessaires,
Pour que l'on puisse adopter librement
Des vertus même involontaires;
Mais ce qui tient au sentiment
N'a dans tous les pays qu'une loi, qu'un langage.
Tous les hommes également
S'accordent pour en faire usage.
Français, Anglais, Espagnol, Allemand,
Vont au-devant du nœud que le cœur leur dénote :
Ils sont tous confondus par ce lien charmant,

Et quand on est sensible, on est compatriote.
Malheur à ceux qui pensent autrement!
Une ame sèche, une ame dure
Devroit rentrer dans le néant;
C'est aller contre l'ordre : un être indifférent
Est une erreur de la nature.

CLARICE, *avec vivacité.*

Oh ! c'est bien vrai, monsieur...

DARMANT, *plus vivement encore.*

Ah! Clarice!

CLARICE, *très froidement.*

Il suffit.
Que voulez-vous prouver? Que voulez-vous entendre?

DARMANT.

Moi! j'ai trop de respect, je n'ai rien à prétendre.

CLARICE, *à part.*

Me serois-je trahie?

DARMANT, *à part.*

O ciel ! j'en ai trop dit.

CLARICE.

Mais je crois que j'entends mon père.

DARMANT.

Ma présence
Pourroit l'importuner, et je dois l'éviter.
Je craindrois d'impatienter
Un sage, dont je veux gagner la confiance.

SCÈNE VI.

CLARICE, LE MILORD.

LE MILORD.

On n'y sauroit tenir : quel peuple ! quel pays !

CLARICE.

Qu'avez-vous donc encor, mon père?

LE MILORD.

Je me sens transporté d'une juste colère;
Je ne vois que des jeux, je n'entends que des ris,
Chanteurs importuns, doubles traîtres!
Avec leurs violons, leurs tambourins maudits,
Incessamment, exprès, passer sous mes fenêtres,
Pour me troubler dans mes ennuis.
Tous les jours des sauts, des gambades,
Et tous les soirs des sérénades.
Quand pourrai-je sortir du chaos où je suis?

CLARICE.

Les Français sont gais par usage :
De votre sombre humeur écartez le nuage.

LE MILORD.

Tandis que la discorde, en cent climats divers,
De tant d'infortunés écrase les asiles,
Le Français chante; on ne voit dans ses villes,
Que festins, jeux, bals, et concerts.
Quel dieu le fait jouir de ces destins tranquilles?
Dans le sein de la guerre, il goûte le repos;
Sans peines, sans besoins, et libre sous un maître,

Le Français est heureux, et l'Anglais cherche à l'être.

CLARICE.

Vous pouvez l'être aussi.

LE MILORD.

Ma fille, laissez-moi,
J'ai besoin d'être seul.

CLARICE.

Toujours seul! et pourquoi...

(*Le milord fait un signe de la main, et Clarice se retire.*)

SCÈNE VII.

LE MILORD.

Je me vois retenu chez un peuple frivole,
Qu'on ne peut définir. Plein d'amour pour son roi;
Tout entier à l'honneur, sa principale loi;
Fidèle à ses devoirs; au plaisir, son idole,
Des moments les plus chers il consacre l'emploi.
(*Il s'assied, et après un moment de silence il jette les yeux sur une pendule.*)
Tout ne présente ici qu'un luxe ridicule.
Quoi! l'art a décoré jusqu'à cette pendule?
On couronne de fleurs l'interprète du temps,
Qui divise nos jours, et marque nos instants?
Tandis que tristement ce globe qui balance,
Me fait compter les pas de la mort qui s'avance,
Le Français, entraîné par de légers desirs,

Ne voit sur ce cadran qu'un cercle de plaisirs.
O ciel! est-il tourment plus rude?
(*Un valet du milord entre avec des sacs.*)
Qui vient encore ici troubler ma solitude?
Quoi! toujours! ah! c'est de l'argent.
Je le reçois dans un besoin urgent;
Des secours étrangers il m'épargne la honte.
Tu ne t'es pas trompé? sans doute, j'ai mon compte?

LE VALET.

Oui, milord.

LE MILORD.

Relisons la lettre de Sudmer.
O généreux Anglais, que tu me deviens cher!

(*Il lit.*)

« Milord, vous devez avoir besoin d'argent dans la « situation où vous êtes; je vous envoie une lettre de « change de deux mille guinées. Je compte trop sur « votre amitié pour ne pas être sûr que vous n'offen- « serez pas la mienne par un refus. Mon bras est assez « bien remis, je n'ai pas encore la liberté d'écrire moi- « même: ne me faites point de réponse; je m'embar- « que pour la Caroline; nous nous verrons à mon re- « tour. »

(*après avoir lu, il dit.*)
Les bienfaits de Darmant pour moi sont une offense;
Mais de ceux d'un ami l'on ne doit pas rougir.
Que mon sort est heureux! d'ici je vais sortir:
Oh! j'y mourrois d'impatience.

Porte ces sacs dans mon appartement;
Et dis à Robinson d'aller en diligence
Chercher un autre logement,
Pour vivre seuls dans l'ombre et le silence.

SCÈNE VIII.

LE MILORD, ROBINSON, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

C'est penser merveilleusement.
Vous voulez nous quitter : j'en décide autrement.
Vous paroissez surpris, monsieur?

LE MILORD, *froidement.*

J'ai lieu de l'être.

LA MARQUISE.

Vous êtes un singulier être.
Quoi! depuis un mois environ
Que vous logez dans la maison...

LE MILORD.

C'est à mon grand regret.

LA MARQUISE.

On ne peut vous connoître!
Quatre ou cinq fois je vous ai vu paroître :
Quatre ou cinq fois vous avez dit deux mots,
Encor placés mal à propos.

LE MILORD.

J'en ai trop dit, madame, et votre caractère
S'accorde mal, sans doute, avec le mien.
Je craindrois d'ennuyer.

LA MARQUISE.

Il se pourroit très bien :
Mais pour se rapprocher, se convenir, se plaire,
Fort souvent il ne faut qu'un rien.
Vous avez ce qu'il faut pour être un homme aimable,
Et vous vous efforcez pour être insoutenable !
Oh ! je vous entreprends... Mais écoutez-moi donc,
Demeurez. Je le veux.

LE MILORD.

Madame prend un ton...

LA MARQUISE.

Qui me convient, je suis femme et Française.

LE MILORD, *regardant la marquise avec un air d'intérêt.*

Tant pis.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Causons, milord, ne vous déplaise.

LE MILORD.

Je parle peu.

LA MARQUISE.

Je parlerai pour vous,
Et vous me répondrez, si vous pouvez.
(*Retenant le milord qui veut s'en aller.*)
Tout doux !

LE MILORD.

Je réponds mal.

LA MARQUISE.

Eh bien ! tout à votre aise;
On ne se gêne point chez nous.
En qualité d'homme qui pense,

Je ne crois pourtant pas que monsieur se dispense
D'éclairer ma raison, mon cœur et mon esprit.
Vous êtes philosophe, à ce que l'on m'a dit :
Communiquez un peu votre science.

LE MILORD.

Je pense pour moi seul.

LA MARQUISE.

Ah! quelle inconséquence!
En vain le sage réfléchit,
Si la société n'en tire aucun profit;
On doit la cultiver pour elle, pour soi-même.
Eh! laissez là vos songes creux;
La meilleure morale est de se rendre heureux.
On ne peut l'être seul avec votre système :
Mon instinct me le dit, et mon cœur encor mieux.
La chaîne des besoins rapproche tous les hommes,
Le lien du plaisir les unit encor plus.
Ces nœuds si doux, pour vous sont-ils rompus?
Pour être heureux, soyez ce que nous sommes.

LE MILORD.

O ciel! à des travers on me verroit soumis!
Madame, excusez-moi; mais vous m'avez permis...

LA MARQUISE.

Eh oui! de tout mon cœur j'excuse :
Ne nous ménagez pas, monsieur; cela m'amuse.

LE MILORD.

J'en suis charmé, madame, et selon votre avis
Je dois me réformer, devenir sociable,
Renoncer au bon sens pour être un agréable.

LA MARQUISE.

Mais on gagne toujours à se rendre amusant.

LE MILORD.

Suis-je fait pour être plaisant?
Connoissez mieux l'Anglais, madame; son génie
Le porte à de plus grands objets.
Politique profond, occupé de projets,
Il prétend à l'honneur d'éclairer sa patrie.
Le moindre citoyen, attentif à ses droits,
Voit les papiers publics, et régit l'Angleterre;
Du parlement compte les voix,
Juge de l'équité des lois,
Prononce librement sur la paix ou la guerre,
Pése les intérêts des rois,
Et, du fond d'un café, leur mesure la terre.

LA MARQUISE.

Vous êtes en cela plus plaisant mille fois :
Trop au-dessus de nous sont ces graves emplois.
Libres de tout soin inutile,
Nos heureux citoyens respirent le repos :
La surface des mers voit agiter ses flots;
Mais la profonde arène est constante et tranquille.
Jouissez comme nous.

LE MILORD.

Mais d'un si doux loisir
Quel est le fruit?

LA MARQUISE.

Le plaisir.

LE MILORD.

Le plaisir!

J'entends, et si je veux vous plaire,
Il faut, comme j'ai dit, changer de caractère,
Jouer le rôle fatigant
D'un joli petit—maître et d'un fat élégant.
Ah! lorsque de penser on a pris l'habitude...

LA MARQUISE.

On est sot avec art, maussade avec étude.

LE MILORD.

Il faut avoir l'esprit bien faux,
Pour se prêter à cette extravagance.

LA MARQUISE.

Je m'y prête bien, moi.

LE MILORD.

La bonne conséquence!

LA MARQUISE.

Si vous vous arrêtez à ces légers défauts,
Vous n'êtes pas au bout. La liste en est très ample.
Nous avons mille originaux.
Je pourrois vous citer... Moi, monsieur, par exemple...

LE MILORD.

Je ne ne m'attendois pas à cette bonne foi.

LA MARQUISE.

Je parois ridicule à vos yeux, je le voi;
Mais, tout considéré, quel est le ridicule?
Sous des traits différents dans le monde il circule;
Mais, au fond, quel est-il? Une convention,
Un fantôme idéal, une prévention:
Il n'exista jamais aux yeux d'un homme sage.
Se variant au gré de chaque nation,
Le ridicule appartient à l'usage:

L'usage est pour les mœurs, les habits, le langage;
Mais je ne vois point les rapports
Qu'il peut avoir avec notre ame.
L'homme est homme par-tout : si la vertu l'enflamme,
C'est mon héros, je laisse les dehors.
Quoi! toujours notre esprit fantasque
Ne jugera jamais l'homme que sur le masque?
Nous avons des défauts, chaque peuple a les siens.
Pourquoi s'attacher à des riens?
Eh! oui, des riens, des misères, vous dis-je,
Qui ne méritent pas d'exciter votre humeur.
C'est d'un vice réel qu'il faut qu'on se corrige,
Les écarts de l'esprit ne sont pas ceux du cœur.

LE MILORD.

Comment! vous êtes philosophe?

LA MARQUISE, *gaiement.*

Moi! je ne connois point les gens de cette étoffe,
Ni ne veux les connoître; ils sont trop ennuyeux:
Je cherche à m'amuser, cela me convient mieux.

LE MILORD, *avec un peu d'humeur.*

Toujours l'amusement!

LA MARQUISE.

Oui, milord hypocondre,
Je pourrois censurer les usages de Londre,
Comme vous attaquez nos goûts;
Mais je ris simplement et de vous et de nous.
Que les Anglais soient tristes, misanthropes,
Toujours avec nous contrastés,
Cela ne me fait rien; leurs sombres enveloppes
N'offusquent point d'ailleurs leurs bonnes qualités.

Ils sont francs, généreux, braves; je les estime.

LE MILORD, *avec chaleur.*

Quoi! vous estimez les Anglais?

LA MARQUISE

Assurément! ils ont une ame magnanime,
De l'honneur, des vertus, et je sais d'eux des traits...

LE MILORD.

Vous me charmez.

LA MARQUISE, *à part.*

Bon! son humeur s'apaise.

LE MILORD.

Comment donc, vous pensez?

LA MARQUISE.

Qui? moi? Je n'en sais rien.

LE MILORD.

Ah! vous me séduiriez, si vous étiez Anglaise.
Je goûte dans votre entretien...

LA MARQUISE.

Je ne veux point penser, monsieur; c'est un ouvrage.
Ce que je dis, part de l'esprit, du cœur,
De l'ame, dans l'instant; en vous laissant l'honneur
D'une prétention qui ne convient qu'au sage.

LE MILORD, *prenant la main de la marquise.*

Vous en avez, madame, un plus grand avantage.

LA MARQUISE.

(*à part.*)

Que faites-vous? Il est déconcerté.

LE MILORD, *à part.*

Je demeure interdit; je crois, en vérité,
Que mon cœur, malgré moi...

LA MARQUISE, *à part.*

Cet essai m'encourage.

(*haut.*)

Mais je m'arrête ici, je pense qu'il est tard.

LE MILORD, *l'arrêtant.*

Non, madame.

LA MARQUISE.

Excusez, on m'attend autre part,
Pour arranger un ballet agréable;
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.
Vous seriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MILORD.

Vous vous moquez, je pense, ou c'est mal me connoître.

LA MARQUISE.

Pourquoi me refuser quand vous pouvez en être?
Cessez de chercher des raisons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous pensez, et nous jouissons.
Laissez là, croyez-moi, votre philosophie :
Elle donne le spleen, elle endurcit les cœurs.
Notre gaieté, que vous nommez folie,
Nuance notre esprit de riantes couleurs,
Par un charme qui se varie:
Elle orne la raison, elle adoucit les mœurs;
C'est un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MILORD, *à part.*

Je risque trop à l'écouter,

Je ferai mieux de l'éviter.

(*On entend le son des tambourins.*)

Qu'entends-je encor! quel affreux tintamarre!

SCÈNE IX.

LE MILORD, LA MARQUISE, UN BORDELAIS.

LE BORDELAIS.

Marquise, eh donc! nous allons répéter?

LE MILORD, *à part.*

Où fuir?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MILORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELAIS.

Lé milord est des nôtres.

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MILORD.

Épargnez-moi, je vous supplie.

LE BORDELAIS.

Monsé danse lé muuuet?

LE MILORD.

Eh! je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELAIS.

En deux ou trois léçons nous vous rendrons parfait.

LE MILORD.

Morbleu!

LA MARQUISE.

Dissimulez votre misanthropie.
(*bas, au milord.*) (*au Bordelais.*)
Vous vous déshonorez. Allez, je vous rejoins.

SCÈNE X.

LE MILORD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Rendez-vous digne de mes soins.
Une heure ou deux je veux bien faire trève;
Après cela, je vous enlève.
Point de refus, ou bien vous me déplairiez fort;
Je vous en avertis. Adieu, mon cher milord.
Si nous extravaguons, le plaisir nous excuse:
Bien fou qui s'en afflige, heureux qui s'en amuse.

SCÈNE XI.

LE MILORD.

M'en voilà quitte par bonheur.
Mais je ne devois pas lui marquer tant d'aigreur;
Car malgré son inconséquence,
Je m'aperçois qu'elle a bon cœur,

Et sans qu'elle y songe, elle pense.
Oui, je la jugeois mal, et je sens mon erreur.
Allons, allons, milord, il faut que tu t'apaises;
Fais effort sur toi-même, et pardonne aux Françaises.
On peut s'y faire... Ah! j'aperçois Darmant,
Et sa présence est un tourment.

SCÈNE XII.

LE MILORD, DARMANT.

DARMANT.

Milord, je vous annonce une heureuse nouvelle.
C'est votre intérêt seul...

LE MILORD.

Abrégeons. Quelle est-elle?

DARMANT.

Nous allons renvoyer des prisonniers anglais
Pour pareil nombre de Français;
Je vous ai fait, milord, comprendre dans l'échange;
J'ai tant sollicité...

LE MILORD.

Vous en ai-je prié?

DARMANT.

Je cherche à vous servir.

LE MILORD, *à part.*

Cet homme est bien étrange!

DARMANT.

Quoi! mon empressement...

LE MILORD.

M'a trop humilié :
Je ne veux rien devoir qu'à ma nation même.
M'obliger malgré moi !

DARMANT.

Quoi ! toujours dans l'extrême,
Vous ne prêtez à tout que de sombres couleurs?

LE MILORD.

J'ai fait des dépêches pour Londre :
Si la fortune à mes vœux peut répondre,
Je trouverai sans vous la fin de mes malheurs;
Je reste en attendant.

DARMANT, *à part.*

Me voilà plus tranquille.
Avec regret je l'aurois vu partir.
(*haut.*)
Ma maison est à vous.

LE MILORD, *avec un soupir étouffé.*

Non, non; j'en dois sortir.

DARMANT.

Pourquoi chercher un autre asile?
Qui pourroit ici vous troubler?
A-t-on manqué d'égards?...

LE MILORD.

C'est trop m'en accabler.

DARMANT.

Vous ne me rendez pas justice.
(*à part.*)
Auroit-il soupçonné mon amour pour Clarice?

(*haut.*)
Quelque nouveau sujet excite votre aigreur?
Ah! je sais ce que c'est : vous avez vu ma sœur.
Ses airs évaporés et sa tête légère...

LE MILORD, *à part.*

Veut-il interroger mon cœur?

DARMANT.

Oui, je conçois qu'elle a pu vous déplaire.

LE MILORD.

A quoi bon votre sœur? Je l'excuse aisément;
Elle est d'un sexe...

DARMANT.

Oui, mais son caractère...

LE MILORD.

M'en suis-je plaint?

DARMANT.

Non; poliment...

LE MILORD

Je ne suis point poli.

DARMANT.

Sachez que son système
Est de vous consoler, de vous rendre à vous-même.
Si je ne l'arrêtois, monsieur, journellement,
Vous seriez obsédé.

LE MILORD.

Monsieur, laissez-la faire.

DARMANT.

Non; je lui vais défendre expressément
De vous revoir.

LE MILORD, , *à part.*

Ah! quel acharnement!

DARMANT.

Je cours pour l'avertir...

LE MILORD.

Il n'est pas nécessaire.

DARMANT.

Mais je dois réprimer l'indiscrète chaleur...

LE MILORD.

Je sais ce que j'en pense, il suffit; serviteur.

DARMANT.

Je n'ai qu'un mot, après quoi je vous laisse.
J'aurois été jaloux d'avoir votre amitié;
Mais je n'espère plus que votre haine cesse:
Du moins un peu d'estime, et je suis trop payé.

LE MILORD.

Eh! malgré moi, monsieur, vous avez mon estime.
Je suis votre ennemi, mais sans vous mépriser:
Je ne suis point injuste, et ne puis refuser
Ce qui me paroît légitime.
Mais pour mon amitié, ne l'espérez jamais.
Dans ces temps de discorde, entre Anglais et Français,
Toute liaison est un crime:
De sa patrie on doit prendre l'esprit;
Qui s'en écarte la trahit.

DARMANT.

Imitez donc votre patrie;
Et des préventions dont votre ame est nourrie
Connoissez enfin les erreurs.
Nous allons voir cesser les fléaux de la guerre.

La paix doit réunir la France et l'Angleterre,
Et nous allons bientôt jouir de ses douceurs.

LE MILORD.

La paix! la paix! quelle chimère!
On ne peut jamais l'espérer.
Des intérêts puissants doivent nous séparer.

SCÈNE XIII.

LE MILORD, DARMANT, UN VALET.

UN VALET.

Milord, un Anglais vous demande.

LE MILORD.

Un Anglais! un Anglais! Qu'il entre, et promptement.

SCÈNE XIV.

LE MILORD, DARMANT, SUDMER.

SUDMER, *gaiement et avec vivacité.*

Vive, vive, milord! Ah! quel heureux moment!
Je vous retrouve, et ma joie est si grande...

LE MILORD.

C'est vous, mon cher Sudmer!

SUDMER.

C'est moi, certainement.

DARMANT, *avec étonnement.*

Sudmer! Ah! quel événement!

SUDMER, *considérant Darmant.*

Mais c'est vous-même aussi, je pense.
C'est vous, voilà vos traits; je rends grace au hasard.
Cher milord, attendez.

LE MILORD.

D'où vient donc cet écart?

SUDMER.

Le premier des devoirs est la reconnoissance.
(*à Darmant.*)
Le sort en cet instant a rempli mon espoir.

DARMANT.

Monsieur, je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

SUDMER.

Je suis assez heureux, moi, pour vous reconnoître.

DARMANT.

Mais je n'ai point d'idée...

SUDMER.

Aucune?

DARMANT.

Point du tout.

SUDMER.

Je ne me trompe point, et j'y crois encore être.

LE MILORD, *à part.*

Cet accueil n'est pas de mon goût.

(*Darmant veut se retirer.*)

SUDMER.

Ne vous en allez pas.

DARMANT.

Mais je dois par prudence...

SUDMER.

Vous n'êtes pas de trop, cédez à mon instance,
Et songez que mes sentiments...
(*au milord, en lui montrant Darmant.*)
C'est un homme des plus charmants,
C'est un homme d'espéce unique.

LE MILORD.

Charmant! charmant! parbleu, pour des êtres pensants,
Voilà, sans doute, un beau panégyrique!

SUDMER.

Qu'entendez-vous?

LE MILORD.

Cela s'entend sans qu'on l'explique.
Un homme n'est jamais charmant en bonne part;
Et lorsqu'à la raison on veut avoir égard...

SUDMER.

Je ne vois point à quoi cela s'applique.
(*à Darmant.*)
Remettez-vous aussi mes traits;
Rappelez-vous que je vous dois la vie.
Vous changeâtes pour moi la fortune ennemie.
(*montrant son cœur.*)
Voilà le livre où sont écrits tous les bienfaits.
Vous êtes mon ami, du moins je suis le vôtre.
C'est par vos procédés que vous m'avez lié;
Je m'en souviens, vous l'avez oublié:
Nous faisons notre charge en cela l'un et l'autre.

DARMANT.

Mais vous vous méprenez, monsieur.

SUDMER.

Moi, point du tout; moi, jamais me méprendre,
Quand la reconnoissance en moi se fait entendre,
Et m'offre mon libérateur.
Le sentiment me donne des lumières :
Pour reconnoître un bienfaiteur,
Les yeux ne sont point nécessaires;
Je suis toujours averti par mon cœur.

DARMANT.

Ah! je vois à peu près ce que vous voulez dire.

LE MILORD.

Moi, je ne le vois pas.

SUDMER.

Je vais vous en instruire :
Nous devons publier les belles actions.
Je montois un vaisseau de trente-huit canons;
Je fus, près d'une côte, accueilli d'un orage,
Terrible, violent beaucoup :
J'étois prêt à faire naufrage,
Et les Français avoient de quoi faire un beau coup.
Aussi, monsieur, en homme sage,
Lorsque les vents furent calmés,
En tira-t-il un très grand avantage;
Et nous voyant démâtés, désarmés,
« Je pourrois, me dit-il, prendre votre équipage;
« Mais, pour en profiter, je suis trop généreux;
« On n'est plus ennemi lorsqu'on est malheureux. »
Bref, il me soulagea, m'obligea de sa bourse,
Me rendit mes effets avec la liberté :
Les bienfaits, de son cœur, conloient comme une source.

Peut-on trop admirer sa générosité?

LE MILORD, *avec humeur.*

Tout bienfait, avec lui, porte sa récompense;
On agit pour soi-même en agissant ainsi.
(*bas, à Sudmer.*)
Je suis forcé de l'admirer aussi,
Mais sans tirer à conséquence.

DARMANT.

Jugez la nation avec plus d'équité.
Comme Français, mon premier apanage
Consiste dans l'humanité.
Mes ennemis sont-ils dans la prospérité,
Je les combats avec courage.
Tombent-ils dans l'adversité,
Ils sont hommes, je les soulage.

SUDMER.

Eh! c'est ainsi qu'on pense avec un cœur loyal.
Je ne décide point entre Rome et Carthage.
Soyons humains; voilà le principal.

LE MILORD.

Vous n'êtes pas Anglais.

SUDMER.

Je suis plus; je suis homme.
Qu'avez-vous contre lui? Cette froideur m'assomme.
Esclave né d'un goût national,
Vous êtes toujours partial.
N'admettez plus des maximes contraires;
Et, comme moi, voyez d'un œil égal
Tous les hommes qui sont vos frères.
J'ai détesté toujours un préjugé fatal.

Quoi! parcequ'on habite un autre coin de terre,
Il faut se déchirer, et se faire la guerre?
Tendons tous au bien général.
Crois-moi, milord; j'ai parcouru le monde :
Je ne connois sur la machine ronde
Rien que deux peuples différents;
Savoir, les hommes bons et les hommes méchants.
Je trouve par-tout ma patrie
Où je trouve d'honnêtes gens;
En Cochinchine, en Barbarie,
Chez les sauvages même : allons, soyons unis;
Embrassons-nous comme trois bons amis.
(*à Darmant.*)
Vous serez de la noce, au moins?

DARMANT.

Quoi?

SUDMER.

Je l'exige.
Je vais me marier avec un vrai prodige,
Fille aimable, dit-on, et qui me plaira fort :
Je m'apprête à l'aimer. Quoi! cela vous afflige?

DARMANT.

Moi, je partage votre sort.

SUDMER.

Point de partage, je vous prie,
Sur-tout si la fille est jolie.

DARMANT.

Je respecte les nœuds dont vous serez unis.

LE MILORD.

Ma fille, de ce mariage,

Sans doute sentira le prix;
Je vais, sans tarder davantage,
La préparer, en des instants si doux,
Sur l'honneur qu'elle aura de s'unir avec vous.

SCÈNE XV.

SUDMER, DARMANT.

SUDMER.

Vous connoissez l'objet qn'on me destine?
Hein? Mais, mon cher Français, qu'est-ce qui vous chagrine?
Morbleu! seriez-vous mon rival?
Comment! cela m'est bien égal;
Mais je veux savoir tout-à-l'heure...

DARMANT.

Monsieur, sur ce sujet ne m'interrogez point.

SUDMER.

Ma future chez vous demeure,
Et je veux m'éclaircir d'un point.

DARMANT.

Monsieur, quoi qu'il en soit, vous n'avez rien à craindre.
Clarice est adorable, et je pourrois l'aimer,
Sans que vous eussiez à vous plaindre.
(*à part.*)
Tâchons encor de me calmer.

SUDMER.

Cependant, je remarque un trouble.
Hein? Parlez, hein? Son embarras redouble.

DARMANT.

C'en est assez. Adieu, monsieur.
Jouissez de votre bonheur,
Et de mes sentiments n'ayez aucun ombrage.
On peut aimer Clarice, on peut s'en faire honneur :
Je ne vous dis rien davantage.

SCÈNE XVI.

SUDMER.

C'est parler fièrement ; je prétends découvrir...
J'ai des soupçons qu'il faut que j'éclaircisse.
Ah ! j'aperçois milord, et sans doute Clarice.
Examinons un peu comme je dois agir.
On ne m'a point trompé, je la trouve fort belle,
Belle certainement !

SCÈNE XVII.

LE MILORD, CLARICE, SUDMER.

SUDMER.

Bonjour, mademoiselle.
Je suis Sudmer pour vous servir,
Et je viens remplir votre attente :
Oui, oui, ma belle enfant, je vous épouserai;
Je dis plus, je sens bien que je vous aimerai;
(*au milord.*)
Autrement j'aurois tort. Je la trouve charmante.

CLARICE.

Monsieur.

SUDMER.

Reste à savoir si je vous conviendrai.
M'aimerez-vous aussi?

CLARICE.

Mais, monsieur, je l'espère.
Les volontés du milord sont des lois.
La générosité de votre caractère,
Vos nobles procédés font honneur à son choix;
Et les vertus sur mon cœur ont des droits
Préférables à l'amour même.
Lorsque de la raison on écoute la voix,
On estime du moins en attendant qu'on aime.

SUDMER.

Oh! je suis votre serviteur.
En attendant! c'est bon pour qui pourroit attendre.
Milord, je suis pressé; vous avez un vieux gendre
Qui n'a pas un instant à perdre, par malheur.
Je ne crois pas que l'amour, à mon âge,
Parle beaucoup en ma faveur;
C'est un arrangement que notre mariage.
Notre intérêt commun en aura tout l'honneur:
Cela ne suffit pas; je crois qu'elle est fort sage;
Mais il se peut qu'un autre objet l'engage.

CLARICE.

En tout cas, je saurois commander à mon cœur.

SUDMER.

Bon! voilà le même langage
Que vient de me tenir Darmant.

LE MILORD.

Darmant!

SUDMER.

Elle rougit, et je vois clairement...
N'est-il pas vrai, chère future?
Il se pourroit par aventure...
Hein?

LE MILORD.

Sudmer, de pareils soupçons...

SUDMER.

Pour demander cela, milord, j'ai mes raisons.

LE MILORD.

Mais Darmant est Français, et ma fille est Anglaise;
Elle ne peut l'aimer.

SUDMER.

Conséquence mauvaise;
Les Français ont toujours l'art de se faire aimer.
Je les connois pour gens fort agréables,
Et qui plus est encor, fort estimables;
Il est tout naturel de s'en laisser charmer.

LE MILORD.

Je sais comme ma fille pense,
Je réponds de son cœur : oui, la reconnoissance
Qu'elle sent, comme moi, de vos rares bienfaits,
Doit l'attacher à vous tendrement pour jamais.

SUDMER.

Que parlez-vous de bienfaits, je vous prie?

CLARICE.

Si ma main doit payer ce généreux secours...

SUDMER.

Je ne vous entends point, et je n'ai de mes jours...

LE MILORD.

Vous-même m'écrivez.

SUDMER.

Point de plaisanterie.

LE MILORD.

Moi, plaisanter!

SUDMER.

Vous êtes fou, milord;
C'est depuis quelques jours que je sais votre sort.

LE MILORD.

Mais cependant la chose est sûre,
Et votre lettre que voici;
Tenez.

SUDMER.

Que veut dire ceci?
Ce n'est point là mon écriture.

LE MILORD.

Je le sais bien; mais votre bras cassé...

SUDMER.

Je n'ai pas eu le bras cassé.

LE MILORD.

Qu'entends-je?

SUDMER.

Certainement, vous n'êtes pas sensé.

LE MILORD.

(*à part.*)

Mais lisez donc, lisez. Sa tête se dérange.

CLARICE.

Assurément, je l'ai déja pensé.

SUDMER.

Je suis dans un courroux extrême.
Comment! quelqu'un a pris mon nom
Pour faire une bonne action,
Que j'aurois pu faire moi-même?
Morbleu! c'est une trahison
Dont je prétends avoir raison.
Et vous avez reçu la somme?...

LE MILORD.

Oui, d'un banquier.

SUDMER.

Nommé?

LE MILORD.

Monsieur Argant.

SUDMER.

Il loge?

LE MILORD.

Près d'ici.

SUDMER.

Je vais trouver cet homme;
J'en aurai le cœur net: je reviens à l'instant.

SCÈNE XVIII.

LE MILORD, CLARICE.

LE MILORD.

Tout cela me paroît étrange.
D'où peut venir cette lettre de change,

Et ces autres effets que j'ai déja reçus?
Ce n'est pas de Sudmer! je demeure confus.
Si ce n'est pas de lui, c'est d'un compatriote,
Qui veut m'obliger en secret.
Tel est l'Anglais, il cache le bienfait:
Exactement j'en conserve la note,
Pour m'acquitter de celui qu'on m'a fait;
Pour un homme d'honneur, c'est le plus grand regret
Que de manquer à la reconnoissance,
Et payer un service est une jouissance.
Je ferai tant que nous serons au fait.
Ah çà! venons à vous, ma fille:
Sudmer, par ses grands biens, relève ma famille;
Il vous fait un état certain:
Vous ne répugnez pas à lui donner la main?

CLARICE.

Je dois vous obéir.

LE MILORD.

Vous soupirez, Clarice?

CLARICE.

Oui, mon père, il est vrai.

LE MILORD.

Parlez sans artifice,
Parlez avec sincérité.
Ne dissimulez rien.

CLARICE.

M'en croyez-vous capable?
Je ne sais point trahir la vérité,
Et qui dissimule est coupable.
Je n'ai rien dans mon cœur que je doive cacher

Aux yeux indulgents de mon père.
Est-il quelque secret, est-il quelque mystère
Que dans son sein je ne puisse épancher?

LE MILORD.

A mes desseins vous verrois-je contraire?

CLARICE.

Non, je veux me soumettre à votre volonté.
En Angleterre un cœur n'est point esclave;
Le pouvoir paternel est chez nous limité:
Mais ne soupçonnez pas que jamais je le brave.
Périsse cette liberté
Qui des parents détruit l'autorité!
Ah! je le sens, un père est toujours père;
Sur des enfants bien nés il conserve ses droits.
Quand le devoir en nous grave son caractère,
Rien ne peut effacer cette empreinte si chère.
En vain la liberté veut élever sa voix,
Et dans nos cœurs exciter le murmure;
La loi nous émancipe, et jamais la nature.

LE MILORD.

Vous pensez bien; mais, dites-moi,
Où nous conduit cet étalage?
Sudmer vous déplaît-il?

CLARICE.

Non, mon père; mais...

LE MILORD.

Quoi?

CLARICE.

J'épouserai Sudmer, si c'est votre avantage.

LE MILORD.

J'ai donné ma parole.

CLARICE.

Il aura donc ma foi.
Mais un autre a mon cœur.

LE MILORD.

Expliquez ce langage :
Épouser celui-ci, pour aimer celui-là !
Vous vous formez, ma fille, et j'aperçois déja
Que de ce pays-ci vous adoptez l'usage.
S'il vous plaît, rien de tout cela.
Quel est le nom du personnage?...
Dites-le-moi.

CLARICE.

J'en aurai le courage.
Malgré moi mon cœur s'est soumis.
Les vertus d'un Français...

LE MILORD.

Un de nos ennemis!

CLARICE.

Il ne l'est point; c'est Darmant, c'est-lui-même.

LE MILORD.

Qu'ai-je entendu? Ma surprise est extrême.
Je vois quel est le but de ses empressements.

CLARICE.

Arrêtez. Vos soupçons seroient trop offensants.
Rien ne m'a jusqu'ici fait connoître qu'il m'aime :
L'estime, le respect, sont les seuls sentiments
Qu'il ait osé faire paroître.

Rien aussi de ma part n'a pu faire connoître
Le trouble secret de mes sens.

LE MILORD.

A la bonne heure. Eh bien! puisque je suis le maître,
Vous aimerez Sudmer, et je l'ai décidé.
Songez-y bien; j'ai commandé.

SCÈNE XIX.

LE MILORD, SUDMER, CLARICE.

SUDMER.

Ma foi! moi n'y puis rien comprendre.
J'ai vu votre banquier, votre donneur d'argent;
Il m'a reçu d'un air fort obligeant.
Mais il bat la campagne, et n'a pu rien m'apprendre.
Il m'a dit seulement qu'en cette maison-ci
Par un valet anglais je serois éclairci.

LE MILORD.

C'est mon valet, sans doute.

SUDMER.

Il peut donc nous instruire.

LE MILORD.

Robinson?

SCÈNE XX.

LE MILORD, SUDMER, CLARICE, ROBINSON.

ROBINSON.

Milord?

LE MILORD.

Viens ici.
Il faut tout-à-l'heure me dire
D'où vient l'argent que tu m'as apporté :
Ne cache point la vérité;
Tu sais, dit-on, tout le mystère.

ROBINSON.

Milord, c'est d'un de vos amis.

LE MILORD.

De Sudmer?

ROBINSON.

Oui, la chose est claire.

SUDMER.

De moi, maraud, de moi!

ROBINSON, *à part.*

Me voilà pris.

SUDMER.

Je te surprends en menterie;
C'est moi qui suis Sudmer.

ROBINSON.

Monsieur, j'en suis charmé.
Comment vous portez-vous?

SUDMER.

Qui peut avoir tramé
Une pareille fourberie?
Coquin! j'ai donc le bras cassé?
Oh! je te ferai voir...

ROBINSON.

Doucement, je vous prie.
Quoi! ce n'est donc pas vous dont le cœur bien placé...

SUDMER.

Non, non, certainement.

ROBINSON.

Eh bien! c'est donc un autre.

SUDMER.

Qui donc a pris mon nom?

ROBINSON.

Un nom tel que le vôtre
Doit faire honneur à l'amitié.

LE MILORD.

De ce complot le traître est de moitié.
Déclare vite, ou je t'assomme.

ROBINSON.

Vous m'allez ruiner.

LE MILORD.

Comment?

ROBINSON.

Oui, c'est un fait.
De temps en temps, je reçois quelque somme
Pour m'engager à garder le secret.

LE MILORD.

Ah! tu connois donc?

ROBINSON.

Oui, c'est un fort honnête homme
Qui veut vous obliger, et sans être connu.
Vous savez bien, milord, que je suis ingénu.
Il m'a séduit, et pour lui plaire,
Robinson est fourbe et faussaire.
Oui, c'est de moi que vient toute l'invention;
Mais c'étoit, je proteste, à bonne intention.

LE MILORD.

En un mot, quel est-il?

ROBINSON.

Eh bien! c'est; c'est... notre hôte.

LE MILORD.

Darmant!

CLARICE.

Darmant!

LE MILORD.

L'auteur d'une telle action!
Ah! malheureux!

ROBINSON.

Je reconnois ma faute.

LE MILORD.

Tu mérites punition.
Écoute, aimeroit-il ma fille?

ROBINSON.

Oh! point du tout, milord; il n'oseroit.
C'est générosité toute pure qui brille
Dans ce que pour vous il a fait.

LE MILORD.

Vous, Clarice, êtes-vous instruite?

CLARICE.

Non, je vous jure, et je suis interdite.

LE MILORD.

Je ne comprends rien à cela.
En vérité, son procédé m'étonne.

SUDMER.

Moi, point m'en étonner; je le reconnois là :
Et d'avoir pris mon nom très fort je lui pardonne.

LE MILORD, *à Robinson.*

Je te fais grace; mais ne lui parle de rien.

SCÈNE XXI.

LE MILORD, SUDMER, CLARICE, ROBINSON, LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

La paix est sûre, elle est ratifiée.
Je me fais un plaisir de la voir publiée.
La paix! ce mot seul fait du bien :
Elle est de l'univers le plus tendre lien.
La foule avec transport inonde chaque rue :
Sans être coudoyé l'on ne peut faire un pas;
Sans se connoître on se salue;
On parle, on s'interrompt, on ne se répond pas;
La joie en tous lieux répandue,
En animant les cœurs, égale les états.

CLARICE.

Ce spectacle est charmant, j'en serois attendrie.

LA MARQUISE.

Je viens vous chercher tout exprès,
Pour que vous et milord examiniez de près
Le pouvoir qu'a sur nous l'amour de la patrie.
Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaieté, ce fard de la nature,
Rajeunit les vieillards, leur donne un air plus frais;
D'un coloris si doux la teinte vive et pure
Par-tout imprime ses attraits;
C'est le bonheur qui fournit la peinture,
Et le plaisir de l'ame embellit les plus laids.
La marchande dans sa boutique
Étale ses colifichets,
Répète à tout moment, La paix, la paix, la paix!
De messieurs les Anglais j'aurai donc la pratique.
Et sa petite fille, avec un air comique,
Dit : Ah! maman, comment c'est-il fait un Anglais?
On rencontre plus loin des chansonniers bien ivres,
Raclant du violon et braillant des couplets,
Bons, excellents, quoique mauvais,
Et qui surpassent de gros livres,
Parceque le cœur les a faits.
En un mot, vous verrez que nous autres Français,
Notre plus grand plaisir est d'adorer nos maîtres.
C'est l'amour qui prend soin d'éclairer nos fenêtres.
Le sentiment, voilà notre première loi :
Eh! qui l'éprouve plus que moi?
Je danserai la nuit entière :
Je donnerai le ton, et serai la première
A bien crier, Vive le roi!

LE MILORD.

Vous m'enchantez, madame la marquise :
De mon esprit chagrin vous changez la couleur;
Je sens que la gaieté, qui vous caractérise,
Ne peut se rencontrer qu'avec un très bon cœur.
Darmant, nos nations sont réconciliées;
Par vos traits généreux vous m'avez corrigé;
Et l'amitié surmonte enfin le préjugé :
Que par cette amitié nos maisons soient liées.

DARMANT.

Ah! milord, je vous suis attaché pour jamais.

LE MILORD.

Ces secours détournés qu'avec tant de noblesse
Vous m'avez su fournir par des moyens secrets,
Pour ne point faire ombrage à ma délicatesse,
Je les acquitterai bientôt, grace à la paix :
Mais mon cœur en paiera toujours les intérêts.

DARMANT.

Daignez me regarder comme de la famille.

LE MILORD.

Monsieur, pour vous marquer combien vous m'êtes cher,
Vous signerez le contrat de ma fille,
Que, dès ce soir, je marie à Sudmer.

LA MARQUISE, *riant.*

A cette faveur-là mon frère est bien sensible.

DARMANT, *à part.*

O ciel!

LE MILORD.

Darmant soupire, et la marquise rit!
Mais cela n'est pourtant ni triste ni risible.

LA MARQUISE.

Mais c'est que mon cher frère est sot, sans contredit :
Je m'y connois; tenez, admirez la statue!

DARMANT, *à part.*

Ma sœur.

SUDMER.

Mais en effet, lui paroître interdit.

LA MARQUISE.

C'est qu'il est amoureux de votre prétendue;
Mais grave soupirant, discret, silencieux,
Le respect a toujours étouffé sa parole,
Et tristement, comme une idole,
Son amour n'a jamais parlé que par ses yeux.

SUDMER.

Milord, je pourrois faire une grande sottise
D'épouser votre fille : elle est fort à ma guise;
Mais monsieur pourroit bien être à la sienne aussi
Un petit peu, n'est-ce pas? Hein? Je pense,
Et je vois que, dans tout ceci,
Mon rival doit, au fond, avoir la préférence.
Sous mon nom il a su saisir l'occasion
D'avoir pour vous, milord, un procédé fort bon :
Si je deviens le mari de Clarice,
Il est homme, peut-être, à rendre encor service :
Je suis accoutumé d'être son prête-nom.

LE MILORD.

Darmant, je vous prends pour mon gendre.

CLARICE.

Ah! mon père!

DARMANT.

Ah ! monsieur, en cet heureux instant,
Que j'ai de graces à vous rendre !
Je suis de l'univers l'homme le plus content.

SUDMER.

Cette alliance est fort bien assortie.

DARMANT.

Ma sœur, en même temps, devroit
Consentir à vous être unie :
Ce double hymen ne laisseroit
Aucun soupçon d'antipathie.

LA MARQUISE.

Je craindrois que milord ne fût triste et jaloux.

LE MILORD.

La proposition, il est vrai, m'intimide :
Mais cependant, madame, croyez-vous
Qu'une Française, ayant l'esprit vif et rapide,
Puisse y joindre en effet, par un accord bien doux,
Un caractère assez solide
Pour faire constamment le bonheur d'un époux?

LA MARQUISE.

Avant que de répondre, en faisant mon éloge,
Souffrez, de mon côté, que je vous interroge.
Croyez-vous qu'un Anglais, qui toujours réfléchit,
En prenant une femme aimable et vertueuse,
Ait assez de douceur, de liant dans l'esprit
Pour la rendre constante en la rendant heureuse;
Pour qu'elle s'applaudisse enfin d'être avec lui?
On ne peut guère avoir une femme fidèle,

Qu'en attirant l'amusement chez elle :
Le manque de vertu vient quelquefois d'ennui.

LE MILORD.

Marquise, courons-en les risques l'un et l'autre;
Vous verrez un amant dans un époux soumis :
Et quand la paix confond ma patrie et la vôtre,
Tous mes préjugés sont détruits.

SUDMER.

Daignez, mon cher Darmant, en cette circonstance,
Me soulager du poids de la reconnoissance :
Je sens que je suis vieux, je me vois de grands biens;
Je n'ai point d'héritier, soyez tous deux les miens...
Point de remerciements, ce seroit une offense.
Si je vous sais heureux, mes amis, c'est assez :
C'est vous, c'est vous qui me récompensez.
Mais j'entends retentir les cris de l'alégresse :
Courons tous : le plaisir du cœur
S'augmente encor par le commun bonheur,

LA MARQUISE.

Milord, j'en pleure de tendresse.
Le courage et l'honneur rapprochent les pays;
Et deux peuples égaux en vertus, en lumières,
De leurs divisions renversent les barrières,
Pour demeurer toujours amis.

DIVERTISSEMENT.

On entend une symphonie et des acclamations qui annoncent une fête publique.

Le théâtre représente la vue du port de Bordeaux. On voit des vaisseaux ornés de guirlandes et de banderoles. Des peuples de différentes nations exécutent une fête. Anglais, Français, Espagnols, Cantabres, Portugais, etc., caractérisés par des habits pittoresques, composent diverses danses variées à la mode de leur pays, au bruit des salves d'artillerie. On chante; toutes les nations s'embrassent; la fête se termine par un ballet général.

RONDE.

Nous avons la paix,
Nos craintes cessent,
Les jeux renaissent.
Nous avons la paix:
Ce jour est le jour des bienfaits.
Nos maux finissent,
Nos cœurs s'unissent.
Vivons en frères:
Jamais de guerres:
Que le Français devienne Anglais;
Et l'Anglais, Français.
Par nos accords,
Par nos transports,

Nous donnons un exemple au monde.
Peuples divers
De l'univers,
Venez danser en ronde.
Nous avons étouffé la haine;
Une égale ardeur nous entraîne.
La paix, la paix;
Embrassons-nous, embrassons-nous:
Le même nœud nous unit tous.
Formons une chaîne
Qui dure à jamais.

VAUDEVILLE.

Voici le jour de l'alégresse,
Le plus beau de nos jours;
Plus de soucis, plus de tristesse:
Régnez, plaisirs, amours;
Chacun répète avec ivresse
Ce mot si cher, si plein d'attraits:
La paix, la paix;
La paix, la paix.

Gens à manteau, gens de finance,
Nous gémissons pour vous;
Nos officiers par leur présence
Vont vous éloigner tous:
Le mal n'est pas si grand qu'on pense:
Si vous voulez être discrets,
Eh! paix, paix, paix!
La paix, la paix.

Ne soyez plus, sagesse austère,
En guerre avec l'amour;
C'est un enfant, laissez-le faire:
Passons-lui quelque tour.
Est-ce le temps d'être sévère,
S'il lance en cachette ses traits?
Eh! paix, paix, paix!
La paix, la paix.

Accourez tous près de vos belles,
Volez, guerriers, amants;
Elles vous sont toujours fidèles,
Croyez-en leurs serments:
Consolez donc vos tourterelles,
Mais sans demander leurs secrets.
Eh! paix, paix, paix!
La paix, la paix.

Laissons la fraude et l'artifice,
Terminons tous procès;
Venez ici, gens de justice,
Et suspendez vos frais.
Pour que chacun se réjouisse,
Avocats, laissez le palais.
Eh! paix, paix, paix!
La paix, la paix.

Pourquoi toujours s'entre-détruire,
Savants et beaux esprits?
Tout céderoit à votre empire,

Si vous étiez unis:
Vous vous livrez à la satire,
N'avez-vous pas d'autres objets?
Chantez la paix,
Chantez la paix.

Un mari, pour une grisette,
Néglige sa moitié:
Sa femme, tant soit peu coquette,
A fait une amitié.
De part et d'autre l'on se prête,
On n'approfondit point les faits.
Eh! paix, paix, paix!
La paix, la paix.

LE MILORD, *à la marquise.*

Plus entre nous d'antipathie:
Vous avez trop d'attraits.
Toute raison n'est que folie,
Quand elle est dans l'excès.
Femme d'esprit, femme jolie
Raméne à des principes vrais.
Allons, la paix,
La paix, la paix.

Faisons revivre l'harmonie
Du commerce et des arts,
Et que la paix toujours chérie
Régne de toutes parts.

Ne faites plus qu'une patrie,
Espagnols, Anglais, et Français.
Eh! paix, paix, paix!
La paix, la paix.

SUDMER.

Galants barbons qu'amour inspire,
Ne tentez point le sort;
Le vent nous manque, et le navire
N'ira pas à bon port.
Je sens qu'amour voudroit me dire
Que Clarice a beaucoup d'attraits.
Hein... quoi?... oui... mais
Allons, mon cœur, la paix, la paix.

Jugez de cette bagatelle
Seulement par le cœur,
Et ne nous faites point querelle.
Partagez notre ardeur.
Vous le sentez; c'est notre zéle
Qui peint l'amour de tout Français.
Eh! paix, paix, paix!
Messieurs, la paix.

FIN DE L'ANGLAIS A BORDEAUX.

LES

TROIS SULTANES,

OU

SOLIMAN SECOND,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR FAVART,

Représentée, pour la première fois, au théâtre Français en 1802.

PERSONNAGES.

SOLIMAN SECOND, surnommé le Magnifique, empereur des Turcs.
OSMIN, kislar aga, ou chef des eunuques.
ELMIRE, Espagnole.
DÉLIA, Circassienne.
ROXELANE, Française.
EUNUQUES noirs.
BOSTANGIS.
MUETS, et autres ESCLAVES du sérail.

La scène est à Constantinople, dans le sérail du grand-seigneur. Le théâtre représente une salle des appartements intérieurs du sérail, ornée de tapis, de cassolettes, de sophas, et autres meubles, selon la coutume des Turcs; il y a un sofa garni de carreaux, placé sur l'avant-scène, à droite des acteurs.

LES

TROIS SULTANES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SOLIMAN, OSMIN.

(*Soliman entre d'un air triste, et se promène à grands pas sur le théâtre. Osmin le suit à quelque distance.*)

OSMIN.

Très gracieux sultan, votre esclave fidèle
Attend vos ordres... Mot... Seigneur... je parle en vain.
Seigneur?

SOLIMAN.

Dis-moi, mon cher Osmin:
Depuis qu'à tes soins, à ton zèle,
J'ai confié la garde du sérail,
Et le gouvernement des femmes...

OSMIN.

Parbleu, c'est un rude travail.

SOLIMAN, *continuant.*

Entre mille beautés, ces délices des ames,
En as-tu vu, Osmin, dont les attraits
Égalent ceux d'Elmire ?

OSMIN.

Oh ! non, seigneur; jamais :
Et puisque vous l'aimez...

SOLIMAN.

Ah ! dis que je l'adore.
Que je suis malheureux !

OSMIN.

Fort bien.
Allez, allez, seigneur; il est encore
Un état pire : c'est le mien.

SOLIMAN.

Elmire part, cette Elmire charmante,
Tout à-la-fois si fière et si touchante;
Elmire, mon tourment et mon souverain bien,
Elle va me quitter. Toujours je me rappelle
L'instant qui l'offrit à mes yeux;
Glacée entre nos bras d'une frayeur mortelle,
Elle s'évanouit; ô dieux, qu'elle étoit belle !
En reprenant la vie, elle leva sur nous
De grands yeux bleus, intéressants, si doux,
Embellis encor par ses larmes !
Déja tout occupé du plaisir enchanteur
De faire succéder l'amour à ses alarmes,
Je me flattois d'être aisément vainqueur
D'une ame sensible au malheur.
Je m'abusois, Osmin : enivré de ses charmes,

Je ne fus plus son maître. Hélas! dès ce moment
J'oubliai mon pouvoir, je devins son amant,
Son esclave. Cessez, lui dis-je, de vous plaindre,
Je ne suis pas un tyran odieux:
A vivre sous mes lois je n'ose vous contraindre;
Mais un mois seulement demeurez en ces lieux;
Et je vous promets, belle Elmire,
Que vous serez rendue ensuite à vos parents,
Si mes soupirs vous sont indifférents.
Je l'ai juré, le terme expire,
Que vais-je devenir?

OSMIN.

Elle attendra plus tard.
Seigneur, si je lis dans son ame,
Autant que vous elle craint son départ.

SOLIMAN.

Sur quoi le juges-tu?

OSMIN.

Mais sur ce qu'elle est femme,
Et qu'on n'a pas tous les jours aisément
Un empereur turc pour amant.
Elmire est Espagnole, elle est fière, mais tendre;
Et son cœur en secret ne cherche qu'à se rendre.

SOLIMAN.

Tu lui fais tort.

OSMIN.

Eh! non, non, sûrement.
Chaque matin, à sa toilette,
Elmire vous reçoit.

SOLIMAN.

Oui, mais si froidement!

OSMIN.

Pour mieux vous attirer; manége de coquette,
Et je fonde mon sentiment
Sur des distractions avec art ménagées,
Des négligences arrangées,
Un hasard préparé, qu'on place heureusement,
Et de petites maladresses
Faites le plus adroitement.
Tantôt de ses cheveux on rassemble les tresses,
Pour couronner son front d'un nouvel ornement;
On veut les arranger soi-même.
Moi désintéressé, je sens le stratagème.
Un fidèle miroir réfléchit à vos yeux,
De deux bras potelés les contours gracieux.
Tantôt c'est un ruban qui coule;
Elmire veut le rattacher,
Et d'un soulier mignon fait voir le joli moule:
Alors, comme il faut se pencher,
Dans l'attitude un peignoir s'ouvre;
Elle s'en aperçoit, et sa vivacité
Le tire brusquement, pour cacher d'un côté
Ce que de l'autre elle découvre.
Dans ce désordre, Elmire, en rougissant,
Léve des yeux où la pudeur confuse
Semble demander qu'on l'excuse;
Mais où l'on peut voir cependant
Bien moins d'embarras que de ruse.

Une autre fois sa maladroite main,
Qui veut assujettir un habit du matin,
Se fait une piqûre : on jette
Au loin l'épingle : aie, aie ; on fait un petit cri,
Dont le sultan est attendri ;
Et tandis qu'on en cherche une autre à la toilette,
On vous laisse le temps de fixer un regard,
A travers le tissu d'une gaze assez claire,
Sur une taille élégante et légère,
Qui s'arrondit sans le secours de l'art.

SOLIMAN.

Arrête, Osmin, apprends à mieux connoître
Un objet respectable, adoré de ton maître.

OSMIN.

Eh bien ! j'ai tort, je connois mon erreur :
Vous n'êtes point aimé, seigneur,
Puisque vous ne voulez pas l'être.

SOLIMAN.

Moi, je ne le veux point !

OSMIN.

Mais, non ; c'est un malheur
Qui vous est attaché sans doute :
Vous n'estimez un bien que par ce qu'il vous coûte.
Qu'une jeune beauté cède enfin à vos vœux,
Vous vous en détachez ; qu'elle vous soit sévère,
Vous gémissez, cela vous désespère :
On ne sait trop comment vous rendre heureux.

SOLIMAN.

Il est vrai que mon caractère
Me rend à plaindre.

OSMIN.

Je le vois.
Mais hâtez-vous, seigneur, de faire un choix,
Pour rétablir la paix entre cinq cents rivales;
Car toutes briguent à-la-fois
L'emploi de favorite, et ce sont des cabales,
Des trames, des caquets; enfin c'est un sabbat...

SOLIMAN.

Elmire seule est digne de me plaire.

OSMIN.

Eh bien! soyez moins délicat:
Gardez-la donc, puisqu'elle vous est chère,
Et renvoyez plutôt, seigneur,
Ce nombre superflu d'inutiles femelles,
Que cent de mes pareils, moins nécessaires qu'elles,
Désolent par devoir, ou plutôt par humeur.
Avec des intérêts si différents des vôtres,
Dans ce chaos de volontés,
Ce conflit d'inutilités,
Quand on ne peut tirer parti les uns des autres,
On se hait, se déteste; effet très naturel.
C'est le besoin commun et mutuel
Qui sert de base à la concorde.

SOLIMAN.

C'est ton affaire; et je veux qu'on s'accorde.

OSMIN.

Ma foi, j'aimerois mieux quitter le gouvernail:
On ne tient plus dans le sérail.
Entre autres, nous avons une jeune Française,
Vive, étourdie, altière, et qui se rit de tout;

Elle vit sans contrainte, et n'est jamais plus aise
Que lorsqu'elle me pousse à bout.

SOLIMAN.

A ce portrait je la devine:
N'est-ce point Roxelane?

OSMIN.

Oui.

SOLIMAN.

Depuis plus d'un jour
Je l'étudie et l'examine:
C'est bien la plus drôle de mine!

OSMIN.

Son nez en l'air semble narguer l'amour.

SOLIMAN.

Il faut la contenir.

OSMIN.

Oh! je perds patience.
Quand je la gronde, elle chante, elle danse,
Me contrefait, vous contrefait aussi.
C'est celle-là, qui n'a point de souci,
Qui ne cherche point à vous plaire.

SOLIMAN.

Tu la verrois bientôt changer de caractère,
Si je la flattois d'un regard.
Laissons cela: les présents pour Elmire
Sont-ils prêts?

OSMIN.

Oui, seigneur: puis-je ici l'introduire?

SOLIMAN.

Oui.

SCÈNE II.

SOLIMAN.

Quel tourment! quel funeste départ!
Je n'avois point encore éprouvé ce martyre.
Hélas! faut-il que je soupire
Pour un objet que je perds sans retour!
Elle vient...

SCÈNE III.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN; *plusieurs* ESCLAVES *chargés de présents, qui se tiennent dans le fond du théâtre.*

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ah! je sais ce que vous m'allez dire.
Partez, n'écoutez point la voix de mon amour.
Je vous ai retenue un mois en ce séjour,
Pour vous accoutumer à commander vous-même.
Vous aviez comme moi l'autorité suprême:
Loin d'imposer un joug à votre liberté,
J'ai reconnu l'abus d'une loi tyrannique:
Si les mortels ont droit au pouvoir despotique,
Il n'appartient qu'à la beauté.

ELMIRE.

Seigneur, votre ame généreuse
Me procure un plaisir bien doux;

C'est de vous estimer, c'est d'admirer en vous
La bonté, la douceur; et j'étois trop heureuse.
Les vertus d'un sultan qui se fait adorer
L'emportent sur les droits qu'il tient de la couronne;
Les sentiments que l'on sait inspirer
Rendent plus absolu que les ordres qu'on donne.

SOLIMAN.

Et cependant Elmire m'abandonne!
Et ce jour va nous séparer!

ELMIRE.

Comment! déja le mois expire?

SOLIMAN.

Que dites-vous? Se pourroit-il, Elmire?...

ELMIRE.

Je puis différer mon départ,
S'il vous cause, seigneur, une douleur si vive;
Et par égard je dois...

SOLIMAN.

Si ce n'est que l'égard,
Partez; de mon bonheur il faut que je me prive:
Le vôtre m'est plus cher, je dois le préférer.
Si c'étoit par amour... Je cesse d'espérer...
Allez revoir votre patrie,
Allez embrasser vos parents;
Vous devez en être chérie.

ELMIRE.

Souvent, sur notre sort ils sont indifférents;
Leur amitié s'affoiblit avec l'âge:
Vous avez eu pour moi des soins plus généreux;
Et l'on appartient davantage

A ceux qui nous rendent heureux.

SOLIMAN.

Mon exemple doit être une régle pour eux:
Vous leur direz combien vous m'étiez chère;
(*montrant les présents que portent les esclaves.*)
Ils verront ces présents, tribut d'un cœur sincère.

ELMIRE.

Seigneur, je dois les refuser.

SOLIMAN.

Quoi, vous me feriez cet outrage!
Quoi! vous m'humiliez jusqu'à les mépriser!

ELMIRE.

Je n'emporte que votre image:
Vos traits, si ce n'est par l'amour,
Sont gravés dans mon cœur par la reconnoissance.
Je crois, en quittant ce séjour,
Abandonner les lieux de ma naissance.
(*avec un sentiment joué.*)
Adieu donc, Soliman.

SOLIMAN.

Elmire... vous partez!
Elmire...

ELMIRE, *à part.*

Il s'attendrit, courage.

SOLIMAN.

Et ces présents ne sont point acceptés!
Recevez-les du moins comme le gage
De l'amour le plus pur, et du plus tendre hommage.

ELMIRE.

Non, je n'accepterois des dons si précieux,

Que pour m'en parer à vos yeux.

SOLIMAN.

Eh bien!... Vainement je desire,
Vous êtes insensible aux peines que je sens.

ELMIRE, *avec un trouble affecté.*

Mais...

SOLIMAN.

Achevez... Eh bien!... partirez-vous, Elmire?

ELMIRE.

Seigneur... j'accepte vos présents.

SOLIMAN.

Quoi! mon bonheur...

ELMIRE.

Oui, c'est trop me contraindre:
Qui peut dissimuler n'aime que foiblement;
Tout le temps que l'on perd à feindre
Est un larcin qu'on fait à son amant.
Oui, mon cœur fut à vous dès le premier moment.
Si l'on m'a vu verser des larmes,
La crainte de vous voir échapper à mes vœux
Excitoit seule mes alarmes.

SOLIMAN, *d'un ton qui doit moins marquer sa satisfaction que son étonnement de voir Elmire céder sitôt.*

Ah! je n'espérois pas être sitôt heureux.
(*à part.*)
Osmin me l'a bien dit.

ELMIRE, *vivement.*

Vous m'aimez, je vous aime;
Mon cœur se livre au plus ardent transport:

Je vais contremander moi-même
Les apprêts d'un départ qui m'eût causé la mort.
(*à part.*)
Enfin, enfin, j'ai la victoire.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, OSMIN.

OSMIN.

Seigneur, je vous fais compliment :
Vous êtes, je le vois, dans un ravissement...

SOLIMAN.

Non, je n'aurois jamais pu croire
Qu'elle eût cédé si promptement.

OSMIN.

Comment! depuis un mois qu'elle est à se défendre!
Elle est, ma foi, l'unique, en pareil cas,
Dont le cœur ait tardé si long-temps à se rendre.

SOLIMAN.

Osmin, ne seroit-elle pas
Plus ambitieuse que tendre?
Je ne sais; mais je n'ai point reconnu
Ce trouble intéressant, ce désordre ingénu,
Garant d'une flamme sincère.

OSMIN.

C'est se forger une chimère.

SOLIMAN.

J'aurois voulu jouir de ce tendre embarras
Que par degrés j'aurois fait naître;

Préparer mon bonheur, l'attendre, le connoître,
Combattre des refus et vaincre pas à pas.
Je suis aimé d'Elmire et tout obstacle cesse;
Ah! que mon cœur encor ne s'est-il déguisé?
Ou véritable, ou feinte, à présent sa tendresse
Ne m'offre qu'un triomphe aisé,
Qui n'a rien de piquant pour ma délicatesse.

OSMIN.

Nous y voilà. Peut-on vous résister long-temps?
Pour un monarque est-il des cœurs rebelles?
Dans ce pays sur-tout, il n'est point de cruelles :
On connoît le prix des instants.
Je vous l'ai déja dit, toutes femmes sont femmes :
Croyons-en Mahomet, notre législateur;
La nature prudente imprime dans leurs ames
La complaisance, la douceur.
Eh! pourquoi voulons-nous, injustes que nous sommes,
Exiger des efforts qui passent leur pouvoir?
Tous ces êtres, créés pour le bonheur des hommes,
Sont tendres par état, et foibles par devoir;
Une résistance infinie
Violeroit les lois de l'harmonie,
Détruiroit les accords de la société :
Pour l'intérêt commun, tout est bien ajusté.
Autant vaut Elmire qu'une autre :
Céder est son destin, triompher est le vôtre.

SOLIMAN.

Mon cœur se rend à ses attraits;
Mais quoi! ne verrai-je jamais
Que de ces femmes complaisantes,

De ces machines caressantes?
Je dois me préparer encore à des langueurs,
A des louanges, des fadeurs,
Des ennuis où l'ame succombe!
Ah! si tu vois que je retombe
Dans cet état cruel où l'amour s'assoupit,
Ne m'abandonne pas à moi-même.

OSMIN.

Il suffit.
Mon art vous sera favorable:
Des danses, des chansons, les plaisirs de la table,
Pourront, dans ces moments, égayer votre esprit.

SCÈNE V.

ELMIRE, SOLIMAN, OSMIN.

ELMIRE, *avec un habit plus riche.*

Seigneur, j'ai choisi cet habit;
Si la couleur vous en semble agréable,
C'est celle qui m'ira le mieux.
Comment me trouvez-vous?

SOLIMAN.

Ah! toujours adorable.

ELMIRE.

Je n'ai dessein de plaire qu'à vos yeux.

SOLIMAN.

Avec autant d'attraits, vous êtes toujours sûre
De l'effet de votre parure;
Mais cependant, l'habit que vous avez quitté...

Sans rien me dérober des charmes que j'admire...
Plus naturel... plus simple... oserai-je le dire?
Imitoit mieux votre beauté.

ELMIRE.

J'ai préféré la couleur la plus tendre :
J'ai mieux aimé qu'elle imitât mon cœur.

OSMIN, *à part.*

Oui, oui; c'est le ton qu'il faut prendre.

ELMIRE.

Dans les moindres objets, on doit, avec ardeur,
Marquer l'attention de plaire à ce qu'on aime,
Tous mes sens occupés de ce bonheur suprême...

SOLIMAN, *l'interrompant.*

Elmire...

ELMIRE.

Ah! laissez-moi m'applaudir de mon choix!
Oui, c'est la vérité qui me prête sa voix.
Eh! qui mérite mieux d'être aimé que vous-même?
Tant de vertus qu'en vous nous voyons éclater...

OSMIN, *à part.*

Continue.

SOLIMAN, *avec un peu d'impatience.*

Elmire, de grace,
Ne cherchez point à me flatter.

ELMIRE.

La louange vous embarrasse;
La craindre, c'est la mériter:
Vous m'en êtes plus cher.

SOLIMAN.

Quoi! toujours insister!

OSMIN, *s'apercevant que l'ennui commence à gagner le sultan.*

Seigneur, voulez-vous une fête?

SOLIMAN.

Oui, que pour ma sultane à l'instant on l'apprête.

ELMIRE.

Seigneur, épargnez-vous ce soin :
Une fête! en est-il besoin?
L'amour se suffit à lui-même,
Lui seul doit remplir nos moments.
Solitaire au milieu des vains amusements,
On ne voit que l'objet qu'on aime;
Tous nos sens, tous nos goûts, à lui sont enchaînés;
A tout autre plaisir l'ame est inaccessible :
Les spectacles, les jeux ne sont imaginés
Que pour dédommager de n'être pas sensible.

SOLIMAN.

Les plaisirs sont plus vifs pour les amants heureux;
Leur félicité les augmente.
Les fêtes ne sont que pour eux;
Il n'en est point pour l'ame indifférente.

OSMIN.

C'est fort bien dit : seigneur, si vous le trouvez bon,
Je vais faire danser vos esclaves.

ELMIRE.

Non, non.

OSMIN.

C'est moi qui les enseigne.

SOLIMAN.

Osmin, qu'on avertisse

Cette nouvelle cantatrice
Que j'ai dans mon sérail; on vante son talent.

OSMIN.

Je vais l'envoyer à l'instant.

SCÈNE VI.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Elmire, aimez-vous la musique?

ELMIRE.

Mais... comme il vous plaira; ne cherchez point mon goût.
Vous aimer, vous chérir est mon plaisir unique,
Et vous me tenez lieu de tout.
Si vous m'aimiez de même...

SOLIMAN.

Ah! c'est me faire injure...

ELMIRE.

Vous ne formeriez point, seigneur, d'autre desir.

SOLIMAN.

Elle vient : si je crois ce que l'on m'en assure,
Oui, sa voix vous fera plaisir.
(*Il fait asseoir Elmire à côté de lui sur le sofa de l'avant-scène, et dit, en voyant Délia :*)
Placez-vous. Comment donc! elle a de la figure.

ELMIRE.

Mais... oui... Ses sourcils peints font ressortir ses traits.
Cependant elle perd, quand on la voit de près.

SCÈNE VII.

DÉLIA, SOLIMAN, ELMIRE.

(*Soliman et Elmire sont assis à la turque sur le sofa; Délia avance timidement, s'arrête au milieu du théâtre, et met un genou à terre devant le sultan.*)

DÉLIA, *au sultan.*

A tes ordres, seigneur, Délia vient se rendre.
Osmin m'a dit que tu voulois m'entendre
Je ne m'attendois pas à l'honneur sans pareil...

SOLIMAN, *à Délia, froidement.*

Levez-vous et chantez.

DÉLIA, *se levant.*

Pardon, je suis tremblante.
L'aigle seul a le droit de fixer le soleil.
Que ton ame soit indulgente.
(*Elle chante.*)
Dans la paix et dans la guerre,
Tu triomphes tour-à-tour.
Tu lances les traits de l'amour,
Tu lances les traits du tonnerre.
Mars et Vénus te comblent de faveurs,
Et ta valeur, dans les champs de la gloire,
Remporte la victoire
Aussi rapidement que tu gagnes les cœurs.

SOLIMAN.

Par quel charme mon cœur se sent-il excité?
Sa voix me transporte et m'enchante

ELMIRE.

Ce qui m'en plaît le mieux, c'est que ce qu'elle chante
Est conforme à la vérité.
(*à part, regardant Délia.*)
Mais je crois qu'elle prend un air de vanité.

SOLIMAN.

Elle a je ne sais quoi qui prévient et qui touche.
(*à Elmire, en lui prenant la main.*)
Je veux qu'elle s'attache à vous faire sa cour.
(*en regardant Délia.*)
Ah! que les sons flatteurs d'une si belle bouche
Doivent bien exprimer l'amour!

DÉLIA.

Je vais, si vous voulez, célébrer l'inconstance.

ELMIRE.

C'en est assez.

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ayez la complaisance...
C'est un talent qu'il faut encourager.

ELMIRE, *se contraignant.*

Je me soumets.

SOLIMAN, *à Délia.*

Chantez; ce sera m'obliger.

ELMIRE, *à part.*

C'en est trop, je perds patience.

DÉLIA *chante.*

Jeunes amants, imitez le zéphyr.

(*Pendant que Délia chante, Soliman bat la mesure dans la main d'Elmire. Elmire, qui s'aperçoit de l'attention du sultan pour Délia, retire sa main par un mouvement de jalousie.*)

Il caresse l'œillet, l'anémone et la rose,
Jamais son vol ne se repose;
Nouvel objet, nouveau desir.
De beautés en beautés, sans vous fixer pour une,
Comme lui, voltigez toujours;
Voltigez, et passez de la blonde à la brune;
Les belles sont les fleurs du jardin des amours.

SOLIMAN, *se levant.*

Rien n'est plus parfait à mon gré :
Elle charme à la fois et le cœur et l'oreille
(*à Elmire.*)
Qu'en pensez-vous?

ELMIRE, *avec humeur.*

Son chant est trop maniéré.

SOLIMAN.

Ah! vous avez raison : elle chante à merveille

ELMIRE.

La réponse est très juste; eh bien! écoutez-la.
De votre attention je crains de vous distraire.
(*à part.*)
Cachons-leur mon dépit.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

SOLIMAN, DÉLIA.

SOLIMAN, *qui ne voit, qui n'entend que Délia, ne s'aperçoit point qu'Elmire se retire.*

O belle Delia!
Un cœur, comme il te plaît, change de caractère.
Sur tout ce que tu dis un charme se répand;
Tu chantes l'inconstance, on devient inconstant.
Mais je ne songe pas qu'Elmire...

DÉLIA, *avec un petit air de satisfaction.*

Elle est sortie avec un air piqué.

SOLIMAN.

Comment! je n'ai point remarqué...
C'est l'effet du plaisir que votre voix inspire.

SCÈNE IX.

SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

OSMIN.

Seigneur, on ne peut plus tenir
A l'indocilité de la petite esclave;
Permettez-moi de la punir.
Elle m'insulte, elle me brave,
Elle me fait des tours! Oh! c'est en vérité
Un prodige d'espiègleries.
Je suis toujours l'objet de ses plaisanteries;

Elle pince en riant; méchante avec gaieté,
Elle badine avec la haine,
Et ne connoît nul égard, nulle gêne.
Je suis de ce sérail le premier officier,
Je représente ici la majesté suprême;
Et me désobéir, c'est manquer à vous-même.

SOLIMAN.

Ce caractère est singulier!

OSMIN.

Elle est d'une insolence extrême.

SOLIMAN.

Je veux la voir.

OSMIN.

J'étois dans son appartement;
Je lui défends expressément
D'en sortir, sous peine exemplaire:
Elle me prend par le bras poliment,
Me chasse, rit de ma colère,
Et me suit pour goûter deux plaisirs à la fois;
Pour se plaindre de moi devant vous, et pour faire
Ce que je lui défends. Mais, seigneur, je la vois.

SCÈNE X.

ROXELANE, SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

ROXELANE.

Ah! voici, grace au ciel, une figure humaine.
Vous êtes donc ce sublime sultan
De qui je suis esclave! Eh bien! prenez la peine,

Mon cher seigneur, de chasser à l'instant
(*montrant Osmin.*)
Cet oiseau de mauvais augure.

OSMIN.

Hem ! le début est leste.

ROXELANE.

Allons, allons, va-t'en,
Délivre-nous de ta triste figure,
Sors.

SOLIMAN.

Roxelane, respectez
Le ministre des volontés
D'un maître à qui tout doit obéir en silence.

ROXELANE.

Ah ! ah !

SOLIMAN.

Vous n'êtes pas en France,
Ayez l'esprit plus liant et plus doux,
Et croyez-moi, soumettez-vous :
On punit au sérail le caprice et l'audace.

ROXELANE.

Ce discours a fort bonne grace !
Qu'un empereur turc est galant !
Prenez-vous ce ton-là pour être aimé des femmes?
Vous devez enchanter leurs ames :
En vérité, c'est avoir du talent.
Mais, je vous trouve excellent.
(*montrant Osmin.*)
Et de vos volontés voilà donc le ministre?
Respectons ce magot avec son air sinistre;

Aveuglément nous devons obéir.
Il a vraiment de brillants avantages.
Hom ! si vous le payez pour vous faire haïr,
Il ne vous vole pas ses gages.
Un vrai monstre amphibie, un triste épouvantail,
Jaloux, non pas pour lui, qui sans cesse nous gronde;
Qui, pour nous désoler, nuit et jour fait sa ronde,
Et nous renferme ici, comme dans un bercail.
Ah ! comme il étoit en colère
Pour m'avoir vue hier seule dans vos bosquets !
Est-ce encor par votre ordre? Eh ! quel mal peut-on faire?
Nous est-il défendu d'y respirer le frais?
Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes?
Et quand cela seroit, voyez le grand malheur !
Le ciel, dans l'état où nous sommes,
Nous devroit ce miracle.

OSMIN.

Eh bien ! eh bien ! seigneur,
Qu'en dites-vous?

SOLIMAN, *à Osmin, considérant Roxelane.*

Quel jeu de physionomie !
Qu'elle a de feu dans le regard !

ROXELANE.

Comment ! vous vous parlez à part?
Je vous avertis en amie,
Qu'il n'est rien de plus impoli.
Oui, vous feriez mieux de m'entendre :
Je veux faire de vous un sultan accompli,
C'est un soin que je veux bien prendre.
Commencez, s'il vous plaît, par vous désabuser

Que vous ayez des droits pour nous tyranniser:
C'est précisément le contraire;
Les hommes ne sont faits que pour nous amuser.
Corrigez-vous, cherchez à plaire;
Chez vous on s'ennuie à périr.
Au lieu d'avoir pour émissaire
(*montrant Osmin.*)
Ce prétendu monsieur, que je ne puis souffrir,
Prenez un officier, jeune, bienfait, aimable,
Qui vienne les matins consulter nos desirs,
Et nous faire un plan agréable
De jeux, de fêtes, de plaisirs.
Pourquoi de cent barreaux vos fenêtres couvertes?
C'est de fleurs qu'il faut les garnir.
Que du sérail les portes soient ouvertes,
Et que le bonheur seul empêche d'en sortir.
Traitez vos esclaves en dames,
Soyez galant avec toutes les femmes,
Tendre avec une seule, et si vous méritez
Qu'on ait pour vous quelques bontés,
On vous en instruira. J'ai dit, je me retire:
C'est à vous de vous mieux conduire,
Voilà ma première leçon:
Profitez; nous verrons si vous valez la peine
Qu'on vous en donne une autre.

OSMIN.

Bon!
(*à Soliman.*)
Elle vous parle en souveraine

SCÈNE XI.

SOLIMAN, DÉLIA, OSMIN.

DÉLIA, *à Soliman.*

Vous plaît-il, auguste sultan,
D'écouter encore un air tendre?

SOLIMAN, *d'un ton sec.*

Non, l'heure m'appelle au divan :
On vous fera savoir si je veux vous entendre.

DÉLIA, *à part, en sortant.*

Il a le ton bien imposant;
Il a besoin d'une leçon nouvelle.

OSMIN.

Seigneur, qu'ordonnez-vous d'une esclave rebelle?
Comment dois-je puuir ce mépris insultant?

SOLIMAN, *après un instant de réflexion.*

C'est un enfant, une petite folle,
Il faut l'excuser.

(*Il sort.*)

OSMIN.

Cet enfant
Pourra bien envoyer le sultan à l'école.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

(*Soliman entre, suivi de plusieurs esclaves, officiers de sa personne : l'un porte une petite table d'or carrée, haute de six à huit pouces, et large d'un pied et demi environ ; l'autre pose sur cette table un riche vase de porcelaine; un troisième y place une soucoupe d'or garnie de pierreries, avec deux tasses de porcelaine, et une cuiller faite avec le bec d'un oiseau des Indes très rare, lequel bec est plus rouge que le corail, et de très grand prix ; un quatrième esclave, après que Soliman s'est assis à la turque sur le sofa, lui présente à genoux une grande pipe allumée. Soliman fait un geste de la main ; les esclaves se retirent.*)

SOLIMAN, *fumant par intervalles.*

Je ne sors point de mon étonnement;
Une esclave parler avec cette arrogance!
(*Il fume.*)
Elmire, Elmire, ah! quelle différence!
Que vous méritiez bien tout mon attachement!
Osmin ne revient point; je meurs d'impatience.
(*Il fume.*)

Douceur de caractère, égards, respect, décence...
(*Il fume.*)
Et cette Roxelane... Oui, je suis curieux
De démêler au fond ce qu'elle pense.
C'est la première fois que l'on voit en ces lieux
Le caprice et l'indépendance.
(*Il fume.*)
Nous allons voir ce qu'elle me dira.
Mais il faut s'amuser de son extravagance.
(*Il fume.*)
Osmin ne revient point. A la fin le voilà.
Eh bien?

SCÈNE II.

SOLIMAN, OSMIN.

OSMIN.

Seigneur, j'ai fait votre message.

SOLIMAN.

Que t'a-t-on répondu?

OSMIN.

Seigneur, sur un sofa
Roxelane dormoit...

SOLIMAN.

Parle sans verbiage.
Au fait; le sofa n'y fait rien.

OSMIN.

Aussitôt on l'éveille; elle me voit.

SOLIMAN.

Eh bien?

OSMIN.

Que nous demande ce vieux singe,
Ce marabou coiffé de linge?
Dit-elle en se frottant les yeux.
A ce compliment gracieux,
Je réponds : Trésor de lumière,
Je viens de la part du sultan,
De vos pieds baiser la poussière,
Et vous dire qu'il vous attend
Pour prendre du sorbet avec lui.

SOLIMAN, *vivement.*

Viendra-t-elle?

OSMIN.

Va dire à ton sultan, réplique cette belle,
Que je ne prends point de sorbet,
Et que mes pieds n'ont point de poussière.

SOLIMAN.

En effet...
Tu t'y prends toujours mal; tu pouvois bien attendre...
Osmin, on lui doit des égards.

OSMIN.

Elle en a tant pour nous!

SOLIMAN.

Oui, malgré ses écarts,
Il est certains devoirs qu'à son sexe il faut rendre :
Elle est excusable.

OSMIN, *avec ménagement.*

A vos yeux.

SOLIMAN.

Sa vivacité, sa jeunesse...

OSMIN.

Vous prenez sa défense, elle vous intéresse.
Et cette belle esclave, au gosier merveilleux,
De la part du sultan, n'ai-je rien à lui dire?

SOLIMAN.

A Délia? Non, rien.

OSMIN.

Et votre tendre Elmire...

SOLIMAN.

Elmire! ah! je l'aime toujours.
Mais va trouver Roxelane, va, cours...
Qui peut lever cette portière[1]?

SCÈNE III.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

ROXELANE, *lestement.*

C'est moi.

SOLIMAN.

Vous êtes la première...

[1] Les appartements intérieurs du sérail n'ont point de portes fermantes, mais de riches portières de drap d'or ou d'autres étoffes précieuses. Des eunuques noirs sont de garde nuit et jour à l'entrée en dehors, prêts à exécuter au moindre signal les ordres du grand-seigneur ou du kislar aga. Les femmes n'ont point la permission de se présenter devant sa hautesse sans être annoncées.

(*à part.*)
Mais elle ne sait pas les devoirs imposés;
(*à Roxelane.*)
Passons. Roxelane, excusez :
Je suis fâché qu'on ait eu l'imprudence
D'interrompre votre sommeil.

ROXELANE.

Je m'attends tous les jours à quelque trait pareil.
Ces Turcs sont si polis!

OSMIN, *à part.*

Voyez l'impertinence.

ROXELANE, *à Soliman, qui continue de fumer.*

Mais voudriez-vous bien avoir la complaisance...

SOLIMAN, *qui s'imagine que Roxelane lui demande sa pipe pour fumer, la lui présente.*

Très volontiers, tenez.

(*Roxelane prend la pipe et la jette au fond du théâtre.*)

OSMIN.

Quel attentat!

SOLIMAN, *se levant avec courroux.*

Comment! après un tel éclat...

OSMIN, *saisi d'indignation, passe du côté de Soliman.*

Qu'ordonnez-vous, seigneur?

SOLIMAN, *à Osmin, d'un ton foudroyant.*

Silence.

(*Osmin se retire tout étonné.*)

Roxelane...

ROXELANE, *tranquillement.*

Fi donc! mais cela n'est pas beau.
Comment, comment! Devant des femmes...

Vous qui faites la cour aux dames!
En vérité...

SOLIMAN.

Tout cela m'est nouveau.
(*à Roxelane.*)
Qu'elle est folle! Écoutez, Roxelane.

ROXELANE.

J'écoute.

SOLIMAN.

En France, l'on agit sans doute
Aussi légèrement.

ROXELANE.

A peu près.

SOLIMAN.

Par bonté
Je veux bien excuser votre vivacité:
A l'avenir soyez plus circonspecte.
J'oublie entièrement ce que vous m'avez dit.

ROXELANE.

Vous l'oubliez? Tant pis.

SOLIMAN.

Il faut qu'on me respecte.

ROXELANE.

Tant pis encor.

SOLIMAN.

Comment!

ROXELANE.

Sans contredit:
Vous y perdrez, vous y perdrez, vous dis-je.
Eh! comment voulez-vous, monsieur, qu'on vous corrige?

SOLIMAN.

Me corriger? De quoi donc, s'il vous plait?

ROXELANE.

De quoi? de quoi? Ces sultans me font rire:
Ils pensent que sur eux nous n'avons rien à dire.
Je prends à vous quelque intérêt;
Croyez-moi, bannissons la gêne.
L'amitié me conduit: quand ce seroit la haine,
Vous pourriez y gagner encor;
La haine est franche, elle vaut un trésor;
Nous devons lui prêter l'oreille.
Un ami par pitié foiblement nous conseille.
Notre ennemi connoît tous nos défauts,
D'une gloire usurpée il distingue le faux.
L'amitié dort, la haine veille:
Consultez-la, vous qui voulez régner.
L'orgueil nous trompe, eh! faut-il l'épargner?
Non...

SOLIMAN, *à part.*

Cette femme est étonnante.

(*à Roxelane, fièrement.*)

Brisons là.

ROXELANE, *respectueusement.*

Soit, ce seroit vous fâcher.
Ce n'est pas mon dessein.

SOLIMAN.

Soyez donc plus prudente.

ROXELANE.

La franchise, il est vrai, doit vous effaroucher;
Vos oreilles n'y sont pas faites.

SOLIMAN.

Encor! Vous oubliez qui je suis, qui vous êtes.

ROXELANE.

Qui vous êtes, et qui je suis?
Vous êtes grand-seigneur, et moi je suis jolie :
On peut aller de pair.

SOLIMAN.

Oui, dans votre patrie.

ROXELANE.

Ah! que n'y suis-je encor! Quels dégoûts! quels ennuis!
Vous faites bien sentir quelle est la différence
De ce maudit pays au mien.
Point d'esclaves chez nous; on ne respire en France
Que les plaisirs, la liberté, l'aisance.
Tout citoyen est roi sous un roi citoyen.

SOLIMAN.

A ce que je puis voir, vous seriez enchantée,
Si vous pouviez vous séparer de moi.

ROXELANE.

Assurément; je suis de bonne foi.

SOLIMAN.

Mais si par les plaisirs vous étiez arrêtée,
Si l'on faisoit votre bonheur?

ROXELANE.

En quoi?

SOLIMAN.

Vous ne seriez donc point tentée
De plaire à Soliman, d'obtenir sa faveur?

ROXELANE.

Non.

SOLIMAN.

Vous dites cela d'un cœur!...

ROXELANE.

Je le dis comme je le pense.

SOLIMAN.

Cependant j'ai quelque espérance...

ROXELANE.

Détrompez-vous, c'est une erreur.

SOLIMAN.

Vous ne me rendez pas justice;
Quoi! jamais...

ROXELANE, *minaudant.*

Oh! .. jamais!... Je ne jure de rien.
Une fantaisie, un caprice
Peut décider de tout.

SOLIMAN.

Eh bien!
J'attends tout du caprice et de la fantaisie.
Vous soupez avec moi?

ROXELANE.

Je n'en ai nulle envie.

SOLIMAN.

Je pense que c'est un honneur;
Vous devriez...

ROXELANE.

Je devrois! Eh! seigneur,
Vous devriez plutôt vous-même vous défaire
Des mots humiliants d'honneur et de devoir,
Qui font sentir votre pouvoir,
Sans vous donner le mérite de plaire.

SOLIMAN.

Allons, je le veux bien.

ROXELANE.

C'est agir sensément.
En ce cas laissez-vous conduire:
Vous promettez, et je veux vous instruire.
Çà, faisons un arrangement:
Un souper tire à conséquence,
Et vous n'êtes pas mon amant;
Nous n'en sommes pas là. Pour faire connoissance,
C'est moi qui vous donne à dîner.

SOLIMAN.

Très volontiers. Osmin?

SCÈNE IV.

SOLIMAN, ROXELANE; OSMIN *entre.*

ROXELANE.

C'est à moi d'ordonner.
(*à Osmin.*)
Osmin, fais avertir l'intendant des cuisines [1]
Que je traite ici le sultan.
Que la chère soit des plus fines,
Et que l'on nous serve à l'instant.
Vole...

[1] Le mout-pak émini, intendant des cuisines du grand-seigneur; il a treize cents personnes sous ses ordres.

(Osmin se retourne avec étonnement du côté de Soliman pour savoir son intention.)

SOLIMAN.

Obéis à Roxelane.

(Osmin sort.)

SCÈNE V.

ROXELANE, SOLIMAN.

ROXELANE.

N'avez-vous point quelque aimable sultane
Qui puisse exciter l'enjouement?
Tenez, il faut qu'Elmire vienne:
Vous l'aimez, m'a-t-on dit, assez passablement.

SOLIMAN.

Oui... mais...

ROXELANE.

Et Délia, cette Circassienne,
Dont le gosier vous cause un doux ravissement?
Il faudroit l'inviter.

SOLIMAN.

Il n'est pas nécessaire,
Nous serons seuls.

ROXELANE.

Oui-dà!

SOLIMAN.

J'y compte.

ROXELANE.

Laissez faire,
J'arrangerai tout cela joliment.

SCÈNE VI.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, *à Roxelane.*

Vos ordres sont donnés.

SOLIMAN *tire Osmin à part, et lui dit tout bas:*

Osmin, va chez Elmire,
Va rassurer son cœur, promets-lui que ce soir...

ROXELANE.

Que dites-vous?

SOLIMAN.

(*à Roxelane*) (*à Osmin.*)
Rien, rien. J'irai la voir.

ROXELANE.

Quels secrets avez-vous à dire?

SOLIMAN, *à Osmin.*

Pars.

ROXELANE.

Laissez-le-moi, s'il vous plaît.
J'en ai besoin.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Demeure.

ROXELANE, *à Osmin.*

Et suis comme un arrêt
Tout ce que je vais te prescrire.
(*à Soliman.*)
Et vous, allez vaquer aux soins de votre empire;
Vous reviendrez lorsque tout sera prêt.

SOLIMAN, *à part.*

Non, je n'ai rien vu de ma vie,
De si plaisant. Contentons son envie;
Je veux m'en donner le plaisir.
(*Il sort en faisant une inclination à Roxelane, qui lui rend son salut avec une dignité comique.*)

SCÈNE VII.

ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, *à part, pendant que Roxelane reconduit le grand-seigneur.*

Soliman veut se divertir;
C'est un moment de fantaisie :
Puisqu'elle prend faveur, faisons-lui notre cour;
Son ascendant pourroit nous nuire :
Quitte après tout pour la détruire,
Dès que nous y trouverons jour.
(*à Roxelane.*)
Enfin vous triomphez.

ROXELANE.

Eh quoi! cela t'étonne?

OSMIN.

Oh! point du tout, vous méritez très fort
La préférence qu'on vous donne.
Chacun doit en tomber d'accord.
Quand on a votre esprit, quand on est aussi belle...

ROXELANE, *riant.*

Tout de bon!

OSMIN.

Croyez-en un esclave fidèle
Qui vous est attaché; comptez qu'il n'eu est point
De plus vrai, de plus...

ROXELANE.

Oui, oui, je sais à quel point
Je dois me fier à ton zèle.
Je vous connois, messieurs les courtisans.
Va, va, porte ailleurs ton encens;
Je vois ton cœur à travers ton visage :
Tu veux sacrifier à l'idole du jour.
Ces thermomètres de la cour
Ont cependant quelque avantage;
Ils marquent à coup sûr les changements de temps,
Le froid, le chaud, et le calme et l'orage,
Tantôt hauts, tantôt bas, suivant les accidents;
Ils ne sont bons qu'à cet usage.

(*Huit esclaves noirs entrent et font pendant le reste de cette scène tous les apprêts d'un dîner à la turque: ils étendent un tapis, ensuite un grand rond de maroquin qu'ils couvrent d'une nappe de toile des Indes à fleurs, sur laquelle ils posent une table ronde d'argent massif, haute d'un pied et demi, et de quatre pieds de diamètre, avec un rebord de deux doigts. Ils rangent alentour quatre grands carreaux ornés de réseaux et de glands d'or. Tout cela s'exécute avec promptitude, et dans le silence profond que l'on observe au sérail.*)

OSMIN, *à part.*

Elle me connoît trop pour ne pas l'écraser.

(*haut.*)

Non, je ne sais point déguiser.
En vérité, je suis plus que personne...

ROXELANE.

Voici l'ordre que je te donne,
Suis-le sans rien examiner :
Passe chez Délia; de là va chez Elmire :
Dis-leur que Soliman les attend à dîner;
Mais ne t'avise pas de dire
Que tu viens de ma part; ta tête m'en répond.
Que le sultan même l'ignore.

OSMIN, *à part.*

Par la barbe d'Ali ! tout cela me confond.

ROXELANE.

Comment ! tu ne pars pas encore?
Dépêche, et garde-toi sur-tout de me trahir.

SCÈNE VIII.

ROXELANE, LES ESCLAVES.

ROXELANE.

Oh ! je ne veux point qu'on s'endorme
Quand il s'agit de m'obéir.
Je veux dans ce sérail établir la réforme.
(*apercevant les esclaves.*)
Qu'est-ce que je vois là ? Des carreaux, un tapis !
Allons, allons, ôtez cet étalage.
(*Elle donne du pied dans les carreaux.*)
Un dîner à la turque ! oh ! le plaisant usage !

Vous autres, vous mangez sur la terre accroupis,
Comme des sapajoux. Une table, des chaises;
Suivez les coutumes françaises.
(*Les esclaves marquent leur étonnement par leurs gestes.*)
Eh bien! ils sont tout étourdis.
Que l'on baisse ces jalousies,
Qu'on défende l'entrée au jour,
Et que nous dînions aux bougies:
Leur éclat nous suffit; il répand alentour
Ce demi-jour si doux qui convient à l'amour.
J'oubliois la meilleure chose;
Il nous faut du vin, songez-y.
(*Les esclaves paroissent scandalisés. Ils font entendre par signe qu'il n'y a point de vin dans le sérail.*)
Comment! ils ont horreur de ce que je propose!
Hem? quoi! plaît-il? on n'en a point ici?
Que l'on aille chez le mufti [1],
On en trouvera, j'en suis sûre:
C'est un esprit juste, un cœur droit,
Qui saisit tout le vin: c'est par là qu'il s'assure
Qu'aucun vrai musulman n'en boit.
Il nous en donnera du grec et du champagne,
Tout ce que nous voudrons.

[1] Le mufti est le souverain pontife de la loi mahométane; il affecte une grande simplicité et la régularité la plus exacte; il condamne l'usage du vin, et cependant en boit comme d'autres en secret.

SCÈNE IX.

OSMIN, ROXELANE.

OSMIN.

Étoile du sérail,
Vous êtes obéie, Elmire m'accompagne.

ROXELANE.

(*à part.*)

Fort bien. Je vais songer moi-même à ce détail.
(*à Osmin.*)
Je reviens à l'instant.

SCÈNE X.

ELMIRE, OSMIN.

ELMIRE.

Osmin, quelle est ma joie!
Il est donc vrai que Soliman t'envoie?
Ah! je croyois que Délia...

OSMIN.

Bon! bon! rassurez-vous, ces virtuoses-là,
Tant pour le chant que pour la danse,
Quelquefois au sérail ont une préférence,
Qui ne dure pas plus long-temps
Qu'un entrechat, une cadence.
Il n'en est pas de même chez les Francs,
A ce que l'on dit.

ELMIRE.

Non; elles ont un empire,
Qui bien souvent méne au délire :
Par un aveuglement qu'on ne peut excuser,
A leur art léger et frivole,
Devoir, fortune, honneur, il n'est rien qu'on n'immole;
Le premier des talents est celui d'amuser.
J'avois tout lieu de craindre.

OSMIN.

Eh! non, non : sa hautesse
Ne s'est point prise à ses foibles appas.

SCÈNE XI.

ELMIRE, ROXELANE, OSMIN.

(*Roxelane s'aperçoit qu'Elmire et Osmin se parlent en confidence; elle s'approche doucement, se met derrière eux sur le sofa de l'avant-scène, et les écoute.*)

OSMIN, *continuant sans voir Roxelane.*

Mais un danger d'une autre espéce
Vous menace peut-être.

ELMIRE.

Hélas!
Achéve, Osmin.

OSMIN, *sans voir Roxelane.*

C'est Roxelane.

ELMIRE.

Cette petite esclave? Ah! je ne le crois pas.

Le beau sujet pour faire une sultane!

OSMIN.

Elle seroit peu de mon goût.

ELMIRE.

Un air vif, étourdi, décidé.

OSMIN.

Voilà tout.
Soliman vous rend bien justice;
Mais je crains l'effet du caprice.

ELMIRE.

Comment le prévenir? Osmin,
Daigne recevoir cet écrin,
Et sers-moi.

OSMIN, *prenant l'écrin et le mettant dans son sein.*

De grand cœur, sans rien faire paroître.

ELMIRE.

Intendant des plaisirs, tu régnes sur ton maître.
Il ne voit rien que par tes yeux,
Il n'entend que par tes oreilles;
Tu le guides, tu le conseilles,
Tu décides son choix, tu peux tout en ces lieux.
J'aurois trop à rougir de me voir des égales:
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi;
En toute occasion rabaisse mes rivales;
N'épargne aucun moyen, et dis du bien de moi.

ROXELANE, *haut.*

Fort bien.

OSMIN.

(*à part.*) (*bas, à Roxelane.*
Je suis perdu. Vous me croyez un traître:

En effet, j'en suis un pour vous servir.

ROXELANE *se lève, et présente une bague à Osmin, qui la reçoit; et elle dit, en parodiant Elmire.*

Osmin,
Reçois ce bijou de ma main.
O toi qui régnes sur ton maître,
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi.
J'aurois trop à rougir si j'avois des rivales;
En toute occasion vante-lui mes égales;
Ne me ménage pas, et dis du mal de moi.

ELMIRE.

Cette froide plaisanterie
Vous sied très mal, je vous en avertis.
Oui, Soliman m'est plus cher que la vie;
Je veux avoir son cœur, il n'importe à quel prix.

OSMIN.

L'émulation est louable.
Je vous laisse entre vous disputer cet honneur.
(*à Elmire, bas.*) (*à Roxelane.*)
Comptez sur moi. Je vous suis favorable.

ROXELANE, *avec un souris moqueur.*

Va, je n'ai pas besoin de ta faveur,
Et tu peux protéger Elmire;
Je le permets.

ELMIRE.

Ce fier sourire
Nous décèle un orgueil qu'on pourroit réprimer.

ROXELANE.

C'est douter du succès que de vous alarmer.

OSMIN, *à part.*

Courage! allons; j'aime assez les querelles:
C'est un revenant-bon pour moi.
Le casuel de mon emploi
Est la discorde entre les belles.

(*Il sort.*)

(*Pendant cet aparté d'Osmin, Elmire mesure des yeux Roxelane avec un air fier et dédaigneux.*)

SCÈNE XII.

ROXELANE, ELMIRE.

ROXELANE.

Eh bien! comment suis-je à vos yeux?

ELMIRE.

Comme un objet qui doit m'être odieux;
Je ne le cache point.

ROXELANE, *d'un air ouvert.*

Venez, ma chère amie;
Embrassez-moi. Gardez votre sultan.
Vous croyez que je m'en soucie;
Mais point du tout: allons, débarrassez-nous-en,
Et de grand cœur je vous en remercie.
Qui peut donc encor vous troubler?

ELMIRE.

Roxelane, nous sommes femmes.
Ce n'est pas entre nous qu'il faut dissimuler,
Et nous nous connoissons; je m'attends à vos trames.

ROXELANE.

Eh bien! vous me jugez très mal.

Je resterai toujours esclave, s'il faut l'être :
Mais mon amant ne sera point mon maître ;
Je n'aimerai jamais que mon égal.
Si vous avez moins de délicatesse,
Je vous céde mes droits; usez de votre adresse
Pour réussir dans vos amours.

ELMIRE.

Je n'emploierois que ma tendresse.

ROXELANE.

Et des écrins. Abrégeous ces discours.
Pour vous prouver comme je pense,
Apprenez que c'est moi qui vous prie à dîner,
Avec votre sultan; voyez ma complaisance.
Profitez des moyens que je veux vous donner;
Tâchez que pour vous seule il soit tendre et fidéle.
(*à la cantonade, en élevant la voix.*)
Holà! faites venir ici le grand-seigneur.

ELMIRE, *à part.*

Veut-elle me tromper? J'aurai les yeux sur elle.
(*à Roxelane.*)
Si vous ne cherchez point à troubler mon bonheur,
Comptez sur l'amitié, sur la reconnoissance...

ROXELANE.

Taisons-nous, voici Délia;
Je l'ai fait inviter aussi.

ELMIRE.

Quelle imprudence!

ROXELANE.

Bon! bon! la craignez-vous? on s'en amusera.

SCÈNE XIII.

ROXELANE, ELMIRE, DÉLIA.

ROXELANE, *à Délia.*

Venez sur l'horizon, astre de Circassie:
Aux yeux de Soliman, ce soleil de l'Asie,
Étalez vos brillants appas;
(*à Elmire.*)
Il va paroître. Elmire, je vous prie,
Il faut égayer le repas:
Point de flegme espagnol: vive l'étourderie!
Le sentiment est beau, mais il n'amuse pas.
Qu'en pense Délia?

DÉLIA.

Qu'on doit devant son maître
Rester toujours dans la soumission,
Le silence, l'attention.
La nature a borné notre être:
Pour un amant le ciel nous a fait naître;
Qu'il soit sujet ou souverain,
Il a les mêmes droits; enfin nous devons être,
Par l'arrêt de notre destin,
Esclaves.

ELMIRE.

Compagnes.

ROXELANE.

Maîtresses.

DÉLIA.

Les hommes ont l'empire.

ROXELANE.

Il faut leur commander.

ELMIRE.

Quels sont nos titres?

ROXELANE.

Leurs foiblesses.

DÉLIA.

Encor plus foibles qu'eux, nous devons leur céder.

ELMIRE.

Ne leur disputons rien; n'ont-ils pas en partage
La valeur, le courage,
Les sciences, les arts?

ROXELANE.

Pourquoi s'en alarmer?
Nous en savons plus qu'eux, mille fois davantage.

DÉLIA.

Et que savons-nous?

ROXELANE.

Les charmer.

ELMIRE.

C'est présumer beaucoup.

ROXELANE.

Selon ma fantaisie,
Laissez-moi gouverner le vainqueur de l'Asie,
Quelques jours seulement. Je vous le rends après
Aussi complaisant qu'un Français,
Et l'amène a vos pieds, à vos pieds, j'en suis sûre;

Ce sera sans beaucoup d'efforts.
Je veux ici venger l'honneur du corps.

ELMIRE, *à part.*

Son insolence me rassure;
Elle en sera punie, et je ne crains plus rien.

ROXELANE.

Sa hautesse paroît : cessons notre entretien.
(*à la cantonade.*)
Esclaves, servez-nous.

(*Douze eunuques de l'has-oda* [*chambre suprême*] *apportent trois chaises, un fauteuil, et une table toute servie à la française et garnie de bougies. Les mets sont dans des plats de mertabani, espèce de porcelaine de la Chine, plus précieuse que l'or, par l'opinion où sont les Orientaux qu'elle ne peut contenir aucun poison sans se briser. On ne sert point d'autres vaisselles sur la table du grand-seigneur. Le kilargi bachi* [*intendant de l'échansonnerie et des offices*] *fait poser à terre une cuvette d'or, dans laquelle est un flacon de cristal rempli de vin. Les verres sont sur la table. On descend en même temps du cintre un grand lustre orné de cristaux de différentes couleurs, et d'œufs d'autruches.*)

SCÈNE XIV.

SOLIMAN, ROXELANE, ELMIRE, DÉLIA, OSMIN.

SOLIMAN, *à part.*

O ciel! je vois Elmire.

(*bas, à Roxelane.*)

J'ai cru vous trouver seule; encore Délia?

ROXELANE.

Oui, ce sont les objets que votre cœur desire :
Saluez donc...

(*Soliman salue.*)

Plus bas...

(*Il salue plus bas.*)

Fort bien. Vous y voilà.

(*à Elmire et à Délia.*)

Mesdames, vous voyez un aimable convive,
Un peu novice encor; mais il se formera.

ELMIRE, *à Roxelane.*

Cette saillie est un peu vive,
Roxelane; songez...

SOLIMAN, *bas, à Elmire.*

Laissez, laissez cela.
Elle m'amuse.

ROXELANE.

Allons, placez-vous là;

(*à Elmire et à Délia.*)

Et vous à ses côtés. Je prendrai cette chaise;
Car je fais les honneurs.

SOLIMAN, *étonné de voir une table servie à la française.*

Quel est cet appareil?
Mais je n'ai rien vu de pareil.

ROXELANE.

C'est un dîner à la française.

(*Soliman s'assied dans un fauteuil, Elmire à droite, Délia à gauche, et Roxelane à côté de Délia, un peu sur le devant. Tous les officiers sont rangés autour de la table.*)

(*L'écuyer tranchant s'avance pour couper les viandes avec un grand couteau qui ressemble à un sabre.*)

Que veut cet estafier?

SOLIMAN.

C'est l'écuyer tranchant [1]

ROXELANE.

Les dames serviront; c'est l'usage à présent:
La peine est un peu fatigante;
Mais tout le monde y gagne: une main élégante,
De ses doigts délicats agitant les ressorts,
Découvre cent jolis trésors,
Et donne un goût exquis à ce qu'elle présente.
(*à Elmire, en lui présentant une volaille.*)
Coupez, Elmire.

[1] L'écuyer tranchant n'exerce son emploi que dans les cuisines. Les Turcs n'ont à table ni couteaux ni fourchettes, on leur sert les viandes et même les fruits tout coupés en petits morceaux pour être pris avec les doigts. Comme Roxelane a commandé un dîner à la française, et que les pieces sont entières, l'écuyer tranchant se présente, croyant être nécessaire. Ce n'est point manquer à la coutume que d'introduire ici cet officier.

SOLIMAN.

Oui, l'usage est charmant.
(*à l'écuyer tranchant.*)
Je te supprime.

ROXELANE, *à Délia.*

Et vous très agréablement
Vous verserez à boire à sa hautesse.
(*à Osmin.*)
Donne le vin.

SOLIMAN, *avec étonnement.*

Du vin !

OSMIN, *avec un étonnement plus marqué.*

Du vin !

ROXELANE.

Du vin.
C'est la source de l'alégresse,
C'est l'ame du plaisir.
(*Osmin va prendre avec le bord de sa robe le flacon de vin qu'il pose sur la table en détournant la vue.*)
(*à Osmin.*)
Pourquoi donc ce dédain?
(*à part.*) (*à Osmin.*)
Commençons par l'esclave. Approche : pour ta peine,
De ce flacon tu vas avoir l'étrenne.
(*Roxelane remplit de vin un verre et le présente à Osmin.*)
Tiens.

OSMIN.

Moi, goûter ce breuvage odieux !

ROXELANE, *regardant Soliman.*

Il me désobéit.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Bois.

OSMIN.

O ciel! je frissonne.

(*à Soliman.*)

Seigneur, un musulman...

SOLIMAN.

Eh! fais ce qu'on t'ordonne.

OSMIN, *prend le verre, lève les yeux au ciel, fait une grimace de répugnance, et dit avant que de boire :*

O Mahomet! ferme les yeux.

(*à part, après avoir bu.*)

Bon! bon!

SOLIMAN.

Je ris d'Osmin.

OSMIN, *tendant son verre.*

Seigneur, je me résigne.

ROXELANE.

(*à Osmin.*) (*à Délia.*)

C'en est assez. Allons, charmante Délia,

Versez à Soliman les trésors de la vigne.

Donnez son verre, Elmire.

ELMIRE, *tend le verre du sultan.*

Le voilà.

(*Délia verse.*)

SOLIMAN.

Dispensez-moi.

ROXELANE.

J'entends; vos officiers sont là.

(*Elle fait signe aux officiers et aux esclaves de se retirer. Tous sortent, à l'exception d'Osmin.*)

(*à Soliman.*)

Éloignez-vous. J'approuve la décence.

ELMIRE.

Mais sur ce point, dit-on, vous en manquez en France;
Car devant vos valets, francs espions gagés,
Vous parlez, agissez sans aucune prudence;
Pendant tout le service, autour de vous rangés,
Ils s'amusent tout bas de votre extravagance;
Vos travers, vos écarts, vos propos négligés
Établissent les droits de leur impertinence.

SOLIMAN.

N'en sent-on pas la conséquence?
Dans le jour le plus pur il faut se faire voir,
Et le respect que l'on imprime
Doit être un sentiment, et non pas un devoir.

ROXELANE.

Seigneur, vous gagnez mon estime.
Mais on n'est pas toujours dans la sublimité :
Entre nous, croyez-moi, soyons ce que nous sommes;
Pour qui seroit la volupté,
Si l'on en privoit les grands hommes?
Cette imposante gravité
Qui vous interdit la gaieté
Éloigne cent plaisirs qu'un souverain ignore.
Ah! malheureux qui n'a jamais goûté
Les plaisirs de l'égalité!

(*Elle regarde Soliman d'un air coquet et agaçant.*)
Et celui d'obéir souvent plus doux encore.
Allons, c'est à votre santé.

ELMIRE, *au sultan.*

Vous nous ferez raison.

SOLIMAN.

Il faut vous satisfaire.

(*Il boit avec Elmire, Roxelane, et Délia. Osmin saisit ce moment pour boire en cachette à même le flacon.*)

ROXELANE.

Voilà le moyen de nous plaire.
(*à Soliman, après qu'il a bu.*)
N'est-il pas vrai que ce breuvage est doux?
(*à Délia.*)
Délia, vous rêvez; allons animez-vous:
Vous ne nous dites rien.

DÉLIA, *d'un air réservé.*

Moi, je n'ai rien à dire.

ROXELANE.

Et qu'importe? parlez toujours:
Lorsque la gaieté nous inspire,
Un rien fournit matière à cent jolis discours.

ELMIRE.

Eh! mais, oui: si j'en crois ce que l'on nous raconte,
La langue, en France, est toujours prompte,
Le bon sens ennuyeux jamais ne la conduit,
Et comme d'un volcan la parole élancée,
Part sans attendre la pensée;
On parle toujours bien lorsque l'on fait du bruit.

ROXELANE.

Mais oui, dans les soupers qu'à Paris on se donne,
Sur tout légèrement on discute, on raisonne,
Et l'on n'a jamais plus d'esprit
Que quand on ne sait ce qu'on dit.
Les Français sont charmants.

SOLIMAN, *d'un air complaisant pour Roxelane.*

Et sur-tout les Françaises.

ROXELANE, *montrant Elmire.*

Et les Espagnoles aussi.
Convenez-en.

SOLIMAN.

Sans doute.

ROXELANE.

Allons, prenons nos aises,
Que la liberté règne ici;
(*montrant Elmire.*)
Au cher objet qui vous engage,
Sans vous gêner, parlez de votre amour.

SOLIMAN, *à part.*

Elle veut me piquer, je vais avoir mon tour...
(*haut, à Elmire.*)
Elmire assurément mérite mon hommage.
Ses attraits...

ELMIRE.

Ah! seigneur, c'est un foible avantage.
Rendez plutôt justice à ma sincère ardeur.

ROXELANE.

Ah! nous allons tomber dans la langueur;
Y pensez-vous de tenir ce langage?

Vous le ferez redevenir sultan :
Ne nous gâtez point Soliman.

ELMIRE.

Sans contrainte, sans art, ma tendresse s'explique.

ROXELANE.

Osmin, fais entrer la musique.

(*Osmin fait un signal; tous les musiciens et musiciennes du sérail entrent, et se rangent dans le fond de la salle.*)

(*à Délia.*)

Pendant ce bel entretien-là,
Chantez un air, aimable Délia.

DÉLIA, *chante au son des instruments turcs.*

Dans l'univers tout aime, tout desire;
Du tendre amour tout peint la volupté.
Si le papillon vole avec légèreté,
Un autre papillon l'attire.
Les fleurs, en s'agitant, semblent se caresser,
Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embrasser,
Les oiseaux sont charmés de pouvoir se répondre,
Et le doux murmure des eaux
Est causé par plusieurs ruisseaux
Qui se cherchent pour se confondre.

ROXELANE.

(*à Délia.*)

Ils sont tout occupés de leur amour transi.

(*à un musicien qui tient une harpe.*)

Donnez cet instrument, je veux chanter aussi.

(*On lui donne la harpe ; elle prélude. Le grand-seigneur se lève et va s'appuyer sur le dos de la chaise de Roxelane. Elmire et Délia se lèvent aussi, et se parlent tout bas. Pendant ce temps les officiers enlèvent la table.*)

ROXELANE *chante, et s'accompagne sur la harpe.*

O vous que Mars rend invincible,
Voulez-vous être au rang des dieux?
Défendez-vous, s'il est possible,
D'être esclave de deux beaux yeux.
Vous triomphez par la victoire :
Mais tout l'éclat de votre gloire
S'anéantit devant l'amour,
Et vous cédez à votre tour.
O vous, etc.

SOLIMAN.

Je n'y tiens plus; mon cœur est dans l'ivresse.
(*à Roxelane, en lui donnant le mouchoir.*)
Acceptez...

ROXELANE, *prend le mouchoir et le présente à Délia.*

Délia, recevez ce présent :
C'est sans doute à vous qu'il s'adresse;
C'est le prix de votre talent.

SOLIMAN, *à part.*

Quel mépris!

DÉLIA, *s'inclinant devant le sultan.*

Quel bonheur!

ELMIRE, *se laissant aller sur le sofa.*

J'expire.

SOLIMAN, *après un moment de silence, arrache le mouchoir de la main de Délia et le porte à Elmire.*

Elmire, il est à vous : oui, je déclare, Elmire...

ELMIRE.

Ah! je renais.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Ote-toi de mes yeux.

C'est trop souffrir. Ingrate, tu me braves!
Qu'elle soit mise au rang des plus viles esclaves.

(*Roxelane est emmenée par quatre eunuques noirs. En sortant, elle regarde Soliman avec une fierté noble, qui marque la tranquillité de son ame. Délia se retire confuse. Tous les personnages qui sont sur la scène disparoissent, excepté Osmin que Soliman retient, et Elmire qui s'éloigne dans le fond du théâtre.*)

SCÈNE XV.

SOLIMAN, OSMIN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Viens, Osmin : je suis furieux!

(*Il veut sortir ; Osmin lui fait apercevoir qu'Elmire l'attend.*)

OSMIN.

Mais Elmire, seigneur...

SOLIMAN.

Il faut que je l'évite.

OSMIN.

Mais vous l'aimez.

SOLIMAN.

Oui, je l'aime, je veux...
Oui, je l'adore... Osmin, que je suis malheureux!
Viens, suis-moi, dissipons le trouble qui m'agite.
(*Il sort du côté opposé à Elmire, qui, voyant que Soliman ne la suit point, se retire avec douleur.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ELMIRE.

Soliman ne vient point : je tremble sur mon sort.
Je ne le vois que trop, il aime Roxelane :
Je ne dois qu'au dépit l'honneur d'être sultane.
Mais j'aurai Soliman... Soliman, ou la mort.
L'ambition à l'amour est égale.
Quoi ! je verrois... je verrois ma rivale
Jouir !... Je la perdrai... Dois-je la perdre, hélas !
(*apercevant Soliman.*)
Mais d'un air inquiet il porte ici ses pas.
Il semble m'éviter, il s'arrête, il soupire.
(*à Soliman.*)
Seigneur...

SCÈNE II.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN.

SOLIMAN *voit Elmire, et se retourne du côté d'Osmin.*

Osmin !

ELMIRE, *à Soliman.*

Quel sombre accueil !

SOLIMAN, *à Elmire.*

Rassurez-vous; vous triomphez, Elmire.
(*à Osmin.*)
Un air altier, un fier coup d'œil,
Dans le moment de sa disgrace,
Annonçoit encor son audace.
As-tu remarqué cet orgueil?
(*à Elmire.*)
J'ai conçu des desirs qui vous ont outragée;
Elmire, pardonnez à l'erreur d'un moment.
Roxelane reçoit un juste châtiment:
Hélas! vous êtes bien vengée.

ELMIRE.

Non, je ne le suis pas, si je n'ai votre amour.

SOLIMAN.

Ah! vous le méritez: qu'en ce jour il éclate.
Ce cœur est à vous sans retour;
Oui, sans retour pour une ingrate.

ELMIRE.

Pour une ingrate!

SOLIMAN.

Elle n'est plus à moi:
C'est votre esclave, et je vous l'abandonne.

ELMIRE.

Vous me l'abandonnez?

SOLIMAN.

Oui, oui, je vous la donne,
Et ma parole est une loi.

ELMIRE.

Je l'accepte, il suffit.

OSMIN, *à part.*

Je ne sais plus, ma foi,
Qui je dois protéger; son caprice m'étonne.

SOLIMAN.

Mérite-t-elle aucun égard?

ELMIRE.

Non, puisqu'elle a pu vous déplaire.
Je ne veux point sur elle abaisser un regard;
Je ne pourrois jamais la voir qu'avec colère.
Je veux...

SOLIMAN, *l'interrompant avec une vivacité qui fait apercevoir tout l'intérêt qu'il prend encore à Roxelane.*

Que voulez-vous?

ELMIRE.

Ordonner son départ:
Du sérail qu'elle soit bannie.

OSMIN.

Je lui vais, de grand cœur, annoncer son congé.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Attends, attends, je serois peu vengé;
Elle n'est pas assez punie :
Va la chercher.

ELMIRE, *à Osmin.*

Arrête, Osmin.
(*à Soliman.*)
Seigneur, quel est votre dessein?

SOLIMAN.

Il faut qu'à ses yeux je répare
Mon injustice et mes torts envers vous;

Que devant elle je déclare
Que nous sommes unis par les nœuds les plus doux.
Témoin du bonheur de ma vie,
Qu'elle sente le prix de ce qu'elle a perdu,
(*plus vivement.*)
De ce cœur qui l'aimoit, et qui vous étoit dû.
Excitons chaque jour ses regrets, son envie;
Que, pour attiser son tourment,
La dévorante jalousie
Cherche dans notre flamme un nouvel aliment.

ELMIRE.

Eh! laissons Roxelane.

SOLIMAN.

Il est vrai, je m'égare.
(*après un temps.*)
N'y pensons plus. Qu'elle compare
Votre splendeur, et cet abaissement
Où par sa faute elle se trouve.
Redoublons nos transports, et qu'ils soient remarqués.
On est moins affecté des peines qu'on éprouve
Que des biens que l'on a manqués.
(*à Osmin.*)
Va la chercher...
(*Osmin veut sortir, Elmire l'arrête.*)

ELMIRE.

Un moment.

SOLIMAN, *d'un ton à être obéi.*

Va, te dis-je.
(*Osmin sort.*)

SCÈNE III.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Qu'elle soit confondue; Elmire, je l'exige.

ELMIRE.

Et que voulez-vous exiger?

SOLIMAN.

Vengez-vous, vengez-moi d'une esclave insolente.

ELMIRE.

Croyez-moi, cessez d'y songer.
C'est une Française imprudente,
Dont la légèreté détruit le sentiment;
Qui croit que tout est fait pour son amusement;
Qui croit que le caprice est ce qui rend aimable,
Et dont le cœur n'est point capable
D'un véritable attachement.
Je sais qu'on peut être agréable
Par une gaieté vive, un frivole enjouement:
Mais ce n'est pas assez; il faut être estimable
Pour fixer le cœur d'un amant,
Et la raison rend seule respectable.

SOLIMAN.

Ah! telle est Roxelane en sa frivolité:
Sa raison perce à travers sa gaieté.
D'un nuage léger c'est l'éclair qui s'échappe,
Et dont la lumière nous frappe.

ELMIRE.

Seigneur, c'est la défendre avec vivacité.

SOLIMAN.

Non, je ne prétends point excuser Roxelane.
Mais qu'appréhendez-vous? N'êtes-vous pas sultane?

ELMIRE.

L'orgueil est satisfait, mais le cœur ne l'est pas.

SOLIMAN.

Il le sera, croyez-en vos appas.
(*Soliman aperçoit Roxelane vêtue en vile esclave ; elle s'avance à pas lents, en se couvrant le visage.*)
Je l'aperçois : elle est dans la tristesse,
Et sa main cache un front humilié.
(*à part.*)
N'écoutons point un reste de pitié.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, ELMIRE, ROXELANE.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Approchez, approchez; voilà votre maîtresse.
(*à Elmire.*)
Ordonnez de son sort.

ELMIRE.

Je conçois ses regrets;
Elle est assez punie en perdant vos bienfaits.

SOLIMAN.

Ah! que ce sentiment augmente ma tendresse!
Je sors d'une honteuse ivresse.

(*regardant Roxelane.*)
Je ne sais par quel art elle m'avoit surpris.
De mon égarement innocente victime,
Votre cœur gémissoit; j'en connois mieux le prix.
Qu'elle soit désormais l'objet de nos mépris.
(*à Elmire tendrement.*)
Rendez-moi votre amour, et pardonnez mon crime.

ELMIRE.

On n'est point criminel lorsque l'on est aimé.
(*d'un ton plus bas.*)
Je vous pardonne tout. Mais mon cœur alarmé...

SOLIMAN, *baisant la main d'Elmire, mais regardant toujours Roxelane pour juger de l'état de son ame.*

Il reprend sur le mien un éternel empire.
(*Il examine Roxelane.*)
J'excite ses regrets....
(*Roxelane, pour examiner aussi le sultan, détourne un peu la main dont elle se couvroit le visage: leurs regards se rencontrent, Roxelane rit, et Soliman marque la plus grande surprise. Ce moment doit faire situation.*)
O ciel! je la vois rire.

ROXELANE, *riant à gorge déployée.*

Ah! ah! ah! ah! Seigneur, vous allez vous fâcher;
Mais, malgré mon respect, je ne puis m'empêcher...

ELMIRE.

Quelle nouvelle insulte?

ROXELANE.

Ah! ah! ah!

SOLIMAN.

Quelle audace!

ROXELANE.

Ah! laissez-moi rire, de grace...
Ah! ah! ah! ah!

SOLIMAN.

Je veux savoir pourquoi...

ROXELANE.

Il se peut qu'Elmire vous aime,
Mais vous ne l'aimez pas.

SOLIMAN.

Qui donc aimé-je?

ROXELANE.

Moi.
Je ne suis pas dupe du stratagème.

SOLIMAN.

Vous que je dois punir, qui m'osez outrager!

ROXELANE.

Seigneur, on aime encor, quand on veut se venger.
Si je vous suis indifférente,
Renvoyez-moi : nous y gagnerons tous.
Déja je commençois à me trouver contente.
Pourquoi me rappeler? et quelle est votre attente?
Espérez-vous un sort plus doux?

SOLIMAN.

Eh bien! préférez l'infamie
A toutes les grandeurs...

ELMIRE.

Laissez ce cœur abject.

(*à Roxelane.*)
Roxelane, sortez; vous perdez le respect.

ROXELANE.

Fort bien; c'est parler en amie,
Et je vais éviter votre sublime aspect.
(*Elle veut se retirer; Soliman l'arrête avec colère.*)

SOLIMAN.

(*à Roxelane.*) (*à Elmire.*)
Demeurez, demeurez. Éloignez-vous, Elmire.
Je me retiens à peine, et n'ose devant vous
Laisser échapper mon courroux.
Je vais l'humilier.

ELMIRE.

Seigneur, je me retire;
Mais songez que l'amour n'a que des fers honteux
Lorsque le sentiment n'épure point ses feux.
(*à part, en sortant.*)
Si cet indigne objet remporte l'avantage,
Il n'est point de terme à ma rage.

SCÈNE V.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN, *après un temps.*

Si je cédois à mon transport,
Je rendrois ton état plus cruel que la mort;
Mais je fais grace à ta foiblesse.
Méprise mes bienfaits, la gloire, ma tendresse:

Ton ame ne sent rien, ne connoît point son tort ;
Loin de gémir dans la tristesse...
(*Roxelane sourit.*)
Ah ! tu mérites bien ton sort :
Ton cœur est fait pour la bassesse.

ROXELANE, *fièrement.*

Tu te trompes, sultan : céder à son malheur
Est l'effet d'une ame commune.
Modeste au sein de la grandeur,
Tranquille et fier dans l'infortune,
C'est à ces traits qu'on connoît un grand cœur.

SOLIMAN.

Un grand cœur est fier sans audace :
Quand le sort a marqué sa place,
Il cède ; lorsqu'il veut braver,
Il se rabaisse, au lieu de s'élever.

ROXELANE.

Moi, je ne brave rien ; ce n'est pas mon système :
Mais dans les fers, ou sous le diadème,
On ne me verra point changer.
Aussi gaie, aussi franche, enfin toujours la même,
Je sais jouir de tout sans craindre le danger.
Mon bonheur n'est jamais dans ce qui m'environne ;
Il est en moi : rien ne m'étonne.
Tenez... Je ris toujours. Eh ! pourquoi m'affliger ?
(*gaiement.*)
Le monde est une comédie ;
Malgré l'intérêt que j'y prends,
Je m'en amuse, et j'étudie
Les ridicules différents.

Vos grandeurs sont des mascarades;
Jeux d'enfants que tous vos projets;
Lorsque la toile tombe, empereurs et sujets,
Tous sont égaux et camarades.

SOLIMAN.

Achevez, achevez, épuisez les bontés
D'un maître que vous irritez.

ROXELANE, *d'un ton plus grave.*

Oui, vous êtes mon maître ; à vous on m'a vendue:
Mais vous a-t-on donné quelque droit sur mon cœur?
Et, de mon gré, me suis-je enfin rendue?
Essayez de me vaincre, employez la rigueur:
Qui ne craint rien n'est point dans l'esclavage.

SOLIMAN.

Ah! Roxelane, quelle image!
Me croyez-vous un barbare, un tyran?
Ah! connoissez mieux Soliman:
Il n'abusera point de son pouvoir suprême,
Pour obtenir un cœur à ses vœux refusé:
Allez, ne craignez rien d'un amour méprisé;
Je vous abandonne à vous-même.

ROXELANE.

Que vous dites cela d'un petit air aisé!
(*en minaudant.*)
Venez, venez, on vous pardonne.
En vérité, je suis trop bonne.

SOLIMAN.

Qu'espérez-vous?

ROXELANE.

Vous remettre l'esprit;

Vous guérir de votre foiblesse.
Vos fureurs, vos dédains, sont l'effet d'un dépit
Qui prouve encor votre tendresse.
(*avec sentiment.*)
Vous avez le cœur bon, et cela m'intéresse.

SOLIMAN, *à part.*

Je voulois la confondre, et je reste interdit.
De mes transports elle se rend maîtresse.
(*à Roxelane, avec un peu d'émotion.*)
Il est vrai, je vous chérissois;
Mais à présent...

ROXELANE, *tendrement.*

A présent on m'abhorre.

SOLIMAN.

Oui, je t'aimois, ingrate. O dieux! je t'aime encore...
Je t'aime encore, et je te hais.
Ces mouvements opposés que j'ignore
Mais elle s'attendrit...

ROXELANE.

Je pleure de pitié.
Vous me touchez, et je vois avec peine
Un superbe empereur qui s'est humilié;
Qui d'une esclave a fait sa souveraine,
Sans pouvoir à son sort être jamais lié.

SOLIMAN.

Eh! qui m'en empêche?

ROXELANE, *avec sentiment.*

Moi-même.
Vous méritez que l'on vous aime;
Mais je vous plains d'être sultan.

A vous parler sans flatterie,
J'eus des amants dans ma patrie,
Qui ne valoient pas Soliman.

SOLIMAN.

Et vous avez aimé?

ROXELANE.

Pourquoi non, je vous prie?
Croyez-vous que, vive, jolie,
Et dans l'âge de plaire, on a jusqu'à présent
Gardé son cœur, ce fardeau si pesant?
Pour qui? pour le Grand-Turc? Mais quelle extravagance!
Je devois prendre patience?
(*en riant.*)
Je devois vous attendre? Ah! vous êtes plaisant!

SOLIMAN.

Quoi! vous avez aimé? Ciel! j'en aurai vengeance.
Ah! périssent les imposteurs
Qui m'ont trompé, trahi!

ROXELANE.

Pourquoi donc ces fureurs?
Écoutez, écoutez; ayez la complaisance
D'entendre un peu ma confidence.

SOLIMAN.

Sortez.

ROXELANE.

Vous me rappellerez;
Car je vois que vous m'adorez.
Ce badinage qui vous pique
Me met au fait.
(*Elle fait deux pas pour se retirer.*)

SOLIMAN, *à part.*

Elle est unique.

(*à Roxelane.*)

Restez.

ROXELANE, *revenant.*

J'avois bien dit. Venez, allez-vous-en,
Restez. En vérité, mon aimable sultan,
Vous avez la tête tournée.
De ces misères-là je suis fort étonnée:
Où donc est le grand Soliman,
Qui fait trembler l'Europe et l'Afrique et l'Asie?
Une petite fantaisie
Trouble l'esprit d'un monarque ottoman.
(*d'un ton ferme et avec noblesse.*)
A quoi s'occupe ici le plus brave des princes?
L'Arabe révolté menace tes provinces,
Cours le punir, laisse gémir l'amour:
Donne-lui, si tu veux, des soins à ton retour.

SOLIMAN, *à part.*

De quel éclat frappe-t-elle mon ame!
Est-ce un génie, est-ce une femme,
Qui me présente le miroir?
(*à Roxelane.*)
Quel être êtes-vous donc? Quel être inconcevable!
Tout à-la-fois frivole et respectable,
Vous séduisez mon cœur et tracez mon devoir.

ROXELANE, *affectueusement.*

Je ne suis rien que votre amie.

SOLIMAN.

Ah! soyez-la toujours; soyez-la, je vous prie.

Jusqu'à présent on m'a flatté ;
Il n'appartient qu'à vous de me faire connoître
Et l'amour et la vérité :
Mais que je sois heureux autant que je dois l'être !
Que votre cœur...

ROXELANE.

Ah ! je vous vois venir.
Eh bien, mon cœur?

SOLIMAN.

Pourrai-je l'obtenir?
La haine que pour moi vous avez fait paroître...

ROXELANE.

Mais ce n'est pas vous que je hais :
C'est l'abus de votre puissance,
Qui nous tient dans la dépendance ;
Ce sont ces gardiens si révoltants, si laids,
Supplices des yeux et des ames.

SOLIMAN.

Vous savez que j'ai cinq cents femmes
Qu'ils doivent gouverner.

ROXELANE.

Cinq cents !
Mais, entre nous, cinq cents !... cela m'étonne.

SOLIMAN.

Ici c'est un usage établi de tout temps ;
Ce sont nos lois ; c'est un faste du trône,
Qui sert moins au bonheur qu'à l'orgueil des sultans.

ROXELANE.

Voilà des lois bien généreuses,
Et cinq cents femmes bien heureuses !

Vous prétendez peut-être encor
Que de votre hautesse elles soient amoureuses?
Car vous êtes tout leur trésor.

SOLIMAN.

On les voit à l'envi s'empresser à me plaire.

ROXELANE.

Vraiment, quand on est seul, on devient nécessaire.
Oubliez votre autorité,
Obtenez un cœur de lui-même,
Vous serez sûr alors que l'on vous aime.
Si vous surmontiez ma fierté,
Vous croiriez qu'en cédant à l'ardeur la plus pure
J'aimerois par orgueil ou par timidité;
Je dois m'épargner cette injure:
L'amour devient suspect, s'il n'a sa liberté.

SOLIMAN.

Oui, je sens que l'amour veut un juste équilibre;
Roxelane, vous êtes libre.
De mon bonheur décidez à l'instant.

ROXELANE.

Seigneur, ma maîtresse m'attend.

SOLIMAN.

Qui donc?

ROXELANE.

Elmire.

SOLIMAN.

Ah! soyez son égale.

ROXELANE.

Vous m'avez soumise à sa loi.

SOLIMAN.

Entre elle et vous il n'est plus d'intervalle.
Vous êtes libre, et je prends tout sur moi.

ROXELANE, *du ton de la reconnoissance et du sentiment le plus tendre.*

Seigneur, tant de bonté me touche.
Jamais mon cœur ne suffira...
Souffrez que je m'éloigne... Osmin vous apprendra
Ce que n'ose dire ma bouche.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN *appelle Osmin.*

(*à part.*)

Osmin! Enfin ce cœur farouche
De quelque espoir flatte mes vœux.

(*à Osmin.*)

Enfin, mon cher Osmin, tu me verras heureux.

OSMIN.

Oui, seigneur, la sultane Elmire...

SOLIMAN.

Roxelane a sa liberté.
Je l'aime, j'obtiendrai le bien que je desire!
Conçois-tu ma félicité?
Cet amour pur, né de l'égalité,
Que réciproquement l'un à l'autre on s'inspire,
Ce bien que j'ignorois, te l'imagines-tu?

OSMIN, *en soupirant.*

Non, seigneur.

SOLIMAN.

Ne crois pas que ce soit le caprice
Qui m'entraîne vers elle, Osmin; c'est la justice,
C'est la raison, c'est la vertu.
N'examinons plus rien, je l'aime.
Avant de la connoître, une sombre langueur,
Au milieu des plaisirs, engourdissoit mon cœur;
Je jouissois de tout, sans jouir de moi-même;
Que dis-je? rien ne pouvoit me charmer:
L'indifférence est le sommeil de l'ame.
Un feu triste et couvert cherchoit à s'animer;
Roxelane paroît, elle y donne la flamme:
Je lui dois le bonheur d'aimer.

OSMIN.

Pauvre Elmire!

SOLIMAN.

Elle aura toujours même avantage.
Nos lois admettent le partage.
Roxelane t'attend; c'est pour te confirmer
Un doux aveu qui de mon sort décide,
Un aveu que j'ai lu dans son regard timide,
Et que sa bouche a craint de m'exprimer:
Va, cours; de mon bonheur tu viendras m'informer.

SCÈNE VII.

SOLIMAN; UN MUET, *qui présente à genoux une lettre de la part d'Elmire.*

SOLIMAN.

Qu'est-ce? C'est de la part de la sultane Elmire.
Lisons; que peut-elle m'écrire?
Je sens qu'elle doit s'alarmer.
(*Il lit.*)
« Sultan, ta parole est sacrée;
« Roxelane est à moi, je puis en disposer.
« Je venge ton pouvoir, qu'on ose mépriser:
« Une saïque [1] préparée,
« Pour jamais, à l'instant éloigne de ces lieux
« L'esclave que tu m'as livrée.
« Tu ne reverras plus un objet odieux,
« Et je t'épargne ses adieux. »
(*Après avoir lu, il frappe des mains. A ce signal, les noirs, les muets, et les bostangis paroissent, reçoivent ses ordres, et courent les exécuter.*)
Noirs, muets, bostangis, il y va de la tête;
Qu'on cherche Roxelane: allez, et qu'on l'arrête.
Je ne la verrai plus! Ah! quelle trahison!
Je suis juste, Elmire a raison;
J'ai donné Roxelane... Ah! trop barbare Elmire,
S'il faut vous payer sa rançon,

[1] Navire turc.

Prenez tous mes trésors et tous ceux de l'empire;
Mais j'exige sa liberté.
(*au muet qui lui a apporté la lettre d'Elmire.*)
Annonce-lui ma volonté.

SCÈNE VIII.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN.

Osmin, je t'attendois avec impatience;
Viens-tu rendre le calme à mon cœur agité?
Te suit-elle?

OSMIN.

Seigneur, elle m'a protesté
Que le respect, l'estime et la reconnoissance...

SOLIMAN.

Ah! c'est trop peu... trop peu...

OSMIN.

Donnez-vous patience:
J'ai vu couler ses pleurs, et j'en suis pénétré;
Elle vous aime.

SOLIMAN.

O flatteuse espérance!

OSMIN.

Elle s'embarque pour la France.

SOLIMAN.

Elle s'embarque!... Ciel! je suis désespéré.
Courons.

OSMIN.

Rassurez-vous, seigneur, on vous l'amène.

SCÈNE IX.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

Roxelane, venez; vous me tirez de peine.
Elmire osoit...

ROXELANE.

Seigneur, ne la condamnez point.
Il est tout naturel que votre favorite
Cherche à se conserver un rang qu'elle mérite.
Nous étions d'accord sur ce point:
Je la priois avec instance
De me sauver, de hâter mon départ,
De ne souffrir aucun retard.
C'est ma faute.

SOLIMAN.

Et voilà quelle est ma récompense?

ROXELANE.

De quoi vous plaignez-vous? Ai-je ma liberté?
S'il ne faut pas que j'en jouisse...

SOLIMAN.

Mais enfin je m'étois flatté...

ROXELANE.

J'entends; vous exigez le prix de ce service.
C'est pour son intérêt que l'on est généreux.
Voilà les hommes.

SOLIMAN.

Mais le sort le plus heureux,

Les honneurs du sérail...

ROXELANE.

Moi, que je m'avilisse
Jusqu'à les recevoir! ils ne sont pas pour moi;
Quel titre aurois-je ici pour y donner la loi?

SOLIMAN.

Ainsi, mon amour, ma puissance,
N'ont rien qui soit digne de vous?

ROXELANE, *avec trouble, embarras, et tendresse.*

Non... Laissez-moi vous fuir... Peut-être que l'absence...
Nous pourrons, vous et moi, jouir d'un sort plus doux.
Je vous crains, je me crains moi-même.

SOLIMAN.

Je ne vous comprends pas.

ROXELANE, *à part.*

Mon cœur est oppressé.

SOLIMAN.

Achevez.

ROXELANE.

Eh bien! quoi? Quelle rigueur extrême!
Quand vous saurez que l'on vous aime,
En serez-vous plus avancé?

SOLIMAN.

Quoi! vous m'aimez?

ROXELANE

Laissez-moi.

SOLIMAN.

Roxelane,
Vous m'aimez?

ROXELANE.

Oui, mais n'en espérez rien.
Maîtresse d'un penchant que ma fierté condamne,
Allez, j'y remédierai bien.

SOLIMAN.

M'aimer, me fuir; mais quelle inconséquence!

ROXELANE.

L'amour aime la liberté,
Il veut encor l'égalité :
Votre pouvoir emporte la balance.
Mon très auguste souverain
Me prendroit aujourd'hui pour me quitter demain.
Oh! je dois m'assurer contre son inconstance;
Il ne m'obtiendra point sans être mon époux.

SOLIMAN.

Quoi! Roxelane, y pensez-vous?

ROXELANE.

Si mon amant n'avoit qu'une chaumière,
Je voudrois partager sa chaumière avec lui.
Je soulagerois sa misère;
Je le consolerois, je serois son appui :
L'offre même d'une couronne
Ne me feroit jamais changer de sentiment.
Mais mon amant posséde un trône,
Si je ne le partage, il n'est pas mon amant.

SOLIMAN.

Vous me jetez dans un étonnement!...

ROXELANE.

Je n'ai point l'orgueil téméraire

De vous prescrire aucune loi.
Vos grandeurs ne sont rien, mais ma gloire m'est chère :
Vous aimer en esclave est un affront pour moi.
Si vous ne me trouvez pas digne
De régner sur vos Turcs, j'en ai peu de souci;
Je ne desire point cette faveur insigne.
Dans mon pays je serai mieux qu'ici;
Toute femme jolie, en France est souveraine.
De grace, laissez-moi partir.
Je l'avouerai, je vous quitte avec peine;
Mais il le faut; adieu.

SOLIMAN.

Pourrois-je y consentir?
S'il dépendoit de moi, Roxelane, je jure...

ROXELANE.

C'est une mauvaise raison.

SOLIMAN.

Peut-être avec le temps...

ROXELANE.

Non, non.
De mon sort je veux être sûre :
Que je sois votre épouse, ou bien vous me perdez;
J'ai pris mon parti. Décidez.

SOLIMAN.

Mais un sultan...

ROXELANE.

Peut tout.

SOLIMAN.

Mais nos lois...

ROXELANE.

Je m'en moque.

SOLIMAN.

Le mufti, le visir, l'aga...

ROXELANE.

Qu'on les révoque.

SOLIMAN.

Mon peuple...

ROXELANE.

A-t-il le droit de gêner votre cœur?
Vous le rendez heureux, il vous défend de l'être?
Est-ce à lui de borner les desirs de son maître,
De lui marquer le degré du bonheur?
Épouse d'un sultan, une femme estimable,
Qui fait asseoir la tendre humanité
A côté de la majesté,
Qui tend à l'infortune une main secourable,
Adoucit la rigueur des lois,
Protége l'innocence, et lui prête sa voix,
Aux yeux de ses sujets le rend-elle coupable?
Sans cesse, avec activité,
Elle étudie, elle remarque
Ce qui nuit, ce qui sert à votre autorité,
Vous présente la vérité,
Le premier besoin d'un monarque;
En la montrant dans tout son jour,
Elle sait l'embellir des roses de l'amour.
Eh! quel autre auroit le courage
D'en offrir seulement l'image?

Est-ce un courtisan toujours faux,
Qui ne trouve son avantage
Qu'à vous tromper, qu'à flatter vos défauts?
Une compagne qui vous aime,
A vous rendre parfait fait consister le sien.
Les vertus d'un époux deviennent notre bien,
Et sa gloire est la nôtre même.

SOLIMAN.

Que le sérail se rassemble à ma voix.
C'en est assez, ma crainte cesse,
Et mon amour n'est plus une foiblesse;
Vous êtes digne de mon choix.

SCÈNE X.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN, ESCLAVES *du sérail de l'un et de l'autre sexe, avec les* OFFICIERS.

OSMIN.

Seigneur, et vite, et vite.

SOLIMAN.

Qu'est-ce donc?

OSMIN.

La sultane en proie à ses chagrins...

SOLIMAN.

Eh bien?

OSMIN.

A l'instant prend la fuite,

Elle part.

SOLIMAN.

Elle part?

OSMIN.

Oui, seigneur.

SOLIMAN.

Je la plains.
Aly-Mahmout, accompagnez Elmire,
Et comblez-la de mes bienfaits.
(*à Osmin.*)
Toi dont la voix annonce mes décrets,
Fais assembler les ordres de l'empire,
Informe les visirs, déclare à mes sujets,
Que j'associe une épouse à mon trône;
Qu'en ce jour Roxelane, en comblant mes souhaits,
Va recevoir ma main et ma couronne.
S'ils osoient murmurer, dis-leur que je le veux.
(*à Roxelane.*)
Ils vivront sous vos lois, ils seront trop heureux.
Vous m'enseignez la douceur, la clémence;
Et d'une équitable puissance
Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis revêtu:
D'un souverain le règne ne commence
Que du moment qu'il connoît la vertu.

ROXELANE.

Sultan, j'ai pénétré ton ame,
J'en ai démêlé les ressorts;
Elle est grande, elle est fière, et la gloire l'enflamme:
Tant de vertus excitent mes transports.
A ton tour tu vas me connoître:
Je t'aime, Soliman; mais tu l'as mérité.

Reprends tes droits, reprends ma liberté,
Sois mon sultan, mon héros et mon maître.
Tu me soupçonnerois d'injuste vanité.
Va, ne fais rien que la loi n'autorise:
Il est des préjugés qu'on ne doit point trahir,
Et je veux un amant qui n'ait point à rougir.
Tu vois dans Roxelane une esclave soumise.

SOLIMAN.

Par de tels sentiments le trône vous est dû.
(*aux officiers et aux femmes du sérail.*)
O vous, d'un si doux hyménée,
Célébrez l'heureuse journée!

ROXELANE.

S'il m'est permis d'user du pouvoir absolu,
Pour la rendre plus signalée,
Aux femmes du sérail je donne la volée.

SOLIMAN, *en lui présentant la main.*

J'y consens.

OSMIN.

Me voilà cassé.
Ah! qui jamais auroit pu dire
Que ce petit nez retroussé
Changeroit les lois d'un empire?

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

DUPUIS ET DES RONAIS, comédie, par Collé. Page 1
LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, comédie, par le même. 75
L'ANGLAIS A BORDEAUX, comédie, par Favart. . 193
LES TROIS SULTANES, ou SOLIMAN SECOND, comédie, par le même. 259

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Port-de-Lodi, n° 6.

R. M. L.